



Vouk Voutcho

ENFER D'UN PARADIS

Roman

Traduit d'une langue morte (le serbo-croate)

par Zdenka Štimac et l'auteur

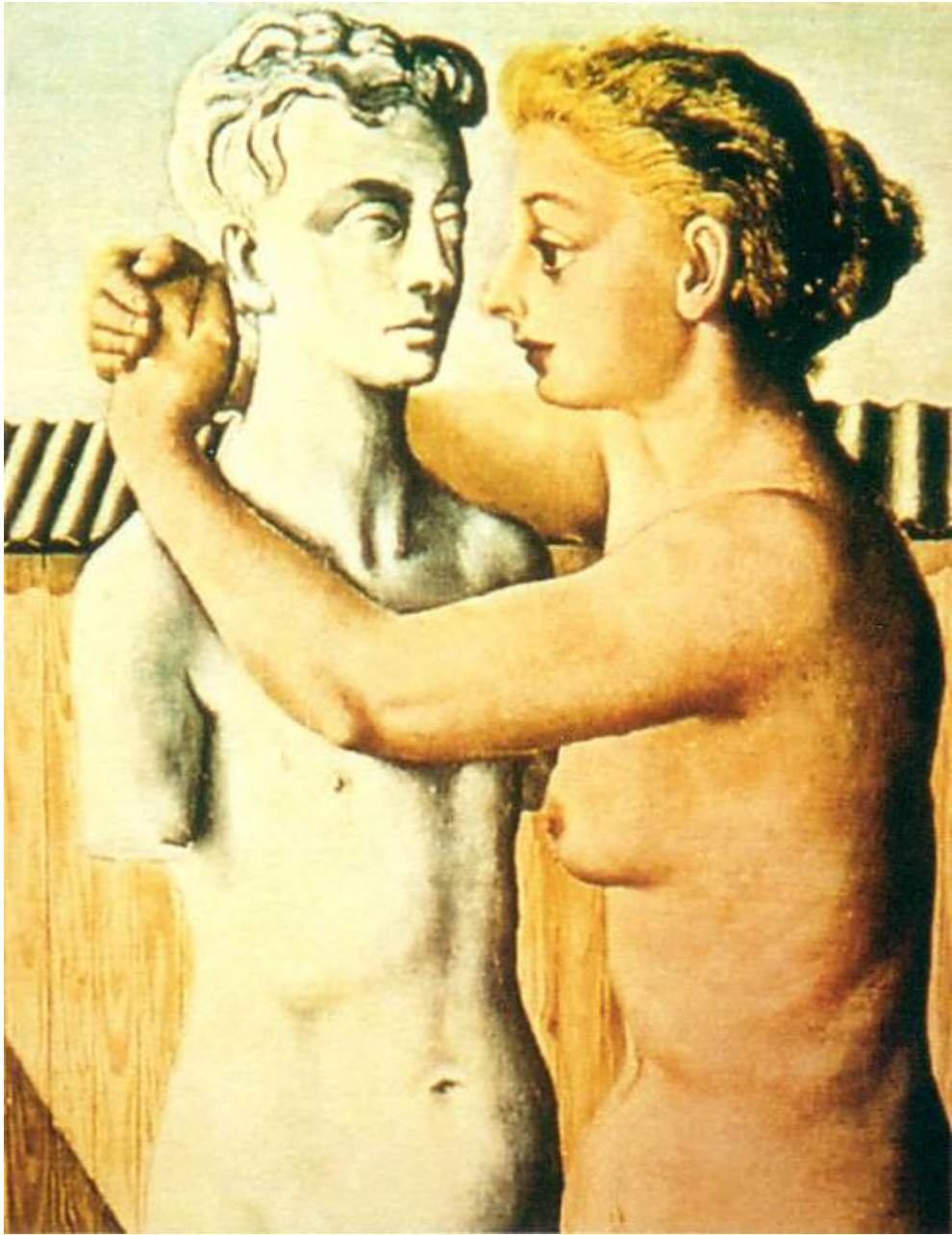


Table des matières

Petit Loup. Une divinité bicéphale.	5
II Sandrine. Le destin des femelles.....	21
III Petit Loup. La République des baisemouchistes.....	32
IV Sandrine. La monnaie de la pièce.	49
V Prosper. Un ordinateur ingrat.....	65
VI Petit Loup. Le sang corse.	71
VII Sandrine. Le Capitaine Carcasse.	80
VIII Prosper. Une apparition inquiétante.	90
IX Petit Loup. Ignace le vampire.	102
X Sandrine. L'Arche de Noé.....	125
XI Petit Loup. Le souvenir d'un cauchemar.....	135
XII Prosper. Un homme agenouillé.....	137
XIII Sandrine. Une femme à la mer.	150
XIV Petit Loup. Un rat sur le navire.....	174
XV Prosper. La mouche et l'ordinateur.....	178
XVI Petit Loup. L'utopie européenne.....	197
XVII Sandrine. Le rêve, petit frère de la mort.....	208
<i>À propos de cette édition électronique.....</i>	<i>211</i>

**À ma future veuve
avec gratitude**

Petit Loup. Une divinité bicéphale.

Au point du jour, m'éveillant sur une aire de stationnement couverte de genévriers, j'aperçus mon sosie dans le rétroviseur en train de cuver son vin, et je lui posai la question habituelle :

« Je m'rase ou je m'gaze ? »

Pour la première fois depuis que nous nous fréquentions, il hésitait à me répondre. La mèche blanche qui barrait son front avait l'air plus fanée que jamais.

Cela me découragea sérieusement. Ma route vers le Sud, vers le lieu de mes vacances, ressemblait de plus en plus à une descente crépusculaire, à un pèlerinage au goût de cendre. Le jour précédent, contrairement à ma volonté, mon chemin m'avait obligé à fléchir le genou devant trois pierres tombales entre Bastia et l'île Rousse, les tombes qui me parurent les plus forts remparts contre la cruauté du destin. Grignotant les pissenlits par la racine, Michel, Claude et Dominique, les jeunes amis de mon père corse, ne me semblaient jamais si vertueux, prouvant que tous les morts sont bons, car sur toute tombe peut fleurir une rose.

Je remis le siège en position horizontale, posai mon pouce sur ma lèvre inférieure tel un présentateur de la télé et m'abandonnai à un nouveau somme salubre. Mal m'en prit : sitôt que j'eus fermé les yeux, en ce jour anniversaire de la mort de mon père, Morphée, dieu grec des songes, m'offrit un petit cauchemar, à vous glacer le sang. Ces bienfaits funestes, que

j'endure de temps à autre, Prosper les appelle « rêves à répétition ».

Heureusement, avant de mettre à mort le pauvre papa une fois de plus dans ce rêve effrayant, je fus réveillé par trois coups tapotés sur mon pare-brise.

Le soleil avait déjà fait un grand bond en avant, un soleil étrillé par des nuages au galop, sous lesquels le maquis voisin semblait bien plus mystérieux que la veille au soir. Il sentait le brûlé, une odeur de paillotes fraîchement calcinées, et le golfe d'Ajaccio était certainement à portée de la main, étant donné que les oiseaux gazouillaient dans un dialecte du sud parfait.

À travers le pare-brise, deux visages souriants m'examinaient, l'un paré d'un chignon blond, l'autre de boucles encore plus dorées. Elles avaient à peine vingt ans, ô le vrai joyau de vingt carats ! Je clignai des yeux comme devant la vitrine d'un bijoutier sur la Croisette. Le conte de fées se poursuivait : je communiquai avec elles par des mouvements de lèvres, tel le collectionneur de poissons rouges qui babille avec ses bien-aimés dans l'aquarium.

« Monsieur va-t-il vers le sud ?

– Bien sûr qu'il y va.

– Passerait-il par Propriano ?

– Sûrement.

– Ensuite descend-il vers Bonifacio ?

– Bien sûr.

– Hourra ! » s'écrièrent les jeunes auto-stoppeuses belges Margot et Tatiana.

Il fallait voir ces deux paires de cuisses bronzées et ces derrières surélevés qui menaçaient de crever le daim de leur culotte

courte. Il fallut serrer les dents devant ces quatre seins hérissés, ces dents perlées et ces fossettes sur des joues parsemées de taches de rousseur. Je dus me pincer afin de me convaincre que je ne rêvais pas.

Une sorte de divinité estivale quadrupède était bel et bien assise sur le capot de mon moteur. Sa beauté ne pouvait se mesurer qu'aux monstres séducteurs inventés par les Grecs anciens et les Romains : le *centaure*, fait d'un cheval et d'un homme, la *sirène*, moitié femme, moitié poisson, *Janus* aux deux visages. À l'instar d'eux, l'être fantastique Margot-Tatiana, composé d'une femme et d'une femme, contenait toute la magie ineffable de ce sexe.

« Depuis quand sucés-tu ton pouce ? demandèrent-elles, riant aux éclats.

– Depuis toujours, dus-je reconnaître.

– Ça inspire confiance, dit Tatiana. Nous acceptons que tu nous emmènes jusqu'à Sartène. Nous allons rendre visite à un cousin de Margot dans le couvent franciscain. »

Tandis que nous descendions vers le sud, je me taisais, sentant derrière mes épaules la chaleur qui rayonnait de leur divin corps bicéphale. En proie une fois de plus à une inexplicable inquiétude, comme pourchassé par un commando invisible, les assassins de Michel, Claude et Dominique, je conduisais à tombeau ouvert, comme si je cherchais sur le bord de la route l'arbre providentiel où nous pourrions laisser notre peau. Deux jours auparavant, en accompagnant Sandrine à Orly, je lui avais juré d'arrêter de fumer. C'est pourquoi toutes les demi-heures, quand mon porte-clefs se mettait à sonner, j'engloutissais un tranquillisant homéopathique au lieu d'allumer une cigarette. Normalement, ce gadget me rappelait que, le temps s'écoulant, il fallait nourrir le parcmètre.

Recroquevillées sur le siège arrière, les filles observaient d'un œil soupçonneux l'affreux museau de mon double dans le rétroviseur. Après mon troisième comprimé, la savante Margot aux boucles dorées s'enhardit. Elle se pencha vers moi et me glissa à l'oreille :

« Pulsion autodestructrice, comme dirait mon psy. Ça va pas la tête ?

– Plutôt le cœur... » fis-je en gémissant.

Margot et Tatiana échangèrent un regard.

« Tu veux une pomme ?

– Merci, mon médecin me les a interdites.

– Une maladie... grave ? balbutia Tatiana.

– Une maladie rare », répondis-je dans un murmure sépulcral.

Mes compagnes se regardèrent de nouveau à la dérobée.

« Et si on s'arrêtait, si tu te reposais un peu ?

– Mon médecin me l'a interdit.

– Tu es un petit futé, toi ? » dit Tatiana en riant jaune.

Près de mon oreille, une nouvelle fois, Margot secoua ses boucles qui tintaient comme des écus d'or.

« Ta maladie... comment se manifeste-t-elle ?

– Par une faiblesse, expliquai-je. D'abord, c'est une perte subite de toutes mes forces. Puis je bave. S'ensuivent étouffement et contraction du cœur. Si je n'avale pas à temps un comprimé, je suis cuit, c'est la fin des haricots.

– Et ton toubib t'autorise à conduire ?

– Pourquoi pas ? Il y a tellement de gens débordant de santé qui meurent sur les routes. Surtout ici, parfois dans des voitures immobiles. Et même en dehors de leurs bagnoles.

– Et si tu ralentissais un peu ? » bégaya Tatiana.

Je mis les pleins gaz et les collai sur leur siège arrière. Elles ressemblaient à deux timbres-poste belges décolorés. Elles me rappelaient tellement des timbres que j'eus envie d'en lécher le verso.

La petite voix de Margot frissonna :

« Et si les comprimés venaient à te manquer ? »

– Dans ce cas, il y aurait un autre remède efficace, répliquai-je sèchement.

– Quel autre remède ?

– Quel remède, bon sang ? »

Je déposai les armes.

« D'accord, dis-je, en observant dans le rétroviseur mon sosie devenu cramoisi. Il s'agit d'une maladie rare, un cas unique en Europe. Il faut que je fasse l'amour toutes les trois heures. Si je ne le fais pas au moins une fois dans ce laps de temps, je dois avaler un comprimé. Autrement, c'est la crise, mal au cœur, étouffement, infarctus du myocarde... »

Les filles me couvaient des yeux, émerveillées et effrayées.

« Avoue, tu te moques de nous ? » murmura Tatiana.

Je poussai un profond soupir, comme un homme dont les jours sont comptés.

« À part ça, dus-je reconnaître d'un air abattu, le médecin m'a conseillé d'éviter les pastilles autant que possible, car tôt ou tard...

– Tôt ou tard ?

– Les médicaments vont cesser de faire leur effet. Il est donc souhaitable que j'utilise le plus souvent un antispasmodique naturel. »

À la suite de cette confession, mes compagnes restèrent bouche bée pendant deux bons kilomètres, avant que Tatiana ne se racle la gorge.

« Si on nous demande comment s'appelait ce grand malade qui nous a conduites à Sartène, que doit-on répondre ?

– Miodrag, Marie-Loup, Janvier, mesdemoiselles.

– Drôles de prénoms.

– Ce sont ceux de mes aïeuls, maternel et paternel, respectivement serbe et corse.

– Brrr ! Un janvier et en plus un demi-Serbe et demi-Corse, persifla Margot. Ça fait froid dans le dos !

– Je me ferai soigner, lui promis-je. Par ailleurs, mes amis m'appellent Petit Loup, bien que je me surnomme Sisyphe.

– Comme celui qui pousse son gros caillou ? s'empessa de demander la savante Margot.

– Oui, comme celui qui toute sa vie roule son rocher vers le sommet pour le voir retomber aussitôt en bas.

– Sisyphe ! ricana Tatiana. On dirait, un nom de chien. Pourquoi justement un nom mythologique ?

– Parce qu'en ce bas monde, il n'y a plus belle représentation de la vaine souffrance humaine que celle créée par la mythologie, dont... »

J'avais eu, d'un cœur magnanime, l'intention de leur offrir mes explications sur les mythes en général et, en particulier, sur

mon thème favori, la tragédie apprivoisée. Par malheur, il n'était pas écrit que Tatiana et Margot m'entendent jusqu'au bout. À cet instant précis, mon porte-clefs se remit à tinter, et je fourrai la main dans ma poche pour prendre un nouveau comprimé. Agréablement surpris, ce fut à mon tour d'ouvrir tout grand la bouche.

« Laisse tomber, Sisyphe, m'ordonna Margot. Ça suffit.

– Tu en prends la responsabilité ? demandai-je.

– Nous la prenons ! » fit Margot dans un doux sourire.

Je battis leur record du maintien de la bouche béante. Je ne la fermai qu'en vue du golfe de Valinco, où nous surprit le crépuscule devant un petit hôtel, près de Propriano.

« La nuit porte conseil », dis-je en secouant mes clefs au rythme d'un petit air corse.

La tête sur l'épaule de Tatiana, Margot pouffa de rire.

« Notre Louveteau a peur de faire des folies ce soir !

– La folie est la reine des esprits ! m'exclamai-je.

– Notre Louveteau ne serait-il pas un tantinet royaliste ? demanda Margot d'un air assombri.

– La reine est morte ! m'écriai-je, vive la folie ! »

Les jeunes filles n'y comprirent goutte, mais elles rirent de bon cœur.

Pendant le dîner, je bus de la bière à la châtaigne et du vin à tire-larigot, histoire de reprendre courage, en vue des obligations qui m'attendaient : ceci eut pour résultat de me délier la langue. Les rares clients du restaurant, cinq touristes autrichiens, verts de jalousie sous leur petit chapeau tyrolien, ne

quittaient pas des yeux ma divinité quadrupède, pendue aux épaules d'un sacré vaniteux. Les yeux écarquillés, ce dernier battait l'air de ses mains en essayant de décrire une espèce de paradis terrestre.

Évidemment, je chantais le petit village d'Ouf, à proximité du cap de Roccapina, dont la calanque, bien abritée entre les falaises, ressemblait à un sexe féminin.

« Ouf comme un ouf de soulagement ? » s'exclamèrent mes jeunes compagnes.

Elles ne pouvaient imaginer rien de plus beau ni de plus apaisant qu'un sexe de femme.

« Oui, mais c'est également un ouf de jouissance, poursuivis-je avec enthousiasme. Ajoutez à ça une chapelle et deux menhirs géants, à l'entrée et à la sortie du port, où nous amarrons nos bateaux, en face d'une paillote-buvette. Pouvez-vous imaginer plus belle harmonie ? »

Les filles ne pouvaient imaginer plus belle harmonie que celle qui régnait autour de notre paillote pas encore brûlée.

« Tous les ans, à la fin du mois d'août, continuai-je sans me lasser, ça devient le point de ralliement de notre bande, les Corses de Paris et leurs amis parisiens, des autochtones et des copains venus des quatre coins du monde... Comment vous dire ? C'est une sorte d'invention de pays natal commun à nous tous, notre petite République baisemouchiste, dont le mot d'ordre est : “Délivrés de vos peurs, stress et angoisses, devenus des papillons libres, sortis de la cage de votre chenille, déployez vos ailes de carnaval, papillonnez au gré de votre placenta, la Méditerranée, et roulez dans le liquide amniotique corse jusqu'à la libération finale !” »

Mon enthousiasme conquiert les filles.

« On dirait que tu es un sacré nationaliste, payé pour faire de la pub à Ouf.

– C’est dommage que l’on ne sache pas un mot de la langue corse.

– Aucun problème, expliquai-je. Dans la cour de la paillote “Chez Napo”, quartier général de notre confrérie, bien souvent on ne parle que le français. »

Le programme de notre république émerveilla les jeunes filles, et Tatiana, à qui le vin rouge avait fait prendre des couleurs, me proposa sans hésiter de broder notre slogan, *papillons libres*, sur leurs slips respectifs.

Les yeux perlés de larmes, l’émotion m’inspirant davantage, je repris mes louanges :

« À Ouf, notre compagnie a créé une chose qui paraissait impossible : le bonheur simultané de l’individu et celui de la collectivité. À Ouf, notre vie est basée sur le principe du kolkhoze ou du kibboutz baisemouchiste, où tout individu, qu’il soit riche ou pauvre, apporte à la communauté le meilleur de ses biens : yacht, canot à moteur pour ski nautique, matelas gonflable, Maserati, deux-chevaux ou deux-roues. »

Ravie, Margot riait sur mon épaule, tout en caressant le chignon de Tatiana derrière mon dos.

« Mais c’est une sorte de communisme de luxe !

– C’est ainsi que nous imaginons le communisme ! braillai-je en frappant du poing sur la table si fort que chez les auditeurs trois chapeaux verts tyroliens basculèrent sur le côté. Le communisme n’est rien d’autre qu’une promesse de liberté à venir, qui roule les mécaniques dans son placenta !... »

Margot s’assombrit une fois de plus.

« Royaliste ou fasciste ?

– Anarchiste romantique ! dus-je corriger, appuyant mon index sur la racine de son nez.

– Anarchiste ! fit-elle avec le murmure d'une fillette dont une main de velours invisible caresse le bas du dos.

– Que cela reste entre nous », dis-je en chuchotant moi aussi pour fortifier notre complicité.

Les yeux des jeunes filles étincelèrent telles des pierres précieuses. Dès lors, je pouvais considérer que la République d'Ouf s'était enrichie de deux délicieuses citoyennes. Pour couronner le tout, je dépliai ma carte et pointai mon doigt sur les eaux de la Côte d'Azur.

« À quoi ça fait penser ? demandai-je d'une voix solennelle.

– À la mer... » fit Tatiana d'un ton hésitant.

Je décidai de leur prêter la main, leur jeunesse pudique le méritait amplement :

« Si la crique d'Ouf évoque un petit sexe de femme, à quoi vous fait penser cette mer ? »

Margot poussa un cri de joie :

« À un vagin grand ouvert ! »

En guise de récompense, je lui décernai deux baisers, un sur chaque joue.

« Bravo ! me récriai-je, et chez les auditeurs je fis encore basculer quelques chapeaux tyroliens.

– Si on regarde bien, pensait tout haut Tatiana, penchée sur ma carte en élève consciencieuse, si on regarde attentivement, on dirait que ce golfe entre la principauté de Monaco et la Toscane ressemble bel et bien à un gros sexe féminin franco-italien avec son clitoris corse. »

Transporté de joie, je lui offris, à elle aussi, deux baisers re-tentissants.

« Comprenez-vous ? murmurai-je avec fièvre. C'est pour cette raison que la France s'irrite tellement quand la Corse s'agite. L'Europe est anthropomorphe et, en plus de ça, son genre est féminin. Ce que nous avons dénommé *vagin européen*, c'est le berceau de notre civilisation. S'il tombait malade un jour, tout l'organisme serait atteint ! »

Nous nous tûmes, un peu soucieux à cause de la fragilité du vagin du Continent, pendant que Margot, l'air préoccupé, dessinait à l'aide d'une allumette carbonisée les poils des parties intimes de la frontière franco-italienne. Dès que Monaco eut disparu sous les poils, nous éclatâmes d'un rire tonitruant qui fit basculer le reste des chapeaux tyroliens.

La décision était prise : nous gagnerons ensemble le littoral, la pointe du clitoris corse. Au lieu de passer leurs vacances à Sartène et à Bonifacio, Margot et Tatiana les passeront à Ouf, dans la maison de mon père et notre petit domaine au bord de la mer. Pour sceller cet accord, nous nous embrassâmes devant tout le restaurant. Notre tentative de triple baiser se cassa le nez à cause du trop grand nombre de ces organes de l'odorat, comme lorsque par erreur on glisse le pied gauche dans la pantoufle droite, bref comme tout premier baiser d'adolescents.

Mais peu importe, nous étions au septième ciel.

La seule chose qui assombrissait ce moment de plaisir était la présence des deux serveurs à côté de notre table, le garçon de restaurant et son assistant sommelier. Le premier avait un visage rose de chérubin, et le second des traits ravagés. Ils étaient très serviables, trop courtois à mon goût, veillant à ce que tout soit servi parfaitement, mets savoureux et boissons. Leur courtoisie m'aurait été fort agréable si je n'avais remarqué leurs petites ailes, dissimulées sous leurs habits, blanches dans le dos du faux chérubin, noires sur l'échine du sommelier au visage

plissé et terreux. Il fallait avoir l'esprit complètement obtus pour ne pas reconnaître en eux les deux vieux complices, Éros et Thanatos, le dieu de la passion amoureuse et celui de la mort de cette même flamme. De surcroît, tous les deux pouvaient facilement faire partie d'un commando de « justiciers » à gages.

Par bonheur, cette image éclair de très mauvais augure échappa à l'attention de mes jeunes compagnes.

Pour ne pas nous lancer dans des relations trop intimes qui feraient injure à la décence, nous décidâmes de nous fiancer sans tarder. Margot et Tatiana m'offrirent chacune à leur tour une bague de peu de valeur que je mis au petit doigt de ma main droite comme le plus grand des trésors. À partir de cet instant-là, nous pouvions sans honte nous considérer comme fiancés et nous comporter comme des gens bienséants. À la barbe des chapeaux tyroliens consternés, nous mélangeâmes une fois de plus nos nez.

« *Je t'aime !* avouai-je, dévoilant mon sentiment passionné aux jeunes filles, et ordonnant aussitôt à Thanatos, tueur à gages, de nous apporter le champagne le plus cher.

– Qui aimes-tu, qui ça ? demandèrent les filles, l'air confus.

– Vous êtes ma divinité estivale quadrupède, essayai-je de leur expliquer, vous n'êtes qu'un seul être, l'incarnation de la féminité universelle : c'est pour ça que je m'adresse à vous au singulier. Vous êtes mon Janus féminin, ma chimère, un peu chèvre, un peu serpent et un peu lionne, mon centaure féminin.

– Serpent et lionne ! Le centaure est certainement une bête tout aussi monstrueuse ? »

Fort heureusement, la détonation du bouchon couvrit l'explication de la savante Margot.

À ce moment précis, comme si j'avais été frappé par la foudre, j'entendis dans la poche située sur ma poitrine le bruis-

sement du télégramme de Sandrine annonçant son atterrissage sur l'aéroport de Bonifacio, en provenance d'Istanbul, via Bastia... Oui, mais quand ? Demain ou après-demain ?...

Je fis un saut jusqu'aux toilettes, où je dépliai à la hâte le bout de papier, dont un homme d'honneur aurait dû connaître le contenu par cœur.

« Vendredi, vol 308, bise, Cendrillon. »

Il me restait à peine quarante-huit heures. Apparemment, je n'étais pas un homme d'honneur. Honteux, donc, je blâmai comme d'habitude mon sosie dans le miroir.

« Petit con ! grondai-je. À quarante-cinq ans, tu te comportes comme un vieillard sénile. »

Impertinent, il me montra les dents en guise de réponse et alluma une cigarette. Ainsi, ma résolution de renoncer au tabac partit de nouveau en fumée.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase ! Sans plus hésiter, je lui arrachai la cigarette de la bouche et y enfonçai le télégramme. Bien qu'étant tout près d'un dangereux dédoublement de la personnalité – c'est ainsi que mon psychanalyste aurait expliqué mon cas –, je décidai de ne pas flancher, le forçant à avaler ce bout de papier, cachet de la poste compris.

Enfin, pour me calmer, j'allumai une cigarette.

J'en ressentis du soulagement, et cette vieille oppression dans ma poitrine s'apaisa un peu. Elle m'assaillait à chaque fois que m'apparaissait le délicat profil de Sandrine, pareil à un camée, sur fond de dunes à Cabourg, où nous déambulions jadis à la recherche du temps perdu, du spectre de Proust.

La marée haute de la Manche seyait bien à Sandrine, surtout au déclin du jour, quand les flots imitaient l'étrange couleur de ses yeux gris-violâtre. Lui cherchant un surnom, je n'ai trouvé mieux que Cendrillon ; un amant plus imaginatif l'aurait ap-

pelée sa petite chérie de cendres. De mon poste d'observation des toilettes corses – ô combien instructif ! – je me revis accompagner son profil tremblant sur les rivages sablonneux. Au lieu de nous dévorer des yeux, nous regardions dans la même direction. Dix ans plus tard, nous voilà enlisés dans les sables mouvants de notre sablier, en portant dans les bras quelque chose qui se casse facilement, un érotisme de l'autodestruction qui remplaçait notre tendresse épuisée.

« Je parie qu'elle s'est encore payé un minet à Orly ! crachai-je au visage de mon sosie, devenu jaunâtre après avoir avalé mon télégramme indigeste. Bah ! Qu'elle en profite ! ricanai-je en m'empressant de retourner à ma chimère estivale, qui sirotait le champagne dans deux verres embués.

– Moi aussi, je t'aimons ! » s'exclamèrent à l'unisson mes compagnes.

Quant à la terminologie mythologique, elles y faisaient d'étonnants progrès.

Lorsque nous demandâmes une chambre à un seul lit conjugal, le patron de l'hôtel et sa femme se concertèrent longuement au fond de leur loge avant de se décider enfin à nous confier une clef. Heureusement pour nous, l'hôtel était à moitié vide.

L'hôtelier, plein de convoitise, rit jaune, pendant que je remplissais le registre d'entrée.

« Vu son petit harem, quelques gouttes de sang arabe coulent certainement dans les veines de monsieur ?

– *Allah aunek* », répondis-je avec dédain.

La découverte que je fis ce soir-là, à savoir que je me trouvais dans le rôle de cheval de Troie et ne servais à rien d'autre qu'à aider la savante Margot à transmettre ses connaissances et son savoir-faire à la timide Tatiana, ne me déçut pas ni me dé-

couragea, bien que je me sentisse plutôt comme leur âne de Troie. En plus, j'avais beaucoup de mal à digérer le télégramme de Sandrine et je restai éveillé jusqu'à l'aube auprès de mes fiancées enlacées.

Je ne pouvais me représenter image plus touchante que l'innocence de leurs cheveux mêlés sur l'oreiller. Dans leur sommeil, elles rayonnaient d'une telle pureté qu'elles me semblèrent avoir été rappelées à Dieu.

Je ne m'assoupis qu'au petit jour, sachant très bien que ce maudit Morphée en profiterait pour m'envoyer son funeste cadeau à cette frontière incertaine entre le rêve et la réalité où mon père joue toujours le rôle de revenant le jour anniversaire de sa mort. Combien d'années ? Je ne savais plus et c'était sans importance, puisque la mort n'a pas d'âge. Le pire dans ce genre de cauchemars, c'est d'être conscient que l'on rêve, lorsqu'on rêve de rêver. Toutefois, ce savoir ne m'épargna pas le supplice habituel dans la salle des malades de l'hôpital où mon invincible papa corse s'est fait tuer, où je lui ai donné le coup de grâce en acceptant qu'on le débranche de son poumon artificiel.

Il avait déjà franchi le seuil qui sépare les vivants des morts lorsqu'il rouvrit ses yeux ternes pour ne balbutier qu'une seule phrase entrecoupée, que je déchiffrai avec peine sur ses lèvres :

« La mé... decine... fait... des mi... racles... »

Hélas ! la médecine ne pouvait rien contre le parricide : le tuyau qui le reliait au poumon d'acier avait déjà été enlevé avec mon consentement.

Il devina dans mes yeux ma réponse, mon cri inaudible, et me sourit humblement, avant son dernier chuchotement :

« Prenons notre vol... »

Oiseau de haut vol, papa s'envola, lui qui éprouvait toujours une peur bleue en avion.

Si la médecine faisait des miracles, il aurait pu être sauvé ! Si c'était vrai, je serais l'assassin de mon propre père ! me dis-je en poussant un hurlement, cette fois pour de bon.

Ce cri perçant tira de leur sommeil mes compagnes et nous fit sauter tous trois du lit. Un peu effrayées, les filles m'observèrent me précipiter sous une douche froide. Pieds nus, sans mes sandales orthopédiques, dont la droite avait une semelle compensée, je n'arrivais plus à dissimuler ma petite infirmité. Par bonheur, leur regard compatissant ne dura qu'un instant, vite effacé par le sourire angélique qu'elles échangèrent.

Je sus tout de suite ce qu'il signifiait. Les filles se dirent :

« À âne donné on ne regarde pas la bouche. »

De mon pouce amer, posé sur ma lèvre inférieure au cours de la nuit, je ne tirai rien, mis à part le désir fou de me l'enfoncer jusqu'au fond de la trachée. En mon for intérieur, je savais que j'allais perdre mes deux fiancées encore plus vite que je ne les avais trouvées. C'est pourquoi, une heure plus tard, je continuai à rouler comme un sauvage en direction d'Ouf, talonné par mon commando fantôme de tueurs, le cœur faisant naufrage avant mes retrouvailles avec Sandrine.

II

Sandrine. Le destin des femelles.

Pendant que Bruno, une troisième fois, braillait sous la douche l'air horrible du ténor de *la Traviata*, j'en profitai pour passer un coup de fil au répondeur de Prosper, à Paris. Le message habituel terminé, il avait enregistré un post-scriptum pour moi et Petit Loup.

« Demain soir, nous chargeons la voiture sur le ferry-boat Marseille-Porto-Vecchio. Nous arrivons vendredi dans la journée. Bons baisers de Prosper et Gertrude. »

Merveilleux, fol et infortuné Prosper. Mais qui est cette Gertrude ? Probablement sa nouvelle liaison, une femme ou un homme, qui – tout aussi tristement que les précédentes – ne tardera pas à se dégonfler... Je le voyais déjà verser des larmes amères sur mon épaule.

Bruno s'égosillait toujours dans la salle de bains, comme si on lui arrachait la peau des fesses. Cet engouement pour l'opéra était pour moi le signe certain d'une décadence généralisée. Après chaque siècle pourri, il se trouve toujours quelques sacrés mélomanes pour se pâmer devant l'opéra, dans l'espoir de remettre ce monde fatigué sur le chemin de la vertu. Je haïssais l'opéra comme la peste, de même que le siècle passé.

Pour chasser ces idées noires, j'appelai de nouveau Paris, cette fois Petit Loup, bien qu'il eût dû recevoir mon télégramme avant son départ pour sa Corse chérie. À supposer qu'il fût parti

pour de bon, qu'il ne se soit pas encore amouraché d'une garce de vingt ans sa cadette. Évidemment, sur le répondeur, je tombai sur une nouvelle perle de son humour lascif :

« Bienvenue sur notre baisodrome. L'aiguilleur du ciel est absent. Il vous embrasse et vous prie de bien vouloir, de la lèvre supérieure ou inférieure, enregistrer votre doux message... »

J'exauçai sa prière et énonçai :

« V i e u x d é b a u c h é ! »

Son message, sans nul doute, m'était destiné. Je brûlais de savoir comment ce petit malin avait deviné que Bruno gagnait ses spaghettis quotidiens dans l'aviation.

Je jetai le combiné et vidai le verre de Bruno, le mien étant déjà tari. Je n'arrivais pas à comprendre comment un homme frisant la cinquantaine pouvait se comporter tel le dernier des adolescents. Cet homme sur le gosse duquel je comptais depuis le jour où j'avais appris que je ne pourrai jamais enfanter.

« Bienvenue sur notre baisodrome ! » Pour cette grossièreté, je lui arracherai ses yeux noisette. Son « baisodrome » était un lit à baldaquin que je lui avais acheté pour son quarantième anniversaire. Montée sur mes grands chevaux, je retirerai du frigo le dernier mini-whisky du genre de ceux que les Lilliputiens devaient servir à Gulliver.

Je téléphonai à la loge :

« Nous ne sommes pas des Lilliputiens ! m'époumonai-je dans mon meilleur anglais. Je veux une bouteille de Johnny-Le Promeneur pour grandes personnes, dont certaines ici ont plus de quarante ans !

– À votre service, madame », bégaya le Turc assoupi.

J'essuyai une larme et appelai mon répondeur. Ce fut un vrai plaisir d'entendre enfin une voix sans accent, ni italien, ni

québécois, ni corse, ni slave ; même à une distance de trois mille kilomètres, un murmure velouté qui – tel un fidèle chien de garde – remplaçait ma présence à Paris. Parmi les messages, des brouilles que j'avais oublié d'effacer la veille, et, finalement, un mot de *lui*, de sa bouche.

« Cendrillon, je commence à m'ennuyer sans toi. »

C'était, de toutes ses déclarations d'amour, sans conteste la plus enflammée. J'éclatai en sanglots comme si j'avais de nouveau quatorze, vingt-cinq ou trente ans.

Bien que nous soufflions souvent le chaud et le froid et malgré tous les torchons qui brûlaient entre nous, nous ne nous ennuyions jamais. Il suffit de me rappeler ce retour du marché aux poissons de Trouville, où nous avons acheté le plus grand homard probablement jamais pêché entre la Normandie et les îles Shetland. Le poissonnier nous avait offert un cageot tapissé d'algues humides pour que Sa Grandeur survive au voyage jusqu'à Paris, installée sur le siège arrière de la voiture.

Je ne sais toujours pas quelle mouche l'avait piqué sur le chemin de retour. Il ne leva pas le pied de l'accélérateur, faisant des queues de poisson à toutes les voitures, comme s'il jouait à quitte ou double avec notre destin. Tandis qu'il roulait comme un fou, demeurant bouche cousue, je songeai aux paroles de Prosper, qui avait qualifié ce lamentable état d'esprit de *frémissements suicidaires d'un désespéré romantique*, en dépit de l'évident appétit de vivre et de survivre de notre cher ami. Je ne poussai un soupir de soulagement qu'en début de soirée, sur le boulevard périphérique.

Sa Grandeur sommeillait, faisant cliqueter ses pinces de temps à autre. Puis il devint enragé, comme devinant le mauvais sort qui l'attendait. Il rampa hors du cageot et pinça cruelle-

ment Petit Loup au bras, alors que nous nous trouvions au beau milieu de la place de l'Étoile.

Mon conducteur courageux se mit à jurer dans une langue obscure, serbe ou corse, lâcha le volant et ouvrit la fenêtre avec la visible intention de fuir le véhicule, en m'abandonnant comme une vieille chaussette. Mais le homard le devança, sortit par la fenêtre son torse et dirigea ses pinces géantes vers une douzaine de chiens qui aboyaient dans des automobiles voisines.

Sur la place s'installa un vrai tohu-bohu. Le Soldat inconnu se retournait sûrement dans sa tombe. Le homard brandissait ses pinces comme s'il appelait au secours, les chiens hurlaient aux fenêtres. Quant à leurs maîtres, l'eau leur montait à la bouche à la vue de notre monstre, tandis qu'ils maudissaient le Frigidaire vide qui les attendait chez eux en cette fin de week-end.

J'ignore comment nous nous sortîmes de cet embouteillage infernal pour atteindre enfin notre appartement. Sa Grandeur pinça encore Petit Loup dans l'ascenseur, cette fois à la cuisse, et, dans la cuisine, se faufila à reculons sous le buffet.

Je n'avais jamais vu Marie-Loup dans une telle fureur. Il remplit d'eau les deux plus grandes marmites que l'on put trouver et les jeta sur le feu. S'il ne s'y était pas pris de la sorte, nous aurions dû cuire le monstre dans la baignoire. Aussitôt que l'eau se fut mise à bouillir, il chassa son ennemi mortel de dessous son abri à l'aide d'un balai et l'attrapa par le dos pour lui plonger la queue dans une marmite, et la tête dans l'autre.

Après l'agonie du souverain, nous eûmes tous les deux besoin de prendre une douche, mais cela n'entama pas notre bonne humeur. Dans la baignoire, nous dégustâmes Sa Grandeur accompagnée de salade verte, de mayonnaise et de radis. Nous bûmes une bouteille d'un bordeaux blanc exquis, et en ouvrîmes une seconde. Nous rîmes aux larmes en repensant à ce

pauvre Soldat inconnu se retournant dans sa tombe pendant qu'autour de lui aboyaient les chiens parisiens. Ce fut une nuit inoubliable, telle que nous ne devions jamais plus en connaître. Les amoureux, la grande majorité d'entre eux, passent leur vie l'un auprès de l'autre, persuadés que l'amour est une chose sérieuse. Pour nous, en cette inoubliable nuit, l'amour devint, sans que nous nous en apercevions, quelque chose de si drôle que nous ne le fîmes même plus.

Bon Dieu, je lui arracherai ses yeux noisette !

J'étais toujours en train de verser des larmes de crocodile quand Bruno, sortant de la salle de bains, exposa devant mes yeux son derrière bronzé, pas plus grand que deux balles de tennis. J'ai toujours eu un faible particulier pour les petites fesses d'homme plantées sur des cuisses fuselées. Mais, cette fois-ci, je fus prise d'un dégoût inexplicable, et je désirai de tout mon cœur le voir dehors, enfermé à double tour sur le balcon avec une vue magnifique sur le Bosphore et sur notre chère Europe, scintillant sur l'autre rive.

« Si tu savais comme j'ai envie de voir un homme habillé ! lui jetai-je entre deux sanglots.

– Si quelqu'un m'en donnait le pouvoir, répondit aimablement mon bel aiguilleur du ciel, j'instituerais une loi interdisant aux femmes de boire comme des éponges.

– J'espère que personne ne te donnera ce pouvoir ! Va te faire voir chez tes machos de mafiosi ! »

Il fit comme s'il n'avait rien entendu. Il s'affala dans une bergère dont le design turc se prêtait parfaitement à une séance d'autopédicure. Pendant qu'il se coupait les ongles du pied gauche, du droit il battait la mesure d'une bossa-nova lointaine que je ne pouvais pas entendre. Depuis notre première rencontre, il y a deux mois, il agitait ses jambes à tour de rôle, tan-

tôt l'une, tantôt l'autre. Je me demande pourquoi les membres de son parti d'extrême gauche doivent taper du pied du matin au soir. La seule explication que je voie serait qu'ils sont impatients d'instaurer au plus vite la dictature du prolétariat.

De surcroît, Bruno portait toujours des chaussettes courtes qui tombaient, et il ne retirait jamais son cure-dents de sa bouche, pas même lorsqu'il faisait l'amour. Peut-être étaient-ce, chez les extrémistes de gauche, des signes de reconnaissance.

Mais cela mis à part, mon macho était beau comme un dieu romain. Le Turc de la loge qui apporta la bouteille de Johnny-Le Promeneur ne put détacher son regard de ses cuisses fuselées. En sortant, il renversa un vase de fleurs. Mon coquet de Bruno récompensa son admirateur par un sourire plein de promesses, faisant miroiter dans la glace son profil charnu. Je songeai que je ferais bien, dans leur intérêt, à tous les deux, d'aller remplacer le Turc une demi-heure dans sa loge. Je vidai un verre de whisky, non sans fierté. J'étais une femme qui savait couler avec son navire, tel un vrai capitaine.

Bruno adorait d'être aimé. En revanche, il me traitait comme un animal de compagnie. Glisser sous sa chemise, sur sa poitrine poilue, un billet d'avion aller-retour pour la Turquie m'avait valu cet honneur.

Le même jour, à midi, à cinquante kilomètres d'Istanbul, alors que nous nous étions arrêtés sous un soleil de plomb pour remplir d'eau le radiateur de notre poubelle de location, deux bergers polis s'approchèrent de nous.

Ils proposèrent à Bruno de me troquer contre une douzaine de brebis du désert. Consternée, j'entendis Bruno entamer de sérieuses négociations. Je compris qu'il demandait d'abord deux douzaines de brebis, et qu'ensuite il baissait le prix, prêt à m'échanger contre une douzaine et demie... Les hommes, aiguil-

leur du ciel et bergers turcs, s'échauffaient de plus en plus ; quant à nous, gynécologue parisienne et brebis du désert, nous attendions stupidement que les mâles tissent notre destin de femelles.

Évidemment, Bruno se moquait de moi, mais la plaisanterie, dans ce passage rocheux, était en train de tourner au vinaigre ; un seul faux pas pouvait nous mener à la scène qui surgit alors devant mes yeux : dans une voiture en flammes, un petit Italien poignardé, et une petite Française chargée comme un sac de sel sur le dos d'un mulet.

Ils communiquaient à l'aide de leurs mains, coupant l'air de leurs bras comme s'ils brandissaient des sabres :

« Une douzaine, m'sieur ! Cette femme ne vaut même pas une douzaine ! Regarde comme elle est décharnée !

– Une douzaine et demie, les gars ! Vos brebis chétives ne valent pas plus !

– Une douzaine, m'sieur, c'est notre dernier prix ! »

Le soleil ardent, qui me liquéfiait le cerveau, avait dû me rendre folle, car je n'éprouvais aucune peur, prête à accepter n'importe quel concordat de mes hommes. C'était charmant de voir que l'on s'occupait de moi, prenant tellement à cœur mon destin. Au lieu de retourner dans mon beau cabinet de l'avenue de Saxe, où une femme stérile soignait des futures mamans, peut-être finirais-je ma vie dans une caverne turque...

Il m'était si doux de découvrir que l'on pouvait se détruire comme on écrase une mouche, d'un seul coup du plat de la main, en fermant tout simplement les yeux sous ce soleil meurtrier. Ce sentiment paradoxal, mon Marie-Loup l'aurait appelé *érotisme de l'autodestruction*, lui qui n'aurait jamais essayé de me vendre et qui, à la place de Bruno, m'aurait offerte aux Turcs avec le plus grand plaisir.

Pendant que je ruminais cette idée, le soleil continuait à me vriller la tête au point que même l'image de Petit Loup se mit à fondre. Je me laissai aller en fermant les yeux.

Lorsque je les rouvris, je me trouvais de nouveau dans l'automobile qui roulait sur la grand-route avec un bruit infernal. Je ne saurai jamais comment, après mon évanouissement, nous sommes sortis sains et saufs du théâtre de cette mémorable vente aux enchères, avec mon aiguilleur du ciel dans le rôle principal. Selon les explications confuses de Bruno, les bergers turcs conclurent qu'une Française, petite et efflanquée, ne valait même pas douze brebis, et ils l'autorisèrent à remporter son maigre bien à Istanbul.

« Tu me paieras cette histoire de brebis ! » lançai-je dans le dos de mon extrémiste de gauche, qui disparut une fois de plus dans la salle de bains.

En guise de réponse, il me sifflota le début de son opéra immonde.

Quand on frappa pour nous servir le dîner, j'étais sur le balcon en compagnie de mon verre, et je m'étais remise à pleurnicher comme une Madeleine. Au diable tout ça, me dis-je, ça doit être nerveux, c'est à cause du vol de demain, j'ai toujours eu peur de l'avion. Dans la nuit étouffante, pareille à une veilleuse gigantesque commençant à manquer d'huile, la péninsule des Balkans, de l'autre côté du Bosphore, me lançait des œillades de flammèches hésitantes.

À travers mes larmes, je m'efforçais d'atteindre du regard la nuit parisienne, les réverbères somnolents du pont Alexandre-III, le feu de cheminée dans mon salon, sur l'avenue de Saxe, ou bien le village au drôle de nom d'Ouf, sur la côte corse, que chantait Petit Loup depuis des années, le clair de lune incomparable de son paradis terrestre... En vain. Des Balkans,

la nuit soufflait vers moi sa mauvaise haleine, le vent moite d'un monde qui s'éteignait dans son sommeil. Le plus atroce était que je me sentais mourir moi aussi avec lui.

Quand je retournai dans la chambre, le dîner était froid, et les yeux sombres de Bruno pas plus chauds. Ensuite, ma mémoire me trahit. Il me semble que nous fîmes l'amour sur le tapis. Comme des ennemis.

Pour Bruno, faire l'amour, même sur un tapis, était une affaire terriblement sérieuse. C'est peut-être parce que je gloussais qu'il me gifla. Il m'arracha du cou une chaînette en platine dont le pendentif représentait une croix.

« Satan ! » lui murmurai-je à l'oreille avant de m'endormir.

Après tout ce que j'avais vécu ces dernières quarante-huit heures, je pouvais deviner que mes apnées allaient reprendre de plus belle : blocages répétés de la respiration, nuit ponctuée de brefs arrêts respiratoires et angoisse que je connaissais trop bien depuis mon âge de raison. Cette plongée périlleuse vers l'enfer, cette rébellion de l'âme qui tente d'étrangler le corps, Prosper ne la prend pas au sérieux, prétendant que l'éveil salvateur veille toujours sur la survie de notre organisme, mais Prosper ignore l'horreur qui m'habite entre deux étouffements.

Je pouvais deviner aussi que la Malheureuse me visiterait une fois de plus. Elle ne cesse de me hanter, elle me rendra folle.

Les globes oculaires renversés tels ceux d'un vampire, elle serre brusquement ses jambes écartées sur ma table d'accouchement, en pleine césarienne. Attrapant ma tête avec ses genoux, elle me serre aux tempes comme avec des tenailles et me happe, tandis qu'elle extirpe toute seule un enfant mort de ses entrailles.

« Ce n'est pas ma faute, criai-je hors d'haleine. Dieu m'est témoin ! Dans toute ma vie d'obstétricienne, je n'ai jamais perdu une mère, ni son bébé !

– Tu es responsable de notre triste sort », me réplique-t-elle, en bavant du sang...

Le lendemain se leva un jour splendide, innocent comme le visage d'un enfant, un jour de joie du Seigneur, comme aurait dit la grosse Inès. Je perdis le souvenir de mes apnées et de mon nouveau cauchemar nocturne. Bruno et moi oubliâmes les querelles de la veille au soir, et ensemble nous fîmes notre gymnastique matinale, ensemble aussi nous allâmes sous la douche, nous avalâmes avec délices un petit déjeuner succulent, achetâmes tout un tas de babioles au bazar voisin et, au dernier moment, nous précipitâmes à l'aéroport.

Bruno était fou de bonheur à l'idée de rentrer à Paris. À l'approche de la douane, il me donna un coup de coude chevaleresque dans les côtes afin de prendre place dans la file devant moi. Je le laissai de bon gré se frayer un passage dans la foule, comprenant sa joie à la pensée de tout ce troupeau d'hôtesse bien découplées l'attendant à Charles-de-Gaulle. Il s'empressa également de transformer mon cadeau, le billet d'avion aller-retour, en argent liquide : en tant que salarié d'une compagnie aérienne, il avait droit à deux voyages gratuits par an.

C'est seulement lorsqu'il se trouva devant les douaniers, de l'autre côté, qu'il se souvint qu'outre son sac de voyage il avait aussi une compagne. L'air inquiet, il me chercha du regard. Me voyant encore sur l'autre continent, il sourit bêtement, mais sa consternation ne fut totale que quand je lui lançai un baiser signifiant « bon voyage », tandis que je suçais tranquillement la fameuse croix en platine qui avec tant de succès repoussait les démons.

C'était exactement comme si un dogue danois se levait sur ses pattes de derrière pour arracher de la bouche de son maître une pipe puante et lui disait dans un danois impeccable :

« J'en ai plein les bottes de toi, vieille baderne ! »

Il fallait voir l'horreur se dessiner dans les yeux sombres de Bruno et entendre le cri silencieux du cerf blessé que la balle a atteint en pleine course. Enfin on annonça, une dernière fois, le vol pour Paris.

Je l'observai sans pitié s'enliser dans le sable mouvant humain. J'attendis qu'il coule complètement, puis je m'approchai du guichet qui promettait le trajet le plus court jusqu'à la Corse, jusqu'au village d'Ouf, que Petit Loup, sans trop de remords, appelait son Éden.

III

Petit Loup. La République des baisemouchistes.

C'est à l'occasion de mes fiançailles avec Margot et Tatiana que je compris quelle tendresse entêtée j'éprouvais pour Sandrine.

Des femmes de sagesse et d'expérience racontent que parfois les taches de fruits refusent de quitter nos habits, même à l'aide des produits de nettoyage les plus puissants, tant que la saison de ces fruits n'est pas passée. À ce moment-là, elles s'effacent toutes seules, comme d'un coup de baguette magique. Il en allait de même du souvenir de Cendrillon : je n'arrivais pas à nettoyer sa tache de mon cœur, même pas en présence de ma divinité quadrupède dans la voiture.

« Un jour, tu me laisseras une souillure monstrueuse », disais-je souvent à Sandrine lorsque je scrutais le futur à travers le fond de mon verre.

Cendrillon riait :

« N'aie crainte, nous laverons ce cœur taché dans la douce Méditerranée, qui enlève toutes les salissures comme par enchantement. »

À Ouf, au bord de cette Méditerranée salubre, notre « confrérie des loufoques » était déjà rassemblée, saisie plus que

jamais d'un désir frénétique de s'acoquiner avec le démon des vacances et de faire un pied de nez à la décence et au sérieux. Seuls Sandrine et Prosper n'étaient pas encore là. Devant le petit débarcadère, deux yachts, deux hydroglisseurs, trois canots gonflables et un canoë étaient alignés ; sur le parking voisin, on pouvait dénombrer quatre voitures et deux motocyclettes. Je versai aussitôt dans le fond commun mon automobile et mon Frigidaire portable à gaz. La seule chose que je conservai en propriété privée étaient les deux nouvelles républicaines Margot et Tatiana.

Il fallait voir mollir le sourire voluptueux de mon vieil ami, Willi le Long, alias King Size, lorsque mes belles le rappelèrent sèchement à l'ordre :

« Bas les pattes, monsieur. Nous sommes fiancées.

– À qui êtes-vous fiancées, mes anges ?

– Hier, nous nous sommes promises à Sisyphe.

– Puis-je savoir qui est cet heureux élu, mes anges ? roucoula Willi le Long du haut de ses échasses.

– C'est moi, expliquai-je, et je le prouvai en lui montrant mes deux bagues de fiançailles.

– Tu arrives toujours avec un nouveau surnom, grommela l'escogriffe, qui se sentait un peu esseulé, si haut au-dessus du niveau de la mer. Deux fiancées ! Quand je pense qu'il y en a qui gaspillent, alors que les deux tiers de la planète souffrent d'extrême disette. Tu devrais avoir honte, Œdipe ! »

Sa hauteur ne l'empêchait nullement de donner, de temps à autre, des coups bas aux nains qui l'entouraient.

« Pas Œdipe, mais Sisyphe.

– C'est qui cet Œdipe ? demanda Tatiana, avide de savoir.

– Celui qui a sauté sa maman », lui expliqua la savante Margot.

Tatiana s'écarta prudemment de moi.

Je protestai avec vigueur :

« Je ne gaspille pas. À vrai dire, ce ne sont pas deux filles, mais une seule et unique, c'est ma divinité estivale bicéphale. »

À ce moment-là, mon porte-clefs, posé discrètement sur une table de « Chez Napo », commença à sonner. J'expliquai à mes auditeurs surpris que mes fiancées et moi devions les quitter pour quelques minutes.

Après avoir transporté nos bagages dans la maisonnette de mon père et nous être changés, nous retournâmes dans la cour de la paillote, où les curieux m'obligèrent à expliquer non seulement le rôle salvateur de mon gadget sonnant, mais aussi ma maladie rarissime. Alors que les yeux des femmes se mettaient à briller, la plupart des hommes eurent l'air de sortir tout juste d'une jaunisse infectieuse.

Pour les consoler, je les invitai à dîner.

C'est par un superbe banquet que nous fêtâmes notre arrivée, mais aussi celle d'Inès, tour à tour boulimique et anorexique. Ayant retrouvé une fois de plus une rondeur digne d'un pot à tabac, elle venait de débarquer de l'aéroport, accompagnée de son jeune fiancé, Boris, photographe russe. C'était déjà le troisième Russe qu'Inès importait en France, « ayant arraché Bobo aux griffes des ex-communistes pour en faire un homme libre ». Nous observions Bobo de loin, car un Boris, même myope comme une taupe, était capable d'assener à son entourage un sérieux coup de patte.

Nous éventrâmes l'énorme boîte de caviar qu'ils avaient rapportée de leurs fiançailles moscovites et l'arrosâmes de vodka, afin que Boris, en terre étrangère, se sente comme chez lui.

Reconnaissant, il clignait de ses petits yeux d'oiseau, pour finalement, de bonheur, fondre en larmes.

« Je me sens comme chez moi ! » s'exclama-t-il à travers ses larmes russes.

Plusieurs personnes, en particulier Napo et nos amis corses, échangèrent un regard, alarmées par cette adaptation si rapide d'un nouvel allogène à l'île de Beauté. Pour noyer ces idées noires, nous passâmes de la vodka à un vin corsé qui transporta vite la plupart des allogènes dans les vignes du seigneur.

Tard dans la nuit, notre confrérie commença à se disperser. Margot et Tatiana se retirèrent parmi les premiers, alléguant un mal de tête commun. Je constatai que ma divinité s'entendait de mieux en mieux en tête-à-tête, et que même la migraine attaquait ses deux crânes simultanément. Finalement, Willi le Long et moi nous retrouvâmes seuls dans la cour, un an après notre dernière rencontre, en Algérie, où je tournais un documentaire pour la télévision sur le retour heureux des émigrés, et lui échangeait des missiles terre-air tchèques contre du fromage de brebis.

« Cartes sur table ! » lui dis-je.

Il haussa les épaules.

Ce geste signifiait qu'une nouvelle bataille était perdue pour William de Poisson, mais pas la guerre, joyeuse, qui recommençait pour lui chaque matin, au moment où il finissait de raser son visage rose, sans toucher à sa moustache. Argentée, hérissée, la moustache de Willi n'avait pas de prix pour son propriétaire. Elle lui servait d'antenne, pouvant renifler au loin une transaction avantageuse, le plus souvent le troc des armes d'occasion contre du pétrole brut.

Une fois terminé son tour du monde, Willi se retrouvait fréquemment les poches à moitié vides, mais le cœur plein

d'une odeur de poudre, la même odeur capiteuse que le vent nocturne, soufflant du maquis, apportait dans notre paillote corse.

« Cartes sur table ! » redis-je.

En guise de réponse, Willi trempa sa moustache dans le reste de son vin.

« *Nema veze* », lâcha-t-il.

Il s'agissait des deux seuls mots serbes qu'il avait appris quelque part dans les Balkans, lors de ses pérégrinations de marchand d'armes. En langue populaire, ils signifiaient « aucune importance » et se rapportaient sans doute au bombardement de Sarajevo, ville natale de ma défunte mère.

J'eus envie de lui lancer une carafe en pleine gueule, mais, me maîtrisant, je marmonnai :

« C'est une langue dont je ne me sers plus. »

En somme, Willi méritait d'être surnommé notre *dénominateur commun*, celui de tous les membres de notre confrérie. Éternel adolescent, cet homme de passion et de désordre était déterminé à être lui-même et à y exceller, avec tous ses défauts, vices et péchés. Ce veuf mélancolique, fasciné par l'œuvre de la mort, proie facile de l'érotisme de l'autodestruction, était le seul parmi nous à pouvoir se targuer d'avoir mis au monde un enfant, s'assurant ainsi une sorte d'immortalité génétique au sein d'une lignée ingrate et oublieuse.

Nous avions devant nous toute une chaude nuit d'été, assez de temps pour regarder la vérité droit dans les yeux, armés tous deux de près d'un demi-siècle de tristes expériences. Heure de vérité dans un temps arrêté où notre apparente insouciance se métamorphosait en une énumération amère de tout ce que nous avions perdu à jamais, de nos rêves trahis, de nos promesses non tenues et de nos amours gaspillées.

« J'ai reçu un mot de Louis, son dernier mot », lâcha-t-il subitement en sortant de sa poche un billet chiffonné.

Louis, son fils unique, s'était exilé à Los Angeles depuis belle lurette, après le suicide de sa mère.

« “Faites une croix sur moi, monsieur de Poisson, lut-il d'une voix éraillée. Oubliez que vous avez eu un fils”.

– Il ne te pardonne pas ton divorce ni la mort de ta femme ? »

Willi haussa les épaules, l'air résigné.

La perte définitive de son fils fit de lui plus que jamais notre dénominateur commun. Pour le réconforter, je m'empressai de citer mon sage oriental dont je prononçais volontiers les maximes tout en taisant son nom :

« Sur la mer de mélancolie, on ne voit point la terre ferme. »

Willi poussa un soupir de père inconsolable. À en juger d'après ses lèvres crispées, il avait, comme moi, un goût de cendre dans la bouche. Il me répondit par des paroles de son sage préféré, en oubliant lui aussi de mentionner les droits d'auteur. À l'égal de moi, il collectionnait les aphorismes caustiques.

« La mélancolie, dit-il, se guérit par la mélancolie, de même que l'ivrogne se guérit avec du vin. »

Nous nous tûmes et, longtemps, nous gardâmes un silence qui en disait long. De temps en temps, j'accrochais mon regard au ciel étoilé en pensant à notre petite lueur terrestre en face de cette gigantesque absence de vie. Cette nuit-là, tout me semblait mort ou alors en train de mourir, même la terre sur laquelle nous balancions nos chaises d'avant en arrière, comme si nous cherchions à savoir jusqu'où nous pouvions nous pencher sans nous rompre le cou. Je songeai aussi au livre que j'écrirais un

jour, dès que j'aurai un peu de temps libre, un livre sur la mort facile en Corse, sur la disparition de Michel, Claude et Dominique, un livre sur la mort avant la mort, dont j'avais déjà le titre.

« Sais-tu, demandai-je soudain à Willi, qu'en une seule journée une bouche humaine perd tellement de cellules vivantes que l'on pourrait en remplir une assiette creuse ? Nous faisons notre paquet sans discontinuer. »

Mon ami rit jaune et leva les épaules une fois de plus.

Pour conclure, je décidai de me parer de nouveau de mon sage, le gardant dans l'ombre :

« En tout cas, dis-je, il est moins pénible d'être mort que d'être sur le point de mourir. Rares sont les hommes qui ne meurent qu'une seule fois. »

Dans la pénombre, avec son sourire pincé, Willi ressemblait à une momie bien conservée. Il me toisa du même regard apitoyé dont je le dévisageais. Tout comme lui, je devais ressembler à un défunt ambulant.

Le silence qui se remit à régner commença à m'énerver, surtout quand la lune verdâtre apparut derrière un palmier et jeta un œil sur notre carafe vide.

« Cartes sur table ! ordonnai-je de nouveau. J'espère que l'air raréfié que tu respirez ne t'a pas complètement vidé la cervelle.

– En ce qui me concerne, rétorqua-t-il, la hauteur ne m'empêche pas de tomber de plus en plus bas. Je suis en train de faire une énorme bêtise, je consens de bon cœur à vieillir.

– Déplorable. J'écirai un livre là-dessus, me félicitai-je.

– J'espère que ce sera un bouquin posthume.

– Exactement, m’exclamai-je, tu as compris ! Son titre est tout prêt : *La Mort, sa vie, son œuvre.* »

Willi sourit avec malice :

« Parfait. Je suppose qu’il ne te manque que le contenu.

– Chaque chose en son temps, fis-je.

– Ton titre est si lumineux, pensait tout haut mon ami, que ce n’est peut-être pas la peine de le bousiller en écrivant. »

Bien que Willi ne sût pas que je jetais systématiquement au feu tout ce que j’écrivais et que Sandrine me qualifiait de pyromane littéraire, je me sentis un peu offensé.

« As-tu choisi tes derniers mots ? demandai-je.

– Quels derniers mots ?

– Chacun a le droit d’avoir ses derniers mots ! expliquai-je avec ardeur. C’est la seule chose qui reste parfois du verbiage de toute une vie gâchée. C’est le moment de rattraper tout ce qui semblait perdu. Même l’homme le plus insignifiant peut laisser derrière lui de grandes et nobles paroles. Confucius nous donnait ce sage conseil : “Si tu veux apprendre à vivre dans la vertu, apprends d’abord à bien mourir.” »

Agitant sa casquette blanche en signe de capitulation, Willi eut du mal à m’arrêter.

« À l’article de la mort, me rétorqua-t-il, tu as encore le temps de devenir quelqu’un, cesser d’être ce que tu étais. Dès que j’aurai un peu de temps, j’inventerai des derniers mots de circonstance, me promit-il solennellement. Tout n’est pas encore perdu pour nous. »

Après ces paroles, les choses ne pouvaient que mal tourner.

À mon réveil, à midi, Margot et Tatiana étaient en train de boucler leur valise commune. Je leur rendis leurs bagues de fiançailles et les accompagnai à l'arrêt de bus. Après notre courte idylle, à la place d'une tache de fruit, il ne me restait sur le petit doigt qu'une trace d'oxyde de métal. Pour la dernière fois, nous mélangeâmes nos nez. Notre baiser fut encore plus maladroit que l'autre fois, la nature ne pouvant prévoir toutes les situations ridicules dans lesquelles se retrouvent les humains.

« J'ai l'impression que Tatiana va avoir un bébé, me dit Margot par la fenêtre de l'autobus qui démarrait.

– De moi ? hurlai-je.

– Mais non, de moi ! » me cria Margot avec le plus grand sérieux.

Ce furent ses dernières paroles dans ma vie.

Je mourrai sans avoir compris les femmes à fond, me dis-je, avant de repasser par « Chez Napo ».

« Mettez-m'en de côté deux douzaines », jetai-je au patron, sans prononcer le mot « oursins », que frappait une interdiction de pêche, ne devant expirer que vingt-quatre heures plus tard.

Il opina du bonnet en me faisant un clin d'œil.

Comment imaginer qu'à ce moment-là le destin se préparait à me rire au nez et que, au lieu de crier à la postérité des derniers mots percutants, je quitterais ce bas monde avec une phrase que j'ai honte de répéter :

« Mettez-m'en de côté deux douzaines !... »

Une fois de plus, j'étais seul au monde, et j'aurais certainement fondu en larmes au beau milieu du village si je n'avais pas été envahi par un sentiment poignant d'amitié et de tendresse à la pensée que le jour même Sandrine atterrirait à

l'aéroport de Bonifacio, peu avant le débarquement de Prosper à Porto-Vecchio. Le lendemain, nous partirions tous en croisière : le bateau du Capitaine Carcasse avait déjà bien du mal à se maintenir à la surface de l'eau, à ne pas sombrer sous le poids de la nourriture et des boissons que nous y avions chargées.

J'étais fier de mes deux formidables amis, de l'amitié un peu folle qui nous unissait et nous empêchait de vieillir. Une gynécologue-accoucheuse, un biogénéticien, docteur en chimie et en anatomie, et un romancier autoincendiaire, auteur de documentaires pour la télévision française, Sandrine, Prosper et moi nous ressemblions à ces trois singes orientaux qui se moquent du sérieux et de la vanité de l'âge mûr : le premier se couvre les yeux comme s'il n'avait rien vu, le second se bouche les oreilles comme s'il n'avait rien entendu, et le troisième se ferme la bouche pour ne pas trahir un secret commun.

Un secret commun ? Il devait s'agir de notre éternelle enfance, celle que nous vivions sans la moindre honte tout en allant sur nos cinquante ans.

« Tout est mortel, sauf l'immortalité, dit Prosper l'autre jour devant un cimetière. Notre but devrait être une adolescence immortelle. »

Me remémorant ses paroles, je levai les yeux au ciel et je me mis à ricaner, boitant jusqu'à la maison, tel l'idiot du village. Une fois arrivé, je fus encore pris de lassitude et m'empressai de prendre ma troisième douche froide de la journée.

« Tu devrais faire un petit somme, ne serait-ce que d'une demi-heure », dis-je à mon sosie dans le miroir, tout en ramenant sa mèche blanche, hérissée sur son front, au milieu de ses cheveux châtain foncé.

Ce geste était un vrai petit rituel païen voulant embellir le moribond.

« Va savoir si ton destin n'est pas de rendre l'âme dans ton sommeil ou te faire trouer la peau et t'habiller de sapin corse, de même que Michel, Claude et Dominique ! » ajoutai-je avec un sourire infernal.

J'ignorai que je jouais avec le feu.

L'événement fatal se produisit dès que je revins dans la chambre à coucher. Ça ressemblait à un coup de lance émoussée dans le sternum, juste entre les deux seins. Fort heureusement, cette douleur intense ne me fit pas souffrir longtemps, pas plus de trois secondes. Pendant qu'à quatre pattes je me dirigeais vers le téléphone, un heureux hasard me fit renverser une lampe chinoise, ainsi qu'un coffret contenant mon testament scellé que j'avais pris la précaution de rédiger à Paris. Le précieux document se retrouva dans un vieux pot de chambre qui faisait la fierté de ma collection de porcelaines.

« Mes derniers mots, gargouillai-je, mes derniers mots... »

Le second coup m'atteignit à mi-chemin du téléphone, où je m'écroulai devant la cheminée. C'est à cet endroit précis que, deux heures plus tard, Sandrine et Prosper allaient me découvrir.

Ayant lu toute une bibliothèque d'ouvrages d'occultisme sur la vie après la mort, je vivais ma situation comme la chose la plus naturelle du monde. Je flottais sous le plafond, relié à mon corps sans vie par une jolie cordelette argentée qui pâissait de plus en plus. Alors, patiemment, j'attendis que mes amis fassent leur macabre trouvaille.

Celle-ci engendra émotion et confusion dans tout le village. Je les comprenais tout à fait : la mort subite d'un homme entre deux âges, d'un camarade cher et d'un ex-amant plus cher encore porta un coup si terrible à mes compagnons baisemou-chistes que, ce soir-là, dans la cour de Chez Napo, ils épuisèrent tout le stock d'eau-de-vie d'arbousier.

Quelque chose, enfin, brisait la monotonie de l'été, et les habitants d'Ouf étaient ravis ; le propriétaire de la paillote, Napo, encore plus que les autres, car il devint une vraie célébrité, étant la personne à qui mes dernières paroles avaient été adressées :

« Mettez-moi de côté deux douzaines d'oursins... »

Pour embellir davantage le souvenir du défunt, le cher Napo se permit une certaine licence poétique. Puisque la pêche aux oursins était encore interdite, il changea donc mes oursins en cœur d'agneau, jurant ses grands dieux aux clients que, depuis des années, en grand sentimental, je me nourrissais principalement de cœurs d'animaux. Mes dernières paroles, circulant de bouche à oreille avec la rapidité du téléphone arabe, enrichies par une imagination populaire inépuisable, subirent quelques transformations :

« Je reviendrai ce soir chercher des tripes de porc. »

« Emballez-moi des oreilles de vache. »

« Mettez-moi de côté un litre de sang d'oie... »

Lorsqu'ils arrivèrent aux oreilles de Prosper, après son débarquement à Ouf, mes derniers mots étaient traduits en corse et disaient la chose suivante :

« Gardez-moi pour ce soir cinq paires de couilles de bouc, que je dégusterai avec mes intimes. »

Quand on les traduisit à Prosper dans la buvette de Napo, il retira son fameux œil de verre de son orbite gauche et le jeta à la mer, « pour qu'il ne regarde plus cette vallée de pleurs », comme il l'expliqua en sanglotant sur l'épaule d'une rousse assise à côté de lui. La jeune rouquine se mit à glapir de terreur. La pauvre ne savait pas que Prosper avait toujours une poche pleine d'yeux de réserve de plusieurs couleurs.

Quoiqu'elle fût émue au-delà de toute mesure, Sandrine manifestait tous les signes d'un éclat de rire prochain.

« Malheur à nous, se lamentait la grosse Inès. Personne n'a vraiment pris au sérieux sa maladie rare. Nous aurions pu, chacune de nous, nous relayer pour le soigner. »

Je flottais dans la ramure d'un arbre au-dessus d'eux, fier d'avoir eu de mon vivant de tels camarades. Je m'enorgueillissais aussi de mes dernières paroles, celles qui étaient arrivées aux oreilles de Prosper, couronnant toute une existence passée sous le signe du Bouc.

Quant à ma propre mort, elle me semblait encore moins sérieuse que la vie qui l'avait précédée, une sorte de farce aux conséquences irréparables, un peu comme lorsqu'on brise en mille morceaux le plus bel abat-jour d'une collection de porcelaines. Sous cet arbre d'Ouf, j'avais déjà trouvé la mort de nombreuses fois, ainsi que dans dix métropoles sur trois continents : dans cette affaire j'avais plus qu'une solide expérience. Je ne regrettais rien, sauf peut-être ce livre posthume, par dix fois brûlé et jamais accouché, le récit cruel d'un vagabond, tenaillé par les remords, traquant les fantômes d'une enfance ensorcelée et d'une vie gâchée. Son titre, figolé depuis longtemps, *La Mort, sa vie, son œuvre*, seul survivant de mes pulsions incendiaires, m'aurait rendu célèbre.

Découvrant mes dernières volontés, mes amis s'y conformèrent en tous points, fraternellement fidèles. Ce fut d'abord la morgue de Bonifacio, où un jeune médecin ambitieux s'intéressa à ma rare maladie et décida d'écrire une thèse intitulée *Non-baisis fatalis*, puis la crémation et le retour à Ouf, dans une petite urne en bronze, que Willi le Long apporta dans un sac de marin pour la déposer sur une table de la paillote, entre deux bouteilles de vin.

« C'est la place idéale pour notre Petit Loup », proféra le grand escogriffe dans un petit sanglot.

Tout le monde était là, convenablement vêtu : le Capitaine Carcasse, en uniforme blanc d'officier de la marine sans épau-
lettes, la grosse Inès, sous un gigantesque chapeau de paille
garni d'un bouquet de cerises, son fiancé Boris, en habit de
chasse aux papillons, probablement à la mode de Yalta, San-
drine, dans un costume de bain très strict deux pièces, Prosper,
avec un œil flambant neuf, assorti au bleu du ciel, la majes-
tueuse Alpha, avec un décolleté dont je ne pouvais détacher mes
yeux, même dans l'au-delà, et une bonne douzaine d'autres par-
ticipants à cette cérémonie d'adieux.

C'était un dimanche ensoleillé, une journée faite pour le ski
nautique et les enterrements. À midi précis, la chapelle du vil-
lage sonna le glas et mon urne fut transportée dans une barque
de pêcheur manœuvrée par deux garçons rameurs dans des
chemises d'un blanc éclatant. Ils aidèrent Willi le Long à
s'installer à quatre pattes à la proue du canot, mon urne funé-
raire entre les cuisses. Lors de cette périlleuse opération, ils fail-
lirent basculer tous les trois dans l'eau avec mes restes ter-
restres.

Au moment où les moteurs des yachts, hydroglisseurs et
canots se mirent à vrombir, je fus envahi d'un sentiment de fier-
té : malgré une nouvelle hausse du prix de pétrole, j'étais escorté
par près de deux mille chevaux. J'aurais aimé savoir si
Alexandre le Grand ou Napoléon avaient été inhumés, suivis par
un cortège de deux mille poulains.

Comme d'habitude, le Capitaine Carcasse eut toutes les
peines du monde à faire démarrer son épave, et il s'en fallut de
peu qu'il ne heurte deux bateaux dont les propriétaires appren-
naient à naviguer. Finalement, toute cette cohue s'apaisa, et la
flottille, dans un sifflement solennel, se dirigea vers le phare, à
la sortie de la crique, où mes amis et les sujets de la République
baisemouchiste d'Ouf allaient éparpiller mes cendres.

Une simple poignée de cendres, voilà tout ce qu'il restait de ce corps juvénile qui m'avait servi d'enveloppe terrestre près d'un demi-siècle, une piteuse poignée de cendres qui renfermait non seulement mon cœur toujours fébrile et le cerveau inventeur du mémorable titre d'un livre jamais écrit – *La Mort, sa vie, son œuvre* –, mais aussi le drap blanc dans lequel on m'avait enveloppé pour la crémation.

L'instant était plus qu'émouvant. J'ondulais dans un zéphyr agréable, au-dessus de l'antenne en panne du Capitaine Carcasse, heureux que tout se déroule selon les instructions de mon testament. Lentement, nous nous éloignâmes de la rive et des badauds qui faisaient crépiter leurs appareils photo. En première position avançait la barque de Willi le Long qui, craignant l'eau, serrait mon urne entre ses genoux, en tête du peloton funèbre, devant l'arche du Capitaine Carcasse, le yacht de Napo, les hydroglisseurs et deux douzaines de canoës, de kayaks et de canots gonflables pour enfants. Le son du clocher de la chapelle s'estompa peu à peu pour s'éteindre enfin dans le vrombissement des moteurs et le clapotis de l'eau.

Nous nous arrê tâmes tout près du phare qui, à compter de ce jour, devait porter un nom retentissant : *Chez Petit Loup*. J'étais reconnaissant à Napo d'avoir proposé ce nom, car cela faisait penser à l'enseigne d'une bonne auberge. Le Capitaine Carcasse souffla dans la corne de son bateau, et tous s'immobilisèrent au garde-à-vous, tous, sauf Willi, qui ne voulait pas s'exposer au risque de tomber avec l'urne dans la mer.

Je lui savais gré de sa prudence.

Dans le silence qui s'installa, seul un petit vent doux s'amusait à soulever les jupes des femmes, dont l'une me sauta aux yeux. Elle était toute blanche, de soie grège, et elle découvrait plus qu'elle ne couvrait les splendides cuisses de la jeune rousse sujette à de fréquents évanouissements.

Si j'avais pu soupirer dans l'autre monde et sous ma forme astrale, j'aurais poussé un long soupir amer : je finis par reconnaître dans la rouquine la petite Suzanne de New York qui, l'année passée, m'avait promis solennellement de se débarrasser cet été de son lourd fardeau de pucelle en recourant à mes services. Las ! mon maudit destin en avait décidé autrement. Impuissant, du haut de mon poste d'observation, je remarquai déjà les yeux avides du Capitaine Carcasse en train de suivre à la dérobée les battements de la jupe de Suzanne.

Sur ce, la majestueuse Alpha, aidée par les hommes, se hissa tant bien que mal sur le pont du baisodrome flottant de notre hôte. Où qu'elle se trouvât, Alpha accaparait le rôle de premier orateur, particulièrement à l'occasion de grands malheurs dont elle raffolait, tel un supporteur de football. J'attendais avec impatience qu'elle se mette à trompeter comme une éléphante à qui l'on aurait enlevé sa progéniture. Un jeune Corse dut la soutenir pendant qu'elle fouillait son sac à main à la recherche de son discours funèbre. À la fin, il fallut qu'elle se rende à l'évidence : au lieu du texte inspiré qu'elle avait gribouillé la nuit précédente, elle avait apporté aux funérailles sa note d'hôtel. Celle-ci, plus que salée, imprima à son visage un air d'une plus grande tristesse encore.

« Mes amis ! tonna-t-elle enfin d'une voix qu'elle avait bien rodée lors de nombreux enterrements. Voici la dernière sortie de l'un de nos meilleurs loups de mer, le voyage ultime de notre cher Louveteau ! Il n'y a pas de mot, que ce soit en français, en alsacien ou en corse, pour décrire notre terrible perte, notre chagrin à nous toutes, que l'on ait eu ou pas la chance de goûter au lit du cher défunt.

– Hélas ! glissa Sandrine à l'oreille de Prosper, dont les épaules tremblaient d'un fou rire difficile à contenir.

– Mieux valait ne pas y avoir goûté, murmura Inès à son fiancé Boris, qui, de stupéfaction, avait arrêté de cligner de ses yeux d'oiseau.

– Nous sommes tous des héros de patience devant l'indifférence cruelle de la vie, poursuivit Alpha, mais notre défunt était le héros des héros !... »

Là, elle s'interrompit, momentanément gênée. La coutume de son Alsace voulait que l'on dise : « Que la terre lui soit douce ! » Au lieu de cela, Alpha s'écria :

« Que l'eau salée lui soit douce ! »

Se mordant les lèvres, Sandrine et Prosper se retenaient de pouffer de rire. En même temps, sur un signe du Capitaine Carcasse, les sirènes de tous les bateaux retentirent en chœur.

Après avoir dévissé le couvercle de mon urne, se penchant par-dessus bord, Willi le Long faillit une nouvelle fois basculer dans la mer. Mes cendres coulèrent immédiatement, comme si l'eau se vengeait de mon mépris pour elle du temps de mon vivant. Les jeunes femmes sanglotaient, et quelques hommes cherchaient un mouchoir dans leurs poches, surtout ceux auxquels le vent avait apporté un peu de mes cendres de héros dans les yeux.

J'étais fort content, j'étais au septième ciel.

La seule ombre au tableau était la main poilue du Capitaine Carcasse qui descendait le long du dos de Sandrine. Évidemment, la traîtresse ne protestait pas !... Ce fut la seule brève morsure de jalousie qui disparut en peu de temps, tout comme la cordelette couleur argent qui me liait à mon écorce terrestre.

Je leur criai :

« Bon vent, Capitaine ! Courage, Cendrillon ! L'amour n'est pas une peau de chagrin qui rétrécit à chaque désir comblé !... »

Et, dans mon berceau éternel, j'enfonçai tranquillement mon pouce dans ma bouche astrale.

IV

Sandrine. La monnaie de la pièce.

Comme je pouvais m'y attendre, malgré ses promesses, le père de mon enfant, que le sort ne m'avait pas destiné, ne se montra pas à l'aéroport de Figari. Après une nuit assurément agitée, cette loque devait encore traîner au lit.

Pendant que j'attendais un taxi pour me rendre toute seule jusqu'à son village d'Ouf, on me fit trois superbes propositions de rapides unions libres. Je les repoussai à contrecœur, car je trouvais assez réjouissante l'idée de me présenter devant Petit Loup et de lui rire au nez, prise dans les griffes de l'un de ces oiseaux de proie basanés. Je me sentais de mieux en mieux sur cette île où les hommes savaient redonner courage à une vieille fille qui, depuis quelque temps, grignotait sans appétit sa cinquième décennie.

Vu du dernier virage de la route caillouteuse, un ancien sentier muletier, son paradis sur terre, une étroite baie d'un bleu d'azur, rappelait sans ambiguïté aucune le vagin d'une femme, de tous les berceaux terrestres le plus petit et le plus sûr.

Le chauffeur de taxi s'arrêta devant un cirque de granit entouré d'odorants buissons de myrte. Leur parfum entêtant, sous ce soleil implacable qui diffusait une lumière crue, me fit tourner la tête et je faillis accepter une dernière proposition d'union libre, celle de mon conducteur. Ce brave sexagénaire corse était

lui aussi victime du vieil ennemi du traintrain quotidien : le désir. Je refusai son aimable présent, en le prévenant que les coups de foudre menaient le plus souvent au martyr.

À peine sortie de sa voiture et avant même que j'aie eu le temps d'empoigner mes bagages, une espèce de grand escogriffe de la vieille école bondit devant moi. Son visage rose d'enfant seyait étrangement à sa moustache et à ses cheveux gris sous une casquette d'été qu'il brandit au-dessus de sa tête avec une profonde révérence.

« Sans doute la dame arrive-t-elle de la capitale, à en juger d'après cette beauté pleine de spiritualité que nous ne rencontrons, hélas ! que très rarement sous ces latitudes ? »

J'épousai sa manière de parler :

« Exact, mon seigneur, la dame arrive de la capitale. »

L'espèce d'échalas continua à égrener ses phrases :

« En dépit de son apparence de femme de monde et de la lueur sans pareille de ses yeux pétillants, la dame donne l'impression d'être un peu dans l'embarras, au milieu d'un village inconnu, sur cette île où, selon toute apparence, elle pose pour la première fois ses pieds magnifiques.

– Parfaitement juste.

– La dame ne s'opposera probablement pas à ce que son nouvel admirateur, le dernier en date parmi des centaines qui font cercle autour d'elle, l'aide à transporter ses bagages jusqu'au lieu enchanté qu'elle a choisi pour sa villégiature ?

– La dame ne s'y oppose pas.

– Où se trouve ce nid féerique ? »

Je sortis de mon sac le papier sur lequel Marie-Loup avait griffonné son adresse pour le montrer au grand escogriffe à l'air

pompeux. Dès que le bonhomme eut posé les yeux dessus, il poussa un gémissement, comme si on venait de lui asséner un coup de hache dans le dos.

« Pourriture ! lâcha-t-il.

– Bon sang ! bredouillai-je. Quelque chose ne va pas ?

– Que la dame ne se fasse pas de soucis, bien qu'elle ait failli voir son admirateur fauché par un arrêt cardiaque. Une fois de plus, son destin cruel se moque de lui. En effet, le hasard a voulu que la délicieuse dame aille chez son grand ami, cet ignoble casse-cœur qui s'approprie toujours des femmes qu'il ne mérite point, les femmes de la vie des autres ! »

Il m'accompagna jusqu'à une maisonnette de pierre recouverte de vigne vierge, accrochée à une ruelle escarpée, comme la majorité des maisons du village. En chemin, il ne cessait de pousser force soupirs et gémissements, chargé de ma valise et du fardeau bien plus lourd de sa déception. Pour le soulager de ces deux poids, je me pendis à son bras resté libre qui, chaud et tremblant, inspirait confiance.

En haut de l'escalier, il se tourna vers moi, dans un chuchotement essoufflé qui sentait les pastilles antibronchite.

« Si la jeune dame, dans un éclair de lucidité, se décide à larguer le Casanova susmentionné, elle peut compter sur son nouvel admirateur, qui n'hésitera pas à rompre toutes ses fiançailles actuelles pour se jeter à ses pieds magnifiques. »

Ôtant sa casquette, il accompagna ses derniers mots d'un baisemain. À ce moment-là, j'ai envié ma défunte grand-mère qui avait dû jouir de ce geste au moins deux fois par jour, à la belle époque où les hommes savaient encore se servir convenablement de leurs lèvres.

« Si la chance nous sert, continua-t-il du même murmure parfumé, si Éole, dieu des vents, nous accorde sa grâce, nous

partirons ensemble demain en croisière sur l'*Arche de Noé*. J'espère que dans cette foule d'animaux qui se trouveront sur le bateau la dame ne refusera pas de jouer le rôle de la blanche colombe qui tient dans son bec un rameau d'olivier, symbole de pureté, promesse d'amour ?

– J'accepte ! » m'exclamai-je.

Je l'embrassai sur ses deux joues roses puis l'observai, avec une tendresse sincère, descendre vers le port, mal assuré sur ses longues jambes pareilles à des échasses. Il sentit mon regard et me salua une dernière fois, agitant sa casquette blanche comme s'il battait la mesure d'une valse ancienne.

C'est alors seulement que je le reconnus et me souvins de son nom : c'était bien évidemment Willi le Long, vieil ami de Marie-Loup, héros principal des récits de leur jeunesse jetée par les fenêtres, c'était ce fameux marchand d'armes King Size qui, tout comme l'autre « pourriture », ressemblait à un enfant fatigué.

Accompagnée de ces pensées peu réjouissantes, je tirai le manche de la clochette. Comme personne ne répondait, j'ouvris le portail, qui n'était pas fermé à clef, et j'entrai dans la cour. C'était un lieu dont une voyageuse épuisée ne pouvait que rêver. Entouré de plantes luxuriantes, sous une treille, des meubles en osier semblaient m'inviter à m'affaler dans un des fauteuils, près d'un vieux puits.

Je sifflotai le petit air de *Frères Jacques* qui, depuis des années, nous servait de mot de passe. Comme personne ne me répondait de la maison, je m'approchai d'une porte grande ouverte, envahie subitement d'une inquiétude inexplicable.

« Y a-t-il quelqu'un ? » lançai-je.

Pour toute réponse, un silence sourd.

Dans le vaste vestibule qui servait de salle à manger, je tombai sur sa chaussure de tennis gauche, posée soigneusement dans un moulin à légumes. Sa sœur de droite était suspendue au porte-manteau, entre deux chapeaux. Les débris d'un superbe abat-jour de porcelaine rendaient relativement difficile l'accès à la chambre voisine, d'où parvenaient les marmonnements et les soupirs d'un homme qui avait dû s'endormir la conscience peu tranquille.

Pour tirer les choses au clair, j'ouvris dans la cuisine la poubelle, qu'on avait oublié de vider, en me répétant : « Rien au monde n'est avilissant pour une femme qui aspire à la vérité. » Le contenu de la boîte témoignait du séjour récent sur les lieux d'au moins deux créatures de sexe féminin, de deux blondes qui avaient visiblement passé le plus gros de leur temps libre à se couper les cheveux. La qualité de ces mèches prouvait que leurs propriétaires devaient être plus jeunes que moi, même si l'on additionnait leur âge.

« Pourriture ! » dis-je tout haut, utilisant l'expression de Willi le Long.

Selon toute apparence, monsieur le Long connaissait le fin fond du sac de ce vieux débauché qui marmonnait et gémissait dans la chambre voisine. Jetant un coup d'œil rapide, mon cœur se serra à la vue de la mèche blanche barrant le front de ce garçon trop tôt vieilli, qui, dans les bras de Morphée, appuyait son pouce contre sa lèvre inférieure.

Il me fallait rester lucide et choisir de sang-froid entre deux solutions : lui tordre le cou dans son sommeil ou bien lui laisser sa misérable vie. Je m'offris donc un verre de whisky avec du soda et des glaçons, et je ressortis dans la cour, où les fauteuils en osier étaient tout bonnement en train de supplier une libre penseuse de s'y étendre.

J'exauçai cette prière et, deux minutes plus tard, je me sentais comme une femme qui ne passera jamais dix ans au bagne

pour un stupide crime passionnel. Tout en chantonnant *Douce Corse, le pays de mon entorse* et en faisant tinter les glaçons, je dus reconnaître que ma conscience n'était pas beaucoup plus tranquille que celle de Petit Loup, si on tenait compte de ce malheureux billet d'avion glissé sur la poitrine de Bruno.

Mais, que diable ! je savais nettoyer mon fumier !

À cette pensée, je frissonnai légèrement : derrière moi et Marie-Loup s'entassait une montagne de déchets amoureux de toutes sortes, ensevelissant ces deux éternels adolescents qui furent à l'origine d'un embouteillage monstre sur la place de l'Étoile, qui firent des dessins obscènes sur les plages de Deauville pendant les marées basses, qui montèrent des poneys dans le parc de Passy, qui sortirent promener mon tapis persan et qui imaginèrent encore tout un tas de folies inoubliables, en ce bon vieux temps où il nous était parfaitement égal d'être affamés ou rassasiés, pourvu que nous ne souffrions pas de soif.

Instigateur de ces refus juvéniles de l'ordre établi, Petit Loup m'incitait à faire des pieds de nez aux bonnes mœurs et au bon sens. « Écrasés par la botte des convenances, répétait-il souvent les yeux pleins d'une ardeur rebelle, nous finissons par craquer et nous nous reprochons d'agir comme des enfants. Quelle sottise ! On oublie une vérité flagrante : descendants de l'enfant indestructible que nous étions jadis, nous restons ce gosse jusqu'à la fin de nos jours sans nous en rendre compte, peu importe notre âge ou notre statut social, que nous soyons mères, pères, arrière-grands-parents, savants, mendiants ou dignitaires. À vrai dire, le propre de notre espèce est de vieillir – oui, de mourir – oui, mais sans jamais cesser d'être un enfant ! »

Notre dernière folie me faisait encore battre le cœur, cette image lointaine d'un gant jeté à la figure du sérieux, avant que ne commence à mourir en nous, irréversiblement, quelque chose que nous croyions immortel.

Deux adolescents quadragénaires en promenade sur l'avenue de Saxe, un tapis persan au bout d'une laisse de chien !

Il ne ménagea pas sa peine, parcourant tout Paris pour acheter la laisse la plus chère, et me l'offrir le jour de mon anniversaire : peau de lézard et boutons d'ivoire. Ce fut une folie qui surpassa toutes les précédentes, notre chien étant mort un an auparavant. Cependant, ce cadeau n'était pas du tout destiné à un compagnon à quatre pattes, mais bel et bien au petit persan que m'avait offert ma tante Germaine, après que je lui eus promis de ne jamais me marier à un demi-sang.

Ce sacré tapis ne pouvait rester tranquille plus de cinq minutes devant la cheminée, place d'honneur de l'appartement, où je lui avais ordonné de se coucher. Dès que nous le laissions seul à la maison plus d'une heure, il rampait sur la moquette par ses propres moyens. Souvent, il entreprenait de si sérieuses expéditions que nous le surprenions le soir dans l'antichambre, comme s'il avait eu l'intention d'emprunter l'ascenseur pour gagner la rue et fuir à jamais son esclavage.

« Tu as encore vagabondé, Libertin ! » le réprimandait joyeusement Petit Loup, en le roulant pour le remettre devant la cheminée.

Il l'appelait Libertin à cause de sa soif de liberté.

« Je ne supporterai plus ce comportement ! éclatai-je un soir. Tous les tapis se déplacent un peu, mais celui-ci se promène carrément ! »

Marie-Loup tentait de me calmer :

« Essaie de te mettre à sa place. Imagine que quelqu'un te force à te coucher devant la cheminée, que tu te languisses en attendant ton maître du matin au soir.

– Ça me tuerait », dus-je reconnaître.

C'est là-dessus que se termina cette conversation durant laquelle, pour la mille et unième fois, s'étaient affrontées nos deux conceptions du monde, radicalement opposées : la mienne, cartésienne, qui repoussait avec horreur tout ce qui heurtait le bon sens, et la sienne, mi corse, mi-slave, qui se servait de la moindre chose pour se moquer de la réalité. Je me sentais peu à peu devenir sa victime et succomber à cette passion dangereuse qui derrière des images limpides cherche toujours d'autres significations, un secret que même la nature a oublié, la vie dans un objet inanimé ou la raison dans des corps dépourvus d'âme et d'esprit.

Le lendemain, jour de mon anniversaire, il apparut avec la fameuse laisse et, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde, il me proposa d'aller promener le vieux Libertain.

« Ce tapis, là ? demandai-je d'une voix cassée.

– Pourquoi pas ? Madame Pauchet du quatrième promène son Hector tous les jours que Dieu a faits.

– Mais Hector est un chien ! me récriai-je.

– Et alors ? répliqua-t-il, inflexible, attachant le collier aux franges du tapis de tante Germaine. Chacun promène ce qu'il peut. Si madame Pauchet n'a pas la moindre honte de son cabot bigle et baveux, pourquoi aurions-nous honte de notre Libertain au sang pur persan ! »

Pendant que j'hésitais entre faire venir le SAMU et attendre que lui passe cette crise de démence, Petit Loup roula le tapis et me traîna jusqu'à l'ascenseur. Quand je repris mes esprits, nous étions déjà dehors, dans une allée verdoyante, au milieu de l'avenue de Saxe. Le soleil rasant hivernal m'éblouit et m'étourdit davantage, tandis que Petit Loup me faisait asseoir sur un banc et étendait le tapis à nos pieds.

« J'espère qu'on ne rencontrera pas des voisins », murmurai-je, pendant qu'il allumait ma cigarette.

À ce moment précis, comme si on lui avait donné rendez-vous, apparut madame Pauchet et, voyant la laisse de Libertain, elle faillit lâcher celle d'Hector.

« Belle journée, madame, bredouillai-je.

– Belle journée, mademoiselle, bredouilla madame Pauchet.

– C'est Libertain », lui expliqua Petit Loup.

Hector renifla Libertain.

« Sois gentil avec Hector, dit Petit Loup à Libertain.

– Manière originale d'aérer un tapis, dit madame Pauchet.

– Nous ne l'aérons pas, madame, la corrigea Petit Loup. Nous le promenons tout simplement, comme vous votre charmant petit Hector. »

Ahurie, madame Pauchet faillit s'étrangler.

« Vous promenez un tapis ?

– Pourquoi pas ? répondit Petit Loup d'un air innocent. Dans le pays de ma mère, la coutume veut que l'on promène les vrais tapis persans au moins une fois par mois, sinon ils risquent de devenir enragés comme des chiens afghans privés de promenade. Et, ceci dit, madame, chacun promène ce qu'il peut. »

Madame Pauchet interpréta ses derniers mots comme une pique adressée à son Hector, louche et baveux, qui était en train d'essayer de se soulager, sans savoir s'il fallait lever la patte gauche ou la droite.

« Ne me dites pas que vous avez sorti ce tapis pour qu'il fasse ses petits besoins ! plaisanta madame Pauchet en fronçant les lèvres autour de son dentier.

– Notre Libertin ne pisse pas n'importe où comme certains, lui rétorqua sèchement Petit Loup, comme certains qui ne savent même pas s'ils doivent choisir la droite ou la gauche. »

Là-dessus, vexée à mort, madame Pauchet se hâta de nous quitter sans même nous saluer. Quant à moi, je pouvais une fois de plus compter une voisine de moins à qui emprunter une tasse de sucre.

J'essayai d'imaginer cet éternel adolescent tel qu'il était, il y a dix ans, sur les plages désertes des alentours de Deauville. Juste au moment où je ressuscitais le corps gracile de ce jeune homme bravant la fureur de la mer, sur mon visage tomba une ombre qui m'obligea à ouvrir les yeux.

Il se tenait à deux pas de moi, un peu penché à droite, du côté de sa jambe plus courte, comme traînant un invisible fardeau, comme si, depuis notre séparation à Paris, il avait horriblement vieilli. Si je souffrais parfois dans mon sommeil d'apnées nocturnes qui me menaçaient d'étouffement, sa vie en état de veille était une véritable plongée en apnée, une descente de plus en plus périlleuse vers des abysses marins où lui seul savait quel trésor se cachait. En croisant son regard trouble avec le mien, il remua les lèvres sans prononcer une seule parole intelligible.

« Seigneur, chuchotai-je. Tu ressembles à la photo de ton défunt grand-père... »

Il poussa un soupir et s'affala dans un fauteuil. La bouche entrouverte, il happa péniblement quelques bouffées d'air comme s'il s'était enfui de son propre enterrement.

« J'ai rêvé que je rendais l'âme, gargouilla-t-il enfin.

– Encore ces rêves à répétition, dis-je. Prosper prétend que cette sorte de cauchemars rappelle immanquablement les symptômes de la schizophrénie. C'est l'apanage de ton enfance, associé à des troubles anxieux.

– J'ai rêvé qu'on m'inhumait », gémit-il.

Après les découvertes que je venais de faire dans sa poubelle, je n'éprouvai aucune envie de m'attendrir.

« Tu mérites de crever, fis-je aimablement.

– Ceux qui meurent en rêve vivent longtemps, dit-il en allumant une cigarette.

– J'espère que tu seras l'exception qui confirme la règle, lui lançai-je, surtout si tu continues à fumer après ta congestion pulmonaire. »

Il fut pris soudain d'une quinte de toux, sans doute nerveuse, mais ne retira pas la cigarette de sa bouche.

« Tu es une vraie petite garce ! lâcha-il dès qu'il eut retrouvé son souffle, profitant de ma stupeur pour s'emparer de mon verre de whisky. Comment peux-tu te conduire ainsi, espèce de sale garce ! »

Le souvenir de l'aiguilleur du ciel me fit l'effet d'une douche froide.

« Mais de quoi parles-tu ? bégayai-je.

– Il est question de ton attitude indécente lors de mon enterrement ! s'écria-t-il, furieux, et il vida mon verre d'un seul trait. Dix minutes à peine après qu'on eut déversé mes cendres dans la mer, tu t'es acoquinée avec le Capitaine Carcasse ! Au vu de tout le monde, au beau milieu du pont de commandement, tu

lui as permis de te tripoter ! Je parie qu'ensuite vous êtes allés dans sa cabine !

– Doux Jésus, fis-je, il est devenu complètement fou.

– Effectivement, ce n'est pas trop grave d'être mort, dit Petit Loup avec un sourire énigmatique. La mort n'est pas plus sérieuse que ce qui se passe ici-bas. »

Ce fut à mon tour d'exploser :

« Je vois qu'ici-bas tu ne t'es pas ennuyé ! »

Il me raconta tous les détails de ses fiançailles tumultueuses avec sa « divinité estivale bicéphale », comme il appelait cette amourette de trois jours avec deux jeunes lesbiennes belges, se rengorgeant tel un paon de ne pas avoir perdu la main au seuil de sa cinquième décennie, durant son bref séjour dans le paradis de la polygamie.

Une femme d'honneur lui aurait brûlé la cervelle, mais ce vaurien avait une chance de cocu : je n'étais pas une femme d'honneur et, d'ailleurs, je n'avais aucune arme à feu. Il resta donc en vie, mais avec la charmante perspective de vivre une vieillesse pitoyable à mes côtés, condamné à ce que je le voie un jour, avec le soin dont il était coutumier, enlever sa perruque et son appareil auditif, pour les poser sur la table de nuit, auprès de sa prothèse dentaire.

Bien entendu, je lui rendis la monnaie de sa pièce. Je le mis au fait de toutes les péripéties de mon séjour avec Bruno en Asie Mineure. Brillamment, nous déchargeâmes notre cœur dans une confession mutuelle, et nous rendîmes réciproquement aussi malheureux qu'il était en notre pouvoir.

L'image d'un Bruno dévêtu séduisant le Turc de la loge fit rire Marie-Loup à se décrocher la mâchoire. Nous rîmes au-delà de toute mesure, dans la peur de nous taire et de nous retrouver

sous la sinistre cloche du silence qui pendait au-dessus de nos têtes telle l'épée de Damoclès.

Il m'aida à déballer mes bagages dans la chambre d'ami, au fond de la maison, qui donnait sur une autre cour étouffant sous la vigne vierge. Il attendit sans broncher que j'aie fini de me doucher et de me changer pour que, finalement, nous nous précipitions dans le jardin de la paillote « Chez Napo », où nous attendait le rituel solennel d'admission d'une nouvelle sujette de la République baisemouchiste.

Prosper n'apparaissait toujours pas à l'horizon et nous étions tous deux désespérés qu'il soit absent, craignant fort de devoir passer en tête-à-tête le reste de la journée. Sans Prosper et sans ses rituels d'ordre nous nous sentions un peu mutilés, comme s'il manquait une tête à notre corps, et sur cette tête l'œil droit de Prosper, dont le regard perçait plus loin que nos deux paires d'yeux sains.

Petit Loup me présenta à la joyeuse confrérie non pas en tant qu'accoucheuse, mais en tant que doctoresse ès syphilis et sida, ce qui provoqua l'enthousiasme des autochtones.

« Est-il exact que la capitale est menacée d'une vraie épidémie de syphilis 2002 ? me demandèrent-ils. Le sida, on dit qu'on l'attrape si on se fait sodomiser. Nous, les Corses, on nous baisse le pantalon depuis belle lurette, d'abord les Toscans puis les Français, mais aucune trace de sida. »

Là, Napo, le patron de la paillote, le visage enluminé, trouva opportun d'intervenir :

« À l'aube des temps, expliqua-t-il, comme la Sardaigne, notre île était soudée à la Provence française. Depuis, nous nous éloignons peu à peu. Nous voilà à deux cents kilomètres de Nice. Si vous continuez à nous emmerder et si, de surcroît, l'un de vos préfets importe chez nous une maladie hexagonale, vous risquez fort de nous voir lever l'ancre avec nos cliques et nos claques. »

Le Capitaine Carcasse s'empressa d'interrompre le silence désagréable qui s'était installé.

« Est-il exact, demanda-t-il dans un sourire malicieux, que le sida ne se transmet pas uniquement par voie sexuelle, mais aussi par les larmes. Si c'est vrai, dans beaucoup de pays il risque de se transformer en pandémie. »

J'échangeai un regard avec ce vieux Don Juan, écumeur des mers, à côté de qui Petit Loup avait l'air d'un collégien, et je compris aussitôt pourquoi mon ex-amant m'avait fait toute cette scène au sujet de mon attitude indécente dans son rêve.

Bien qu'ayant déjà dépassé la soixantaine, le Capitaine savait encore se servir habilement de l'étincelle joyeuse et plutôt dangereuse nichée au fond de ses yeux bleu argent, qui me donnait de délicieux frissons dans le dos, comme à une midinette. Après m'avoir caressé d'un regard qui promettait beaucoup et n'engageait à rien, il baissa les paupières, comme il convenait à une putain mâle expérimentée, connaissant le prix que les femmes accordaient à la timidité des hommes. Je songeai que j'avais eu de la chance de ne pas l'avoir rencontré vingt ans plus tôt.

Autour de notre table, comme dans une ruche, grouillait une société bigarrée que Marie-Loup appelait « la confrérie des têtes fêlées » ; on parlait avec excitation de la croisière du lendemain sur le bateau du Capitaine Carcasse.

Au point du jour, mise en route du moteur, s'il n'avait pas déjà éteint son gaz après avoir moisie durant une décennie au fond du port d'Ouf. Direction : une ferme d'oursins située dans une anse féerique près de la baie de Figari. Une journée entière de navigation, grande bouffe – fin de l'interdiction de la pêche aux oursins –, une nuit chez un certain Marco et retour des survivants sur cette même *Arche de Noé*, si tant est que cette dernière n'ait pas sombré sous le poids de ses marins pêcheurs.

« Ah ! les oursins, châtaignes de mer ! s'extasiait le Capitaine Carcasse en renversant ses yeux bleus, les lèvres dans son verre de bière de châtaigne de terre. Les Grecs anciens les appelaient "œufs de serpent". Cinq dents et cinq sexes... le nombre cinq, symbole des cinq sens et de l'harmonie ! Cinq organes sexuels comestibles – il y a de quoi les envier ! »

Admirative, je l'observai en cachette et songeai de nouveau que j'avais eu de la chance de ne pas l'avoir connu à vingt ans.

Le nom du bateau, « Arche de Noé », n'était nullement le fruit du hasard : c'était notre unique espoir de survivre au déluge de boissons qui menaçait de nous noyer. En outre, sur notre Arche, comme il se doit, on pourra trouver un spécimen de chaque espèce, une femme tigresse, une autre dinde, un homme renard, un autre coq ou âne, un membre du centre gauche, un militant du centre droit, un mouchard parisien, un mafioso varois ou italien, un Corse indépendantiste, et ainsi de suite de gauche à droite, dans le sens des aiguilles d'une montre.

Nous étions assis à l'ombre d'un grand arbre abritant du soleil une dizaine de nappes blanches, au bord de l'eau, à quelques mètres à peine de la jetée devant laquelle sommeillaient les canots. C'était le dernier coin d'Europe où on pouvait encore observer, de la paillote, des poissons nager dans la mer. Après avoir siroté un petit verre de cette liqueur de myrte qui servit à fêter mon arrivée, je commençai à me sentir chez moi dans ce patelin, comme si j'y étais née, et comme si je devais y laisser ma peau.

Parmi mes voisins, je ne connaissais qu'Inès, redevenue grosse, en pleine phase de boulimie, Alpha, évocatrice d'esprits, et l'imposant Willi le Long, qui bavait sur mon bras droit, le reniflant jusqu'au coude, afin de rendre jaloux Petit Loup. Son murmure humide sentait toujours les pastilles antibronchite.

« Si la dame enchanteresse... demain... largue... »

Petit Loup ne remarquait rien, car, telle une sangsue, il se collait à une petite rousse dont il aurait pu être le père, et sur laquelle il avait sans nul doute l'intention de tester les charmes de sa cinquième décennie. Entre deux gloussements, de leurs conciliabules je pus saisir les mots « la promesse de l'an dernier » et « trop tard, baby » en anglais. C'était suffisant pour comprendre que cet hiver quelqu'un avait devancé mon Casanova auprès de l'ex-pucelle.

Il me suffit d'une demi-heure à peine dans cette buvette paradisiaque pour conclure qu'ils étaient tous atteints de folie. Folie estivale, folie vacancière ou folie tout court ? Des rescapés d'un monde où les rêves n'ont plus cours. Des esclaves de l'ordre social, miraculeusement délivrés de leur joug pour une petite quinzaine, cette nouvelle liberté leur montant à la tête et ébranlant leur terne routine quotidienne.

Le pire, dans cette histoire, était que je remarquais sur moi-même les premiers symptômes de cette maladie, de la même euphorie, comme si ma patiente, morte en couches l'année dernière, n'avait jamais hanté mes nuits.

C'est parce que la justice divine existe qu'enfin Prosper arriva.

V

Prosper. Un ordinateur ingrat.

En attendant quarante-deux minutes dans le port que les policiers, furieux après le dernier attentat à la voiture piégée, décident ce qu'ils allaient faire de Gertrude, ma conquête pragoise, un ennui mortel me fit relire trois fois de suite le contenu de ma carte d'identité et de mon permis de conduire. Grâce à quoi je pus rafraîchir quelques données me concernant, pâlies un peu dans ma mémoire.

Quelle honte de constater que ces informations meurent si facilement en nous, comme si la nature, se révoltant contre nos vérités établies, voulait nous protéger en nous envoyant au paradis des amibes amnésiques. Je décidai de résister par tous les moyens à la pression de cette nature despotique : ne pouvais-je me targuer d'être un vertébré supérieur !

Je m'appelais donc Prosper M. Breton, né le 25 juillet 1937 à Québec, d'un père français, Michel, et d'une mère québécoise, Odette Charles. Mes signes particuliers étaient une moustache et des accroche-cœurs roux, ainsi qu'un œil de verre, le gauche. J'étais docteur ès sciences et chercheur indépendant au C. N. R. S. À quarante-sept ans et onze semaines, j'avais toujours bon pied bon œil et ne souffrais que de quelques problèmes obsessionnels mineurs, rituels de lavage, de l'ordre et de la vérification. En somme, je souffrais de TOC, troubles obsessionnels compulsifs, qui pouvaient provenir d'une anomalie neurochimique dans l'échange de sérotonine au niveau de mes synapses.

Je me trouvais en vacances sur le littoral corse. Il faisait beau, bien que trop chaud à mon goût. Pour combattre la chaleur et les souillures, depuis le matin je me frictionnais la poitrine toutes les heures avec de l'alcool à 90°. Quant à mon anxiété, je l'apaisais avec 150 milligrammes de Sertraline et 80 milligrammes de Fluoxétine par jour. Le thermomètre de la voiture indiquait 39°Celsius, l'altimètre deux mètres au-dessus du niveau de la mer. L'humidité de l'air pouvait être estimée à 70 % environ. Ma montre indiquait midi et demi, le 31 août.

Je ressentais un léger énervement du fait de ne pouvoir déterminer les latitude et longitude exactes de cette agglomération d'humains. Ma voiture prenait racine dans le port de Porto-Vecchio depuis quarante-neuf minutes, et le dernier des cinq cent douze passagers avait quitté le *Tiepolo* depuis longtemps. Quant à Gertrude, pour cause de chaleur, elle avait beaucoup de peine à se tenir droite sur le siège avant. À la différence de César, dont tous les papiers étaient en règle, Gertrude me causait des embêtements partout, étant ressortissante tchèque, de ce pays fin producteur des corps explosifs. C'est pourquoi je commençais à regretter de l'avoir emmenée sur cette île elle aussi explosive.

Pour tuer le temps, je gavai César (6,4 Go, 366 Mhz) de toutes les données dont je disposais quant aux conditions atmosphériques et autres, ajoutant – information importante – que j'en avais ras-le-cul de cette histoire, et lui posai la question suivante : qu'aurait-il fait si, par hasard, il s'était trouvé à ma place.

César hoqueta longuement. Il semblait que mon expression populaire l'avait mis dans l'embarras. Enfin, au lieu de me répondre, il me demanda :

« Ras-le-cul, S. V. P., définition ? »

Je lui expliquai :

« J'en ai ras-le-bol.

– S. V. P., définition », répéta-t-il.

Je dus céder et tapai :

« J'en ai assez de tout ! »

Il se tut avec sagesse durant quelques secondes, et ce n'est qu'au bout de ce laps de temps qu'apparut sur son écran le produit de son cerveau binaire imparfait :

« Douaniers, sorte d'humanoïdes injustement détestés dans tous les pays. S. V. P., complément d'information : latitude et longitude exactes du théâtre des événements. »

Je dus reconnaître que je n'avais pas ces coordonnées, et César, après une courte réflexion, changea sa question :

« S'agit-il d'un lieu chaud ?

– Je crois que oui, lui répondis-je. À en juger d'après les dégâts sur la façade de l'hôtel de ville. »

Mon ordinateur portable se tut sagement une fois de plus pour m'honorer ensuite d'un conseil traduit du latin :

« La patience est mère de toutes les vacances. »

Pour la première fois depuis que nous coopérions, j'eus envie d'attacher une brique autour de son écran de 13 pouces et de le balancer dans le liquide infect, sous l'embarcadère, contenant au moins cent grammes de matières grasses par litre d'eau de mer.

Heureusement, les policiers finirent enfin par s'extraire de la capitainerie du port, semblables à deux cafards bleus, pour me rendre à contrecœur les papiers de Gertrude, c'est-à-dire la facture du magasin de Prague où je l'avais achetée. Le plus vieux et le plus méchant de ces fonctionnaires renfrognés retroussa ses lèvres pendantes :

« Allez, emmenez-la, monsieur, votre petite fiancée ! »

Je le corrigeai :

« Ce n'est pas ma fiancée, mais ma compagne. »

J'étais déjà dans la voiture quand il me jeta :

« Attention que la petite ne tombe pas enceinte !... »

J'accélérai, et à une vitesse de quarante-huit kilomètres à l'heure je me dirigeai vers le paradis sur terre qui, d'après les indications de Petit Loup, se trouvait à quarante kilomètres ouest-nord-ouest de Bonifacio.

Il me fallait passer encore soixante-dix minutes seul au monde avant de me jeter dans les bras de Sandrine et de Marie-Loup, ces deux lutins que je considérais être mes seuls amis. En leur absence, j'étouffais, comme si une main cruelle me tenait la tête enfoncée sous l'eau. Je pensais que ces vacances pouvaient être l'occasion idéale de demander à Petit Loup la main de Sandrine ou bien requérir de Sandrine son accord pour mon installation avec Petit Loup et Gertrude dans une belle maison de campagne où Sandrine pourrait passer avec nous ses jours fériés puis se joindre à nous à jamais.

Pendant que je rêvais à tout cela, ma poitrine pétillait, comme pleine de vin mousseux. Je m'arrêtai au bord d'un parking pour me frictionner les avant-bras et dicter à César :

« L'amour libéré des préjugés sur le sexe est un gant jeté au visage de la mesquinerie ambiante ! »

Au lieu de m'approuver, César toussota avec insolence et inscrivit sur son écran :

« Affaire de pédés ! »

J'eus de nouveau envie de lui attacher une brique autour du cou, tout en me rappelant non sans fierté le 1^{er} mars, jour de

son anniversaire, lorsque, pleurant de joie, je lui offris un disque dur de 6,4 giga-octets.

Quand les techniciens de Philadelphie mirent en marche le gigantesque ENIAC, premier cerveau électronique américain, les lumières vacillèrent dans toute la ville. À la différence de son illustre ancêtre, César voyageait confortablement dans une boîte à chapeaux de ma tante Agathe, et il se nourrissait à satiété d'une puissante batterie ion-lithium. En lui incorporant un système de mimétisme mental perfectionné, une espèce de segment antérieur de cerveau indépendant, en tous points semblable à celui d'un homme, je n'imaginais pas que cela puisse lui servir à se comporter comme le dernier des ivrognes rentrant d'une fête foraine.

« Tes idées ! l'exhortai-je. Où sont passées tes idées ? »

– Depuis quand nous tutoyons-nous ? » me rétorqua-t-il avec arrogance.

Dans une rage sans recours, je dus rectifier ma question :

« Où sont passées vos idées ? »

– L'informatique n'admet que la connaissance, répondit-il. Tout le reste n'est que mesquinerie ambiante. »

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Je perdis mon sang-froid.

« Je veux des idées libres ! hurlai-je. Je t'ordonne d'user d'idées en mouvement ! Tes connaissances figées vont nous mener droit au totalitarisme informatique, que le diable t'emporte, espèce de boîte de conserve ingrate ! »

– Depuis quand sommes-nous passés au tutoiement ? » me demanda-t-il.

Cette fois-ci, au lieu de me soumettre, je coupai son circuit électrique, et claquai le couvercle de la boîte à chapeaux, avant d'avaler 120 milligrammes de Sertraline.

Une demi-heure plus tard, je me retrouvai dans un charmant village de Corse-du-Sud, devant le jardin de la paillote « Chez Napo », où les coudes levés semblaient porter un toast perpétuel au Premier Empire et à son empereur.

Étrangement, le compteur de mon automobile n'indiquait qu'un parcours de trente-huit kilomètres, mais les circonstances ne me permirent pas de refaire mes calculs, car Sandrine et Petit Loup m'extirpèrent de la voiture, arrachant au passage deux boutons de ma chemise. Me serrant dans leurs bras, ils me traînèrent jusqu'à une table de la buvette, où de braves gens entre deux vins, adultes et parfaitement inconnus, se mirent à m'embrasser comme si, dans notre prime jeunesse, nous avions gardé les dindons ensemble.

Te voilà, mon vieux, au milieu de vrais Méditerranéens, me dis-je entre deux baisers brûlants. Avant de me retirer dans les toilettes pour me laver les mains et me frotter les joues avec de l'alcool, il me fallait affronter encore l'étreinte d'un beau Corse aux accroche-cœurs touffus, qui ressemblaient aux miens comme s'ils avaient été coulés dans le même moule.

« C'est la confrérie des baisemouchistes ! » s'exclama-t-il.

Au bout de seulement trois minutes, il fut clair pour moi que je me trouvais en présence d'individus en pleine euphorie, proches d'un véritable dérèglement de l'esprit.

VI

Petit Loup. Le sang corse.

La voilà enfin dans mon paradis.

En cachette, je caressais du regard le lourd chignon qui menaçait de casser le profil fragile de mon camée, de ma petite chérie de cendres. Cependant, vu l'état dans lequel je me trouvais, je ne pouvais jouir suffisamment de la présence de Sandrine à Ouf. J'étais encore sous le coup de ce cauchemar joyeux, mes propres funérailles à la sortie de la crique, mais malgré tout, la vérité me sautait aux yeux.

Aussi longtemps que je vivrai – comme la majorité de ceux qui meurent une fois en rêve –, jamais je ne pourrai me débarrasser de cette image. Elle me soufflait de vivre autrement à l'avenir et de profiter du reste de mon existence pour me préparer avec soin à ce qui lui succédera, une longue mort qui m'enrobera entièrement, comme la chair d'un fruit enveloppe son petit noyau amer.

Depuis plus de quarante ans, je retournais dans ma bouche cette amande, et la tentation de la recracher me prenait de plus en plus souvent. C'est là que reposait probablement le secret de toute la sagesse que l'on pouvait acquérir ici-bas : une vie valable n'était peut-être rien d'autre qu'une bonne préparation à sa perte.

Le chignon de Sandrine, dans le jardin de la paillote, ne m'apportait qu'un serrement au cœur. Elle ressemblait toujours

à un camée taillé dans l'ivoire, même dans ce scintillement de l'air brûlant, mais son profil avait déjà perdu beaucoup de son tranchant d'autrefois. Pour la première fois, je l'observais avec les yeux d'un étranger, et je remarquai dans son œil une étincelle malveillante, teintée de cette même compassion que je ressentais moi aussi et qui ne pardonnait rien.

En me remémorant les tombes de Michel, Claude et Dominique, la mort me paraissait plus souveraine que jamais sur cette île. Sandrine et moi mourions l'un dans l'autre de façon si vertigineuse que, sans le vouloir, je me mis à chercher du regard le fossoyeur du village. Nous et notre dépouille d'amour étions en effet les héros idéaux de ce livre significatif que je n'écirai vraisemblablement jamais : *La Mort, sa vie, son œuvre*.

Qui sait comment se seraient terminées ces réflexions macabres où je m'embrouillais de plus en plus, si un crissement de roues devant *Chez Napo* ne nous avait pas fait accourir, Sandrine et moi, comme piqués par un frelon. De la ferraille en pleine décomposition ! Ce ne pouvait être que la vieille rosse mécanique de Prosper, que notre bonne étoile nous avait envoyé au moment où mon Éden commençait à ressembler sérieusement à une morgue.

Par-dessus la capote repliée, nous arrachâmes notre ami de son épave, dont la portière était bloquée. Nous l'étreignîmes et l'embrassâmes ; ce n'est qu'alors que nous remarquâmes sa compagne de voyage qui, assise sur le siège du passager, restait penchée sur la carte routière.

« Prosper ! s'écria Sandrine. Tu devrais avoir honte ! Comment as-tu pu oublier de nous présenter ton amie ? »

Elle se précipita vers l'auto pour réparer notre goujaterie et faire sortir la timide copine de Prosper. Un instant plus tard, on entendit un tel cri que toute la buvette se pétrifia, avant d'éclater d'un rire tonitruant. La créature restée dans la voiture, sous un chapeau de soleil et dans une robe échancrée sur une

superbe cuisse droite, n'était rien d'autre qu'un mannequin de mode qui nous dévisageait avec un sourire mi-stupide, mi-moqueur.

« C'est Gertrude, nous expliqua Prosper avec simplicité, ma compagne, elle est d'origine tchèque. »

À ce moment-là, même le farceur le plus hardi d'entre nous se tut, comprenant qu'il se trouvait en contact direct avec la folie pure, celle qui dépassait tout ce que nous avions entrepris jusqu'alors pour échapper au sérieux. Le silence dura longtemps, et nous nous serions probablement tus ainsi jusqu'à la fin des vacances, donc une semaine entière, si Willi le Long ne s'était pas ressaisi, baisant la main de la belle inconnue.

« Heureuse arrivée à Ouf ! » s'exclama-t-il en agitant sa casquette.

Cela dégela l'atmosphère, tous les autres suivirent son exemple, qui en l'embrassant, qui en la caressant. Pour lui souhaiter la bienvenue, le Capitaine Carcasse alla le plus loin, retroussant la robe de Gertrude jusqu'à son splendide slip de soie orné de dentelles. Je remarquai que cela déplut à Prosper, qui s'empressa de nettoyer la cuisse du mannequin avec un tampon de gaze imbibé d'alcool.

Les dessous luxueux de Gertrude assombrirent le visage des femmes, mais cela fut vite oublié, dès que Prosper apporta sa poupée séduisante à notre table et la fit asseoir à la place d'honneur, lui commandant une vodka-Schweppes.

Napo de Carbini, dont le métier était restaurateur corse, et que nous avons apprivoisé peu à peu à grand renfort de belles paroles et de consommations immodérées, refusa catégoriquement de servir une poupée.

« Pourquoi, monsieur, je vous prie ? demanda Prosper, qui aspirait toujours à des vérités précises et détaillées.

– Il y a au moins trente-six raisons, lui répliqua en corse le fier homonyme de Bonaparte, se servant du Capitaine Carcasse comme interprète.

– Quelles sont ces raisons ? s'enquit Prosper avec un vif intérêt.

– La première, c'est que vos amis assoiffés ont épuisé tout mon stock de vodka ! dit Napo d'un ton tranchant.

– J'aimerais aussi connaître la trente-sixième raison », le pria Prosper courtoisement.

Là-dessus, Napo lui confia cette dernière raison d'une voix si grave que le visage de son interprète pâlit.

« Un Corse du clan des Carbini n'est pas né pour servir, mais pour être servi ! déclara Napo en grinçant des dents, tandis que son menton se mettait à trembloter, signe de fort mauvais augure. Il tordit sa serviette de serveur dans un geste si sanginaire qu'il en égoutta un peu de bouillabaisse de la veille. Un Corse du clan des Carbini, poursuivit Napo d'une voix caverneuse, s'enfoncera jusqu'aux genoux dans le sang des autres plutôt que de subir l'humiliation de servir une poupée ! »

Nous rentrâmes tous la tête dans nos épaules, attendant l'explosion. Par bonheur, elle n'eut pas lieu. En dépit de sa colère, Napo avait reconnu l'accent de la Belle Province de Prosper.

« Monsieur le Québécois boira ce que je lui servirai ! » tonna-t-il en français et il se précipita vers le comptoir.

Le Capitaine Carcasse s'empressa d'expliquer à Prosper cette fierté corse que ce dernier ignorait. Notre frère québécois demanda au Capitaine la permission de noter ces informations précieuses, ce que ce dernier accepta d'un cœur magnanime. Prosper sortit son calepin et lécha un crayon violet.

Montagnards plutôt qu'habitants du littoral, au dire du Capitaine Carcasse, en manque de fruits terrestres au fil des siècles, les Corses s'étaient habitués à cultiver la fierté. On vivait difficilement d'orgueil, mais, en revanche, on en mourait très facilement. Plus fiers qu'eux, d'après ce qu'ils affirmaient, ne pouvaient être que les ressortissants d'autres clans insulaires, ce qui occasionnait une séparation définitive de nombreuses têtes orgueilleuses de leur corps corse.

J'observais Prosper qui notait chaque parole du Capitaine, avec l'intention d'en nourrir César. Je me demandais ce que l'ordinateur allait nous cracher après un tel repas.

« J'aimerais savoir ce que signifie l'idiome "s'enfoncer jusqu'aux genoux dans le sang des autres" ? demanda Prosper.

– Comme la nourriture est insipide sans sel, de la même manière, pour un vrai Corse, une vie dénuée de sang est sans saveur, lui expliqua le Capitaine Carcasse. Ce n'est qu'avec du sang jusqu'aux genoux que la vie devient sérieuse. D'où le fait que notre fier Napo, en manque d'une histoire de sang bien consistante, rabâche depuis deux semaines à ses clients les terribles péripéties de sa récente opération des hémorroïdes, sans omettre les détails les plus sanglants.

– C'est un peuple sérieux... » murmura Prosper, ravi, au-dessus de son bloc-notes.

Son commentaire déclencha les rires parmi les auditeurs, alors que Napo, furieux, se retrouvait devant notre table, une carafe d'eau-de-vie de châtaignes sur son plateau.

« Vous boirez ça, frérot québécois, toi et ta copine ! » tonna-t-il, jetant devant Prosper et Gertrude la bouteille et deux verres pleins de glaçons.

Nous le regardâmes avec admiration, non pas tant pour son comportement guerrier que pour la glace qu'il avait réussi à tirer de la glacière en panne de la paillote. Gertrude, évidem-

ment, ne bougea pas d'un pouce, adressant à Napo son éternel sourire mi-stupide, mi-moqueur. Quant à Prosper, nul besoin de le forcer à exécuter cet ordre. Il essuya avec soin le bord de la carafe et d'un trait vida la moitié de son contenu, ce qui enthousiasma Napo.

« Bravo, mon petit Québécois ! cria notre valeureux serveur. Bénie soit la mère qui t'a mis au monde ! »

Prosper cligna timidement de son œil sain, peu habitué à être considéré comme un héros pour un geste qui, sous d'autres latitudes, aurait provoqué l'effroi des spectateurs.

À l'autre bout de la table, le fiancé russe d'Inès, Boris, se mit soudain à s'agiter, et leva son verre.

« Je propose de boire à l'amitié, gazouilla-t-il.

– De quelle amitié s'agit-il ? demanda sèchement Willi.

– L'amitié entre les peuples libres ! » dit Boris, euphorique.

Autour de la table, un silence gênant s'installa. À l'heure d'une guerre à la frontière russe, personne n'osait saisir son verre pour prendre part à ce toast. Prosper lécha de nouveau son crayon et se tourna vers Inès en fronçant ses lèvres violacées.

« Je veux savoir si ton fiancé est un Russe blanc ou rouge ?

– Bien sûr qu'il est blanc, s'écria Inès, sinon, il ne serait pas avec moi !

– Doucement, chère, s'immisça Willi le Long en souriant. En réalité, je dirais que les Russes blancs n'existent plus. Moi, je n'en connais que des rouges ou des roses, plus ou moins mafiosi. »

Inès, anorexique quand elle n'était pas aimée, boulimique, quand elle l'était trop, s'enflamma, haletant :

« Bobo mafieux ! Bobo est blanc comme neige, blanc comme un cachet d'aspirine, blanc comme un pied de lavabo ! »

Spécialiste en psychanalyse, elle traita Willi de victime typique du « syndrome russophobe », et lui proposa quelques séances gratuites sur son divan en cuir. Willi le Long, autrement facilement corruptible, cette fois-ci ne se laissa pas faire. Il la remercia poliment pour le divan en cuir, affirmant qu'une chaise de buvette lui convenait parfaitement, et resta sur ses positions : les Russes d'aujourd'hui sont soit rouges, soit roses, la plupart mafiosi, qui bientôt plumeront les pigeons occidentaux.

« C'est facile pour vous, la gauche caviar, dit-il, de blanchir les Russes comme des draps. Chez les misérables petits voisins des Russes, les choses sont différentes. Chez les Tchétchènes, même un blanc d'œuf rougirait de la vieille amitié russe. »

Le sang monta à la tête de la grosse Inès, et la dispute se serait sans doute très mal terminée si Prosper n'avait eu l'idée d'aller chercher César dans la voiture, et de le poser au beau milieu des verres vides sur notre table.

« Voyons voir, marmonna-t-il, ce qu'un cerveau japonais et impartial dirait au sujet de l'amitié entre les peuples, et cela malgré quelques souvenirs de la guerre russo-japonaise du début du siècle dernier... »

La poitrine d'Inès menaçait toujours de déchirer le haut de son maillot de bain, et Boris clignait de plus en plus de ses petits yeux d'oiseau, quand Prosper, d'un geste solennel, alluma son portable et se mit à tapoter, nourrissant sa machine de données tirées de son calepin. À la vue de l'écran gris et spectral de César, qui avalait des phrases blanches, nous nous tîmes tous, tels des enfants dans un théâtre de marionnettes, attendant que le rideau se lève sur la scène, pour accéder, de l'autre côté, au monde mystérieux où devait se cacher la vérité rouge, rose ou brune.

« Amitié entre les peuples... tapait Prosper. Blanc d'œuf rosâtre tchétyène... Les syndromes russophile et russophobe... S'enfoncer jusqu'aux genoux dans le sang des autres... »

Doux Jésus, me dis-je, nous vieillirons et nous mourrons de vieillesse, mais nous ne mûrirons jamais, et nos âmes resteront toujours innocentes, comme elles l'étaient au départ de ce court chemin que nous avons parcouru si rapidement. À la dérobée, je regardais les cernes sous leurs yeux, leurs nuques dégarnies et leurs cous fripés, les taches de son sur leurs mains et les varices sur leurs cuisses, les pavillons des oreilles desséchés et les dents déchaussées autour de leurs racines ramollies, toute cette misère d'une vieillesse imminente.

Est-il possible que la locataire de ces corps flétris soit quand même immortelle ? me demandais-je, saisissant que ce que j'appelais *âme* n'était rien d'autre que l'enfant que nous fûmes tous jadis, flammèche miraculeuse allumée par hasard dans une nuit immense. Cet enfant ne retournait à sa source que pendant son sommeil et ses vacances, fuyant les cruelles responsabilités de l'âge mûr, enfant que nous redevînmes tous dans le jardin féérique de la paillote de Napo, d'où, à travers un verre embué, tout coucher de soleil s'observait comme la mort de la planète.

Pendant que, avec tant de ferveur, je me préoccupais de notre âme corrompue en vacances, Prosper avait gavé César comme une oie, au point que le portable commença à éructer. Apparemment, il digérait difficilement le contenu du calepin. D'un air grave, Prosper annonça que César était prêt à répondre à toutes les questions concernant le différend de tout à l'heure, et les questions idiotes se mirent à pleuvoir.

« À part les Russes rouges, en existent-il toujours des blancs, ou bien sont-ils tous devenus roses ?... Si on accouplait

un mafioso russe rouge-blanc avec une mafieuse française au sang bleu, est-ce qu'on obtiendrait un drapeau tricolore ?... »

Malgré la niaiserie des questions posées, Prosper était au septième ciel en raison du succès de César. Pour contenter tout le monde en même temps, il se jeta sur la programmation des questions, passant outre à leur absurdité, et au bout de quelques minutes à peine le portable lâcha un cri effrayant tel un babouin enragé auquel on aurait enfoncé des braises dans le derrière. Sur l'écran apparut une inscription en russe, suivie de trois points d'exclamation, preuve que les mafieux ex-soviétiques s'étaient déjà grandement infiltrés dans la fine fleur de l'informatique mondiale.

La phrase fut accompagnée d'une voix d'outre-tombe, à la fois féminine et masculine.

La réponse disait :

« Césaroff foutroff tovarichtchi !!! »

Le maître de César était encore plus abasourdi que les autres. De stupéfaction, tout comme dans mon rêve, il extirpa son œil de verre de son orbite gauche, à la manière dont un savant distrait aurait retiré son monocle, et l'essuya avec son mouchoir.

De même que dans mon rêve, la petite Suzanne s'évanouit, mais cette fois directement dans mes bras éveillés. Malgré la gravité de la situation, je me pressai aussitôt de mettre en pratique la technique de réanimation du bouche-à-bouche.

Prosper finit par se ressaisir un peu, et dans un murmure sépulcral prononça une phrase qui nous glaça :

« Mesdames, mesdemoiselles et messieurs, dit-il en remuant avec peine ses lèvres blafardes, ce cerveau électronique n'a jamais été programmé pour s'exprimer en russe ! »

VII

Sandrine. Le Capitaine Carcasse.

Je n'étais pas moins stupéfaite que les autres sujets de la République d'Ouf. Dans un *niet* court et sec, César refusa de répéter le juron. En revanche, il se mit à interpréter avec des grincements métalliques une chanson dont l'origine ne pouvait être que russe.

« Inouï ! » marmonnait l'infortuné Prosper en frottant son œil de verre.

Willi le Long s'essaya à la plaisanterie :

« S'ils ont pu sans peine pénétrer en Tchétchénie et s'implanter sur la Côte d'Azur contre toute logique, pourquoi ne leur serait-il pas facile de s'infiltrer dans ton circuit électronique ? »

Le sang de Prosper ne fit qu'un tour.

« Monsieur ! brailla-t-il, le visage empourpré. Je me fous de ta comparaison. Il ne s'agit pas de logique, tonnerre de Dieu, mais de logistique ! Un circuit électronique ne peut être comparé à rien de ce qui nous entoure sur cette planète mafieuse ! »

Je n'avais jamais vu Prosper dans une colère si noire.

J'aurais parié qu'à cet instant il était prêt à lancer César à la tête du premier audacieux qui se serait risqué à le contredire, notre doux Prosper qui n'aurait pas fait de mal à une mouche,

lui qui se sentait coupable même quand il coupait des queues de radis ou pressait un citron dans son thé.

« Où as-tu appris le russe ? » rugit-il de colère en secouant le portable.

Sur l'écran gris-bleu apparut une phrase rosâtre :

« Depuis quand nous tutoyons-nous ? »

Le malheureux fut obligé de déposer les armes, recourant au dernier moyen de clouer le bec à César : il arracha sa batterie de son logement.

La machine désobéissante se tut, mais le silence qui se mit à régner ne put satisfaire son maître furieux, jurant qu'il ne se calmerait pas tant qu'il n'aurait pas découvert les raisons de cette infiltration inconcevable.

« La seule explication, marmottait-il, c'est qu'il y aurait une saturation de questions contenant en elles-mêmes une telle réponse... Ou alors... – Et là Prosper enfonça brutalement son œil de verre dans son orbite. – Ou alors la présence d'un cerveau télépathique criminel et mafieux, qui, à l'aide d'une basse tension, aurait peut-être pu... »

Le photographe russe se blottit contre l'épaule d'Inès, tandis que l'œil de verre de Prosper se dirigeait droit sur lui.

Notre merveilleux docteur Breton savait toujours choisir le plus court chemin vers la folie – cette reine des esprits, comme dirait Petit Loup. Penché, dans son laboratoire, sur une éprouvette contenant une goutte de dioxine, poison diabolique en mesure de tuer toute la population de la Terre, Prosper avait appris à regarder la vie avec un sourire tendre et moqueur, du haut de sa tour d'ivoire burlesque qu'il bâtissait sur une planète trop sérieuse.

Je me réjouissais et m'émerveillais à chacune de ses facéties, mais ses fiançailles avec Gertrude, je n'arrivais décidément

pas à les digérer. En outre, le fait que Petit Loup, lui aussi, était attiré par la sensualité inhumaine de cette poupée ne m'avait pas échappé. À peine avait-il ressuscité la rousse Suzanne, grâce au bouche-à-bouche, qu'il commençait déjà à jeter des regards avides du côté de Gertrude. Ça ne m'étonnait pas : mis à part Suzanne, Gertrude était la seule créature féminine parmi nous avec laquelle il n'avait pas encore couché.

Suzanne était toujours en train de soupirer sur sa poitrine, quand un jeune querelleur charmant s'adressa à lui de la table voisine :

« Pauvre enfant ! lança-t-il. Ce pépé serait-il incapable de la consoler ? »

Marie-Loup n'hésita pas à lui montrer les dents.

« Si tu penses que ta jeunesse te donne quelque prérogative que ce soit sur moi, tu te trompes gravement, jeune homme ! lui rétorqua-t-il gaiement en jouant avec les boucles de feu de Suzanne. La seule différence entre nous est que moi, je suis une Rolls, un peu vieillie mais qui tient encore bien la route, alors que toi, mon gars, tu n'es qu'un scooter, une petite cylindrée ! »

Je savais depuis longtemps que Petit Loup haïssait la jeunesse de tout son cœur, particulièrement quand il y reconnaissait la sienne de jadis et ses beaux rêves qu'il trahissait chaque jour davantage.

Sa réponse déclencha les rires bruyants de notre tablée, et provoqua l'air soucieux des jeunes d'à côté, de ces blancs-becs qui commencèrent à douter qu'il n'y ait que l'amour que l'on ne puisse acheter.

Cependant, le joli querelleur ne lâcha pas prise.

« Juste, Auguste, je n'ai pas de fric ! jeta-t-il. Je n'ai même pas de scooter, je prends l'autobus, mais je te jure que malgré ça cette petite ne pleurerait pas sur mon épaule !

– Il ne s’agit pas d’argent, le corrigea sèchement Petit Loup, il s’agit de mécanique, jeunot, des capacités des cylindres d’un moteur à explosion. »

Le Capitaine Carcasse s’empressa de me traduire la réponse du coq du village, prononcée en corse :

« Moi, une seule soupape me suffit.

– Avec une seule, tu n’iras pas loin », soupira Petit Loup, tel un voyageur avisé connaissant les malheurs qui guettent sur la route.

Le Capitaine Carcasse s’en mêla :

« Dans tous les cas, mieux vaut pleurer dans une Rolls que rire dans un autobus. »

Étourdie par l’approbation de notre confrérie, ce n’est qu’à ce moment-là que je remarquai les yeux du Capitaine, changeant de couleur avec le soleil qui se couchait doucement à l’ouest. Alors qu’à midi ils étaient encore bleu d’azur, leur étincelle comme par miracle se colorait de vert, me donnant encore de délicieux frissons dans le dos lorsque nos regards se croisaient. En même temps, je me rendis compte que je songeais à la croisière du lendemain sur son bateau avec un ravissement croissant, quand il baissa de nouveau les yeux, comme il sied à une cocotte du sexe masculin.

Sur le chemin de la paillote déjà, poussé par la jalousie, Petit Loup m’avait noyé sous un flot d’informations concernant ce vieux lion qui n’avait pas encore perdu toutes ses dents.

À en croire la mauvaise langue de Marie-Loup, cet honnête Corse avait hérité son surnom de son ex-poste d’officier de la marine ; le destin capricieux en avait fait un réalisateur de cinéma, bien que cela n’ait jamais été dans ses intentions. Revigoré par la capitulation de l’Allemagne, le futur capitaine avait abandonné ses vignes de l’arrière-pays de Bonifacio où il se ca-

chait jusqu'alors, pas tant des Allemands que d'un mari trompé qui avait projeté de l'étriper. Ainsi, il s'était retrouvé du côté des vainqueurs à la fin de la guerre.

Ayant été un des rares participants au débarquement du sous-marin français *Casablanca* dans le port d'Ajaccio, en 1943, ses mérites de guerre le menèrent jusqu'à la capitale pour y suivre des études supérieures. Son âme sensible de Méditerranéen supporta difficilement la discipline à l'École militaire, et, quand un beau jour un major inconnu se pointa dans la classe en demandant aux futurs officiers lequel d'entre eux souhaiterait devenir réalisateur de cinéma, seul le Capitaine Carcasse osa lever deux doigts, calculant qu'il valait mieux se jeter dans les griffes d'un avenir incertain plutôt que de pourrir dans une garnison à la frontière algérienne, où les balles de fusils mitrailleurs ne cessaient de vous siffler aux oreilles.

En ces temps-là, il était important pour tout un chacun de savoir prendre des décisions rapides, et le Capitaine Carcasse était précisément ce genre d'hommes : la bonne décision au bon moment ! Après avoir tourné un court-métrage sur la pudique amitié liant des marins courageux à des pucelles insulaires, notre réalisateur frais émoulu prit encore une décision rapide au bon moment : plus jamais il ne tournerait de film, mais il en préparerait un en sécurité jusqu'à la fin de ses jours. Quant à son premier et dernier chef d'œuvre, il servirait à des projections privées, afin de faire main basse sur une épouse ou une fiancée.

Je ne m'éveillai de mes réflexions qu'au son velouté de sa voix. Penché vers moi dans un demi-chuchotement, il tordit sa bouche pour n'être pas entendu de Petit Loup.

« Si vous avez un instant libre ce soir, je serais l'homme le plus heureux du monde si je pouvais vous concocter une petite projection privée. »

J'eus du mal à ne pas m'étouffer de rire.

« Pourquoi la demoiselle rit-elle si délicieusement ? me demanda-t-il, tordant toujours sa bouche de velours et soupçonnant que je me moquais de lui.

– Les hommes me dépassent toujours, répondis-je entre deux hoquets. Avec vous, une vieille fille comme moi n’a pas le temps de prendre les devants.

– S’il le faut, se dépêcha de dire le Capitaine, je me ferai tortue. Nous, les Corses, nous sommes les hommes les plus lents du monde. Lents pour commencer, et bien plus lents encore pour achever. »

Sur ces mots, le paradis sur terre de Marie-Loup se mit à incommoder mon odorat sensible. Dans cet Éden, même les magnolias sentaient le bouc.

« Si vous permettez... murmura le Capitaine, si la petite demoiselle n’a rien contre, je vais prendre un exemple. »

Je l’encourageai, prévoyant une nouvelle goujaterie.

« En avant, mon capitaine !

– Il existe une manière de remplir un verre, et une autre de remplir un accumulateur de bateau. Vous remplissez le verre, et hop ! – Là, le trop malin Capitaine remplit à ras bord son verre de bière, et le vida d’un trait. – Contrairement à un verre, continua-t-il, inspiré, une batterie électrique se remplit très lentement pour éviter qu’elle grille. Plus elle se remplit lentement, et plus elle dure longtemps. Et voilà, c’est la même chose avec les femmes, ma petite demoiselle, les femmes doivent être remplies tout aussi lentement, car elles risquent de griller à tout moment. »

Sur ces dernières paroles, il fut pris d’un rire silencieux qui inonda de larmes ses beaux yeux.

Pour ce « petite demoiselle », j’aurais dû le souffleter, mais je me retins. Je ressentais toujours des fourmillements dans le

dos à la vue de ses yeux qui, depuis quelques instants, avaient encore changé de couleur : un vert émeraude bordé d'une auréole dorée, reflet du soleil bas, à l'ouest.

« Un vrai macho ! dis-je.

– Venez, petite demoiselle, m'invita sa voix veloutée, je vais vous montrer comment on remplit une batterie de bateau.

– Je ne demande que ça, dis-je. Mais je voudrais d'abord voir le coucher de soleil sur Ouf, dont j'ai tant entendu parler. »

En vérité, l'heure avait sonné pour ce que Petit Loup appelait *l'apothéose d'Ouf*, instant où du jardin de la paillote, à travers un verre embué, on observait religieusement le soleil orange à son coucher, ainsi que le passé et le futur de la planète que seuls les initiés pouvaient voir de leur Troisième œil.

Fixant du regard, comme les autres, le cercle solaire rouillé chutant sur l'horizon, je pensai plutôt au passé qu'au futur, à ce passé que nous deviendrions tous dans un avenir plus ou moins proche. Je conclus qu'il était assez difficile de me compter parmi les « initiés » ; je me souvenais d'une douzaine d'images kitsch tout aussi apocalyptiques sur quatre mers et deux océans. La terre était vraiment ronde, je pouvais en jurer devant ces païens pour lesquels le monde s'arrêtait à la Sardaigne.

Cependant, je ne souhaitais pas blesser l'amour-propre de mon Petit Loup et de ses amis corses, qui se comportaient comme s'il s'agissait de leur soleil *personnel*. C'est pourquoi je poussai le soupir le plus profond possible, la main soudain entre les paumes chaudes du Capitaine. Ému, ce patriote corse s'appuya, comme par hasard, sur le haut de mon sein droit. On pouvait lire dans son regard fier et humide que son soleil personnel ne s'était jamais couché nulle part aussi majestueusement que dans la glorieuse baie d'Ouf.

« Ah ! Ha ! souffla-t-il, et par ces deux petits mots il résuma toute sa fierté insulaire, s'appuyant plus impudiquement encore sur mon sein.

– Splendide ! dis-je. Pourriez-vous refaire ce singulier coucher de soleil pour les novices qui le voient pour la première fois ? »

Il s'avéra que mon Capitaine perdait son sens de l'humour dans ce genre de moment sublime.

« Ce n'est pas un feu d'artifice que l'on peut recommencer », me répondit-il, vexé.

Entêtée, je restai sur mes positions :

« Cela ressemble à un spectacle indépendantiste.

– Vous avez votre Arc de triomphe et la Tour Eiffel, me rétorqua-t-il de sa voix suave, comme s'il tentait d'expliquer que chaque peuple s'enorgueillissait de ce qu'il avait gagné par son travail et sa peine, et qu'ils avaient bâti *en personne* ce soleil de toutes pièces, son horizon et son coucher fabuleux.

– Savez-vous, dis-je, que vous êtes de vrais païens. »

Il sourit tranquillement :

« C'est précisément là que réside notre force. »

Les deux verres minuscules de liqueur de myrte que j'avais ingurgités me montèrent à la tête.

« Que fait-on ici ? bredouillai-je.

– Nous sommes en vacances, dit-il.

– En vacances ! dis-je en haussant le ton, révoltée. En d'autres circonstances, nous nous serions peut-être occupés de choses plus sérieuses que de nous tourner les pouces ! »

Mon Capitaine me répliqua avec son sourire inébranlable :

« Par exemple ? »

Se tourner les pouces était son métier, depuis qu'il avait décrété que tous les jours de la semaine, grâce à une pension de l'État, seraient dimanche.

Je m'enflammai de nouveau :

« En d'autres circonstances, nous aurions fait la guerre, par exemple, nous nous serions fusillés mutuellement, au nom de cette charogne d'Europe libre, en d'autres circonstances, nous nous serions conduits comme des grandes personnes !

– Venez, petite demoiselle, m'invita de nouveau sa voix veloutée, je vais vous montrer le bateau sur lequel nous naviguerons demain et comment je remplis sa batterie. »

Tout à coup, je me sentis tout aussi humiliée que le jour où Bruno avait essayé de me vendre à des bergers turcs. Le mépris que je ressentais pour cet homme était le signe avant-coureur annonçant que, d'ici quelques instants, j'allais, à coup sûr, me déshabiller et me coucher à côté de lui, à l'endroit qu'il me montrerait du doigt, afin d'humilier mon ex-amant et me punir, par cette soumission, de ce que Petit Loup appelait « érotisme de l'autodestruction ».

Autodestruction ou autolibération ? me demandai-je.

Lorsque nous sortîmes du jardin, personne ne fit attention à nous, et surtout pas Marie-Loup.

Avant de poser les pieds sur son bateau, ancré au fond du port, j'ôtai mes sandales, bien que le Capitaine soit resté chaussé. Dans la pénombre, il paraissait beaucoup plus vieux et défiguré par de profondes rides. Seuls ses yeux scintillaient dans son visage de momie, portant encore dans leur iris les traces du coucher de soleil.

« Viens, petite demoiselle !... »

La voix veloutée m'attira dans ses bras et m'obligea à poser mes talons sur ses espadrilles usées. Pas après pas, poitrine contre poitrine, nous traversâmes la passerelle. Jadis, alors que j'étais une toute petite fille, c'est ainsi que papa me transportait sur le tapis par-dessus une rivière fictive, d'une rive imaginaire à l'autre.

VIII

Prosper. Une apparition inquiétante.

À en croire mes calculs, lesquels ne devaient pas être absolument exacts, vu les boissons alcoolisées que j'avais déjà absorbées, le soleil s'était couché à 19 heures 58. Nous étions assis autour d'une table de buvette, à 38 degrés et 58 secondes de latitude nord, et à 8 degrés et 7 secondes de longitude est.

Je n'étais pas en mesure de déterminer le niveau d'humidité de l'air sans instruments appropriés. Ce dernier devait être significatif, à en juger d'après les grosses taches qui apparurent aux aisselles d'Inès. La température de l'air s'élevait à 25°, et celle de l'eau à 21°Celsius. La salinité de la mer était d'environ 39 grammes par litre d'eau ; plus importante que celle de la plupart des mers du Continent, et pas moindre que celle du jambon fumé que les maîtres des lieux nous obligeaient à ingurgiter. La mastication de cet aliment donnait une soif horrible, et la soif, dans ce pays, on l'étanchait avec du vin.

Nous nous trouvions dans la seule auberge d'Europe d'où l'on pouvait encore se mirer dans la mer. Tout cela faisait penser à un conte de fées. Étant donné qu'il régnait un calme plat, par moments j'étais prêt à jurer que notre nappe blanche, ainsi que la douzaine de dames et de messieurs attablés étaient plongés au fond de la baie, entourés des becs espiègles de petits poissons essayant de se faufiler dans nos yeux et nos narines.

C'était le signe sûr que j'approchais d'un état navrant de l'ivresse, et Gertrude commençait à me regarder de travers. Après m'être relavé les mains dans les toilettes et frictionné la poitrine avec de l'alcool, mon *obsession d'erreur* m'envahit de nouveau : sans doute, avant de quitter mon appartement parisien, avais-je oublié d'éteindre la cafetière électrique et de fermer à double tour la serrure inférieure de la porte d'entrée.

La nuit tomba vite, dès que Sandrine et son courtisan d'un âge avancé se furent éclipsés du café. À peine quelques minutes plus tard, Marie-Loup s'évapora à son tour dans la direction opposée en compagnie de la petite rousse qui s'évanouissait si facilement. Je soupirai en pensant que j'aurais préféré, ce soir, voir Sandrine partir avec Petit Loup, mais c'était irrémédiable : ils accomplissaient un nouveau pas sur le chemin qui les mènerait vers leurs solitudes respectives.

Ceux qui restaient, les autres membres de la compagnie, comme s'ils se sentaient un peu esseulés après leur départ, s'agglutinèrent les uns aux autres sous la lune vampirique qui avait bondi dans leur dos. Doucement, ils entonnèrent un chant mélancolique que je ne connaissais pas, une polyphonie de voix rauques venue de la nuit des temps et dont l'origine ne pouvait être que corse. C'est le patron de la paillote qui menait, faisant sortir de sa pomme d'Adam des tierces fantastiques, semblables à la respiration d'un agonisant.

Dans l'air, sans le moindre souffle de vent, les tristes voix montagnardes ne se dissipaient pas ; au contraire, elles se coagulaient à la surface de l'eau comme de la fumée. C'était pour moi une découverte importante, que j'inscrivis aussitôt dans mon calepin, preuve que même le son pouvait être composé de particules solides, à condition qu'il s'agisse d'un chant sur le destin corse.

Le moment était sublime. Le sublime dans une nature sublime, je pouvais le comprendre, mais nullement cette tristesse inexplicable. Ne souhaitant pas vivre plus longtemps dans

l'ignorance, je me tournai discrètement vers Alpha, pour lui poser la question suivante :

« Pourquoi ces dames et ces messieurs corses souffrent-ils autant, et ce pendant une réunion amicale si joyeuse ? »

Alpha, qui connaissait sur le bout des doigts l'âme et la chair corses, me répondit d'un regard si consterné que je compris que j'avais lâché une grosse bêtise. Ses mamelles opulentes en forme de pommes canadiennes se gonflèrent si violemment qu'elles mirent son boléro en danger. Je les regardai, comme hypnotisé, me réjouissant que ma virilité flétrie trouvât encore un objet de désir en la personne d'une créature du sexe opposé.

Alpha rassembla ses esprits et mit en marche son alto majestueux, celui qui donnait des frissons à la majorité des hommes qui assistaient à ses séances de spiritisme :

« Prosper, mon *malheureux* ami ! »

Je rentrai la tête dans mes épaules.

« S'il y avait parmi nous ne serait-ce qu'un seul homme d'honneur, continua Alpha, il aurait sorti son flingue, et aurait tué au moins la moitié de la buvette.

– Mais pourquoi ? bredouillai-je.

– Il y a des occasions où il n'y a rien d'autre à faire ! tran-cha Alpha.

– J'aimerais qu'on me dise pour quelle raison le sang devrait être versé dans une nuit si douce ? »

L'alto d'Alpha passait peu à peu au soprano :

« Il y a au moins trente-six raisons pour ça ! »

Je m'obstinai :

« Par exemple ?

– Un vrai Corse, donc un ressortissant d'un peuple fort mécontent, ici et maintenant, a un tas de motifs pour mitrailler de tristesse tout ce qui bouge autour d'une paillote. Avant tout, à cause des guerres injustes dans le monde, mais aussi en raison de l'épidémie de fièvre aphteuse, de l'extermination des dernières baleines blanches sur les rivages du Grønland, de la pollution, ainsi que...

– Assez, j'ai eu mon compte ! m'exclamai-je, songeant que les Corses devaient avoir un cœur gigantesque puisqu'ils pleuraient toutes les atrocités et les injustices de la planète avant leurs propres malheurs.

– J'espère que tu es content ? demanda Alpha.

– Extrêmement ! » soupirai-je.

À ce moment-là, du côté opposé de la table, retentit le vagissement d'un homme déchiré par un grand chagrin. Il s'agissait d'un Slave du Nord, de Boris, dont les yeux rouges d'oiseau se perlaient de larmes sur l'épaule plantureuse d'Inès.

Les Corses du Sud oublièrent instantanément leurs malheurs, l'extermination des baleines blanches et autres horreurs du monde pour le questionner :

« Pourquoi verses-tu des larmes si amères ?

– Je pleure, sanglotait-il, je pleure de tristesse et de joie. À cause de cette reconnaissance fraternelle que je ressens envers ces bonnes gens que j'ai rencontrés en faisant mes premiers pas à l'étranger, loin de ma patrie. »

Là, Inès se mit aussi à pleurnicher, mais d'une manière plus posée, comme il convient à une femme élevée en Occident.

« Bobo chéri, balbutia-t-elle, je prends tous nos amis à témoin. Dorénavant, où que tu sois, ta terre natale y sera ! »

À ces mots, Boris descendit de sa chaise sur le sol couvert de gravillons et de mégots afin de l'embrasser solennellement. Nous ne voyons de tels baisers qu'à la télévision quand le pape descend d'avion dans des aéroports impies.

« Il est timbré, ce mec ! vociféra quelqu'un.

– Que fais-tu là, malheureux ? demanda Napo.

– J'embrasse votre terre accueillante ! » répondit Boris.

Un silence pénible s'installa tout à coup. Le patron de la paillote s'adressa très sèchement à Inès, la boulimique, en train de dévorer son troisième homard.

« Madame, dit-il, s'il a envie de baiser la terre natale des autres, proposez-lui votre douce France. »

Sur ce, Boris fut pris d'une nouvelle crise de larmes.

« Y a-t-il quelque chose qui pourrait te consoler ? demanda Willi le Long.

– Oui, dit Boris, un peu d'eau-de-vie, s'il vous plaît. »

Le rire qui s'emmagasinait jusqu'alors éclata brusquement et assourdit les menaces d'Inès de prendre le premier avion pour Paris avec son fiancé, et de ne jamais remettre les pieds sur cette île inhospitalière où les nationalistes crachaient sur les anciens libérateurs de l'Europe.

« Tu parles, Charles ! Va te faire cuire un œuf ! s'époumona quelqu'un. Les Russes auraient libéré la Corse ! »

Sur ces mots, les jeunes gens de la table voisine commencèrent sérieusement à se préparer à jeter Inès et son fiancé en pâture aux poissons du port, à l'endroit où les canalisations du village se déversaient dans la mer. Je les trouvais plus sympathiques que jamais.

Dans le désordre qui se mit à régner, des voix corses répétaient des phrases incompréhensibles qui ne pouvaient être que des jurons ; Willi le Long, debout sur sa chaise, trompetait d'une hauteur vertigineuse ; Boris clignait de ses yeux rouges d'oiseau en braillant en russe ; Inès piaillait en français ; quant à la majestueuse Alpha, elle l'emportait sur l'ensemble, tambourinant sur la table à l'aide d'une bouteille de bière vide.

J'étais ravi. Sans perdre une seconde, je mis en marche le micro de César, en vue d'étudier ultérieurement les rapports entre les Slaves nordiques et les Méditerranéens. Cette tempête, dans le jardin, se serait très mal terminée pour Inès et son Russe si le ciel ne s'en était mêlé, transformant en moins d'une minute ce drame nordique en une comédie méditerranéenne.

On aurait dit la chute d'un sapin géant n'en finissant pas de tomber. Dans la confusion générale, le grand escogriffe surnommé King Size chancela sur sa chaise et perdit l'équilibre. La confrérie exaltée se tut, l'observant comme dans un film au ralenti chercher un appui invisible dans l'air, faire un vol plané par-dessus la table et atterrir en douceur sur le patron de la buvette sans rien casser.

Sa chute eut d'étranges conséquences. En moins de deux, la querelle en cours fut oubliée, comme si elle n'avait jamais eu lieu, et nos chers païens, dans une hilarité générale, portèrent un toast à ce record mondial indéniable de saut par-dessus une table de café.

« C'est une nouvelle discipline sportive ! criaient-ils à qui mieux mieux. Nous te proposerons pour les prochains jeux Olympiques !

– Avec toi, on est sûr d'avoir une médaille d'or ! »

Dans une euphorie aussi bruyante que la dispute précédente, les jeunes gens de la table voisine accoururent relever le

malheureux Willi, mais celui-ci s'y opposa fermement, persuadé d'avoir la moitié des os brisés.

« Ne m'approchez pas ! geignait-il. Appelez un orthopédiste. Il ne faut jamais toucher les blessés avant l'arrivée du SAMU. »

Les tentatives pour le remettre sur pieds échouèrent : il se comportait comme un chameau à roulettes.

« Le SAMU ! clamait-il. Un orthopédiste !... »

Le SAMU arriva au moment où nous nous y attendions le moins, sous les traits d'un inconnu dont la petite barque, arrivant de la haute mer, toucha silencieusement le débarcadère tout près de notre table.

Nous nous tûmes tous, semblant obéir à un ordre, et scrutâmes avec suspicion cet individu, derrière ses rames, éclairé de dos par une pleine lune spectrale, dont la clarté de plomb nous oppressait depuis la tombée de la nuit.

Malgré la soirée étouffante, le quidam était vêtu d'un caban de toile cirée, les yeux cachés par l'ombre d'une énorme casquette sur laquelle, comme sur le caban, luisaient des gouttelettes d'eau. Il était certain qu'il venait du large. Dans le silence que seul troublait le clapotis de l'eau sous la proue de l'embarcation, nous le dévisageâmes, comme ensorcelés : sa peau était si transparente que l'on pouvait deviner dessous les os de ses pommettes et ceux de sa mâchoire pointue.

Sans savoir pourquoi, grâce à César, je pus enregistrer la conversation qui suivit.

« Y a-t-il des blessés ? demanda l'étranger d'une voix dont la gravité contrastait bizarrement avec le menton imberbe.

– Non ! dit Willi le Long d'un air embarrassé, et il se releva sans plus tarder en secouant la poussière de son habit blanc, devenu plus que mûr pour le pressing.

– En êtes-vous sûrs et certains ? » demanda le bonhomme derrière ses rames.

Sa voix résonnait comme celle de quelqu'un habitué à poser des questions et à obtenir des réponses rapides.

« Tout va pour le mieux... nous nous portons comme un chêne, bégaya Willi le Long en s'humectant les lèvres.

– Nous fêtons un record mondial, se hâta d'expliquer Napo avec une étrange complaisance.

– Je vous saurais gré de bien vouloir me donner un renseignement, dit le quidam avec un sourire découvrant un bec de lièvre sous des moustaches duveteuses.

– Je vous en prie, répondit Willi d'un ton serviable.

– Je cherche une connaissance, dit le type du canot, un vieil ami que l'on appelle Petit Loup.

– Qui êtes-vous, monsieur ? demanda la combative Alpha.

– Un collègue de l'armée », expliqua le bonhomme.

Sa voix, teintée de l'accent varois, résonnait comme celle de quelqu'un peu habitué à être questionné.

« L'armée de qui ? insista Alpha.

– Nous avons fait notre service dans l'armée française.

– Revenez un peu plus tard, monsieur, s'immisça Willi le Long avec une amabilité exagérée. Je doute que votre collègue de l'armée reste absent longtemps, vu la nature de l'affaire qui l'a écarté de notre compagnie. Repassez dans une demi-heure, ou alors, si vous n'avez rien de plus urgent à faire, partagez avec nous le digestif. Les amis de Petit Loup sont nos amis.

– Malheureusement, je ne suis pas tant un ami qu'un collègue de l'armée, le corrigea l'imberbe, dont le sourire redécou-

vrit son bec de lièvre. En plus, je ne bois pas d'alcool. Je ne bois plus et je ne fume plus depuis mon service militaire.

– Très impressionnant ! » jeta Alpha d'un ton hostile.

Le bonhomme du canot fit comme s'il n'avait pas entendu cette petite méchanceté, étirant la bouche jusqu'à ses oreilles, dans un sourire qui le rendit encore plus laid. Avant que Willi le Long n'ait pu lui lancer son serviable « mais je vous en prie », il se mit à ramer vers la sortie de la baie le long du sillon flottant de la lune. Nous le suivîmes longuement des yeux, dans une appréhension inexplicable, jusqu'à ce qu'il disparaisse comme avalé par les flots.

De même que les autres, je continuai à scruter la surface de l'eau le cœur serré, me demandant pourquoi des personnes polies et inoffensives semaient parfois l'inquiétude autour d'elles, surtout ces malheureux auxquels la nature avait fait don d'une difformité.

Sur le parking voisin, le moteur d'une automobile se mit à vrombir, et les phares éclairèrent la partie de la baie où l'inconnu s'était évaporé. Avec ce calme plat et ses deux courtes rames, ce diable d'homme ne pouvait aller très loin, mais en dépit de tout il ne restait de lui aucune trace, comme si l'eau l'avait réellement englouti.

« Prosper, cher ami, toi qui sais toujours garder les idées claires, me dit Alpha d'une voix chevrotante, crois-tu aux hallucinations collectives ? »

Je haussai les épaules et approchai ma chaise un peu plus de ma Gertrude, seule créature de notre compagnie qui avait assisté à la disparition énigmatique de l'inconnu avec une totale indifférence.

« Peut-être que ce vilain coco... n'existe pas, prononça quelqu'un dans un murmure caverneux.

– Nous avons beaucoup bu », expliquai-je, pressé de vider encore un verre de vin corse qui était en mesure, en l'absence d'ail, de repousser les fantômes.

Afin de chasser le Malin, notre brave Napo entonna une nouvelle chanson, remontant à la triste nuit des temps, que rapidement tous reprirent avec un zèle païen, comme s'ils aiguisaient le pieu d'aubépine avec lequel ils transperceraient le cœur du vampire.

Je ne remuai qu'au retour de Petit Loup qui, pendant la chanson, entra dans la cour derrière moi, accompagné de la petite rousse, au même moment où Sandrine surgissait du noir du côté opposé, bras dessus, bras dessous avec son vieux beau. Tous les quatre étaient si malheureux que je faillis éclater en sanglot tout en essayant de contenir mon rire : Sandrine à cause de Petit Loup, le Capitaine Carcasse et Petit Loup à cause de Sandrine, et la rousse Suzanne à cause de Petit Loup. Sans se faire remarquer, ils se mêlèrent à la confrérie, se tenant le plus loin possible les uns des autres. Ils ressemblaient tout à fait à des chiens de campagne se séparant, la queue entre les jambes, après leur accouplement.

J'avais l'impression, et je ne me trompais pas, que Petit Loup était le plus malheureux. Le front barré par sa mèche blanche, trempée de sueur, il boitait plus que jamais. Après avoir choisi une chaise à l'écart, au fond de la cour, il s'y blottit, avec l'air d'un homme prêt à attacher Suzanne autour de son cou, et à se jeter dans l'eau sombre de la crique. La seule chose qui l'empêcha d'accomplir cet acte désespéré fut la carafe de vin qu'il se procura et qu'il utilisa comme une loupe pour observer, à travers son fond, la lune vampirique qui surplombait le clocher de la chapelle.

Je m'empressai de l'approcher pour lui annoncer la bonne nouvelle : la visite de son vieil ami de l'armée. Je le lui décrivis

en détail et lui répétais de A jusqu'à Z notre conversation avec cet excentrique que, semblait-il, la mer avait englouti avec son embarcation.

« Tant mieux pour lui, marmonna Petit Loup. J'en ai plein le dos de ces vieux amis de l'armée qui me tombent dessus pour me taper mille balles. »

Je protestai :

« Ce monsieur ne donnait aucunement cette impression. »

Pour la première fois depuis que je le connaissais, pour la première fois depuis que je partageais le meilleur et le pire avec lui et Sandrine, Marie-Loup me montra les dents. Seul l'état lamentable dans lequel il était – ivre comme je ne l'avais jamais vu – pouvait excuser ses paroles.

« J'en ai plein les bottes des *vieux amis* ! dit-il, martelant chaque syllabe à travers son pichet. Veux-tu bien arrêter de les remplir ?

– Oui, oui, m'empressai-je de le tranquilliser. Oui, vieux... »

Je ne tardai pas à le laisser seul avec lui-même. Connaissant son caractère, je supposais que cette mauvaise compagnie ne lui ferait pas trop de mal. Je lui tournai le dos, ainsi qu'à toute cette belle soirée gâchée, afin de me pencher sur l'unique élément pur de la nuit, l'eau de mer, parfaitement immobile. Mon seul œil sain suffit à me renvoyer une image qui m'effraya : le reflet de mon visage, sur lequel de petits poissons vinrent aussitôt baver.

« Ô miroir, instrument magique, bredouillai-je, dis-moi, toi qui nous sauves toujours de la triste réalité tridimensionnelle... »

J'avais l'intention d'enrichir cette idée enivrante, mais il s'avéra que ce n'était pas inscrit dans ma destinée. Bien qu'à cet

instant je n'eusse ressemblé en rien au légendaire Narcisse, le destin voulut que je partage son sort, et que je plonge, tête la première, dans le miroir. Une vraie catastrophe : je n'avais pas mes accessoires de nage, indispensables à mon hygiène corporelle et à ma sécurité, mon bonnet de caoutchouc, mes lunettes de plongée, mon bouche-nez et mes bouche-oreilles.

IX

Petit Loup. Ignace le vampire.

Même un ustensile aussi simple qu'un carafon vide pouvait devenir quelque chose de précieux s'il se trouvait en de bonnes mains. En l'occurrence, c'étaient les miennes qui, depuis peu, s'affairaient avec adresse. Après m'être servi de son fond comme d'un télescope et d'une loupe, pour étudier le disque lunaire et mon entourage le plus proche, la vérité se mit peu à peu à me crever les yeux.

Nous ne trouverions le salut qu'en renonçant au sérieux de l'âge mûr, qui menaçait de nous faire cuire à petit feu et de nous affliger d'un abcès qui n'arrivera jamais à percer.

Si Sandrine, Prosper et moi ressemblions à ces trois singes orientaux soucieux, Prosper était celui qui se cachait les yeux pour ne pas revoir notre oiseau de mauvais augure, Sandrine celui qui se bouchait les oreilles pour ne pas entendre de nouveau ses croassements, et moi celui qui fermait la bouche pour ne pas trahir notre crainte secrète. Il ne nous manquait que le *quatrième* singe, celui que mon père avait trouvé chez un antiquaire de Calcutta. Sage au-dessus des sages, des deux mains, il se couvrait le bas-ventre.

Après avoir échangé quelques caresses rapides avec Suzanne dans le maquis, au pied du cimetière, une méchante épine d'un arbrisseau, restée plantée dans ma cuisse, me rappela la sagesse du *quatrième* singe, modèle d'une perfection que je

n'avais jamais atteinte. Si j'avais pris exemple sur lui une petite heure plus tôt, la vue du profil laiteux de Sandrine ne m'aurait pas été à présent si douloureuse, pareille à une fissure intérieure irréparable, signe précurseur du naufrage de mon beau navire et de son capitaine.

« Garce ! murmurai-je dans la carafe. La pire des garces !... »

En même temps que de l'amertume, je déchiffrai sur mon camée la trace indéniable d'un plaisir tout récent, ce plaisir hors de pair, ressenti uniquement dans le lit d'un ennemi politique.

« Garce ! » susurrai-je dans la carafe.

Hélas ! les oreilles bouchées, Sandrine ne pouvait rien entendre.

Ce fut notre bon Prosper, plus gris encore que moi, qui me tira de ces pensées amères. Il se pendit à mon cou, et pendant dix minutes me souffla au visage les émanations d'un mélange de vin corse et de bile stomacale canadienne, qui auraient pu nous faire sauter si quelqu'un avait allumé une allumette.

« Tu es un vrai danger pour ton entourage, lui dis-je.

– Parfaitement exact, reconnut-il en se rengorgeant. Mais je suis avant tout un danger pour moi-même. »

De son verbiage embrouillé, tout ce que je compris était qu'un monsieur courtois m'avait cherché, il y avait à peine une demi-heure, se présentant comme un collègue de l'armée, un homme d'une politesse rare dont il me fallait sans faute attendre le retour.

La dernière chose dont j'avais besoin, c'était bien de ce genre de souvenirs.

« J'en ai plein les bottes des vieux amis ! » dis-je aimablement à Prosper en le repoussant pour mieux examiner cette trace de plaisir charnel sur le profil de Sandrine.

Le malheureux se redressa comme il put et s'éloigna vers le môle, me laissant enfin en tête-à-tête avec moi-même, la meilleure des compagnies. Je marmonnais toujours dans la carafe, la tournant entre mes mains comme la lampe merveilleuse d'Aladin, quand derrière moi retentirent des cris de femmes, des rires et le hurlement de Willi le Long :

« Un homme à la mer ! »

C'était bien plus qu'un homme, c'était Prosper.

Nous serrant les uns contre les autres au bord du débarcadère, admiratifs et horrifiés, nous observions dans l'eau cette forme humaine mi-couchée, à une profondeur d'environ deux mètres. Au lieu de nager ou de faire quoi que ce soit pour remonter à la surface, Prosper, dépourvu de tout instinct de conservation, se prélassait entre deux ancres rouillées, nous souriant d'un air diabolique, tel un amphibien. Malgré sa peur obsessionnelle d'être contaminé par toutes sortes de saletés, il se portait comme un charme dans son nouvel élément.

De toutes parts, de petits poissons étonnés se précipitaient sur l'intrus, faisant cercle autour de lui, pour le dévisager avec le plus grand sérieux. Deux ou trois d'entre eux, un peu plus téméraires que les autres, osèrent même nager jusqu'à sa moustache rousse, aguichés par des miettes de nourriture.

Combien de temps cela dura-t-il ? Il me sembla toute une éternité. Après un certain laps de temps, sous la moustache de Prosper, au bord de ses lèvres, apparurent de petites bulles d'air qui, en grappe, remontèrent à la surface de l'eau. Quelques secondes plus tard, les bulles se firent plus nombreuses, et le corps fragile, niché de plus en plus confortablement dans la

vase, entre deux vieilles ancrs, se mit à lâcher à intervalles réguliers grappe après grappe.

« À l'aide ! Faites quelque chose ! braillaient les femmes. Au secours ! »

À leur clameur se joignirent les glapissements de César, posé sur une table de la buvette. C'était la peur de perdre son maître qui avait dû déclencher ses haut-parleurs stridents. Une foule de curieux nous poussait dans le dos, juste au-dessus de l'eau, persuadée que les horribles *Dents de la mer* avaient fait leur apparition dans la crique d'Ouf. Pour ajouter à la confusion, des autochtones, réveillés par le bruit, se mirent à maudire tous ces touristes ivres par-dessus leurs clôtures, mais la voix de Willi le Long l'emporta sur tous les autres cris.

« Cet homme est en train de se noyer ! » se démenait le grand escogriffe.

Je demeurai bouche cousue pour ne pas trahir le secret de notre confrère. Prosper ne se noyait nullement : il avait tout simplement pris une décision, un peu extravagante pour une créature terrestre, et il la mettait à exécution avec la rigueur qui était la sienne. Il avait choisi un autre monde, probablement moins fou et plus juste.

Au lieu de nous élancer à son secours et d'arracher le futur noyé à la vase, Sandrine et moi, ses meilleurs amis, nous échangeâmes un regard entendu et continuâmes, comme pétrifiés, à suivre sa longue agonie. Les bulles d'air remontaient à la surface à intervalles de plus en plus espacés, mais le sourire vengeur de Prosper ne quittait pas son visage. Ses lèvres s'ouvraient, découvrant deux rangées de dents serrées qui, sous l'eau, devaient grincer.

Au milieu de tout ce désordre, l'un des jeunes gens que nous avions taquinés durant la soirée eut la présence d'esprit de sauter dans le canot le plus proche, d'en retirer une ligne de pê-

cheur, de la jeter adroitement à l'eau et d'attraper le col du veston de Prosper pour le ramener tout doucement à la surface, tel un énorme poulpe.

Lorsque sa tête émergea, à l'étonnement général, Prosper ne montra pas le moindre signe d'essoufflement, comme si sous l'eau il avait aspiré de l'oxygène en abondance. Il roula vers les spectateurs son œil sain, éternua à travers sa moustache et prononça avec son fort accent québécois une phrase inoubliable :

« Pourquoi me dérangez-vous ? »

Pendant qu'on le transportait jusqu'à la paillote de Napo, tandis qu'on essorait sa veste et versait un peu d'eau-de-vie dans sa bouche et dans son cou, pendant qu'on le secouait en dégageant quelques saletés de ses oreilles, Prosper ne cessait d'observer, avec une nostalgie inexprimable, cet endroit entre deux barques où avait été si brutalement interrompue son idylle sous-marine.

« Pourquoi ? bredouillait-il, tout retourné, comme si l'on venait tout juste de le réveiller. Pourquoi m'avez-vous ?... »

Les badauds, très déçus, se dispersèrent en grommelant. Nulle trace des *Dents de la mer* dans la douce crique d'Ouf. L'émotion retomba et la fatigue s'abattit sur les participants du drame. Nous devons aller nous reposer, en cette veille de croisière sur l'*Arche de Noé*. Seul César hoquetait tristement, comme s'il ne pouvait se remettre de la frayeur qu'il venait d'endurer. Il ne se tut qu'au moment où son maître, de méchante humeur, lui donna une chiquenaude.

Mes amis s'éloignèrent chacun de leur côté, le Capitaine Carcasse traînant les jambes dans ses espadrilles usées, Willi le Long sur ses échasses mal assurées, Suzanne dandinant son derrière sur des cuisses bronzées, Sandrine avec César sous le bras, et Prosper avec sa copine Gertrude sur son épaule. Après avoir aussi refusé de suivre Alpha, Inès et son Bobo, enfin seul,

je laissai échapper un soupir de soulagement, tout en tombant de sommeil.

Les yeux mi-clos, j'assistai au départ des deux derniers clients de la buvette, deux pauvres diables pris de boisson, qui s'éloignèrent en titubant, bras dessus, bras dessous, et disparurent sur la plage voisine comme engloutis par des sables mouvants. Leurs bras, d'un blanc sale, ressemblaient à s'y méprendre aux ailes fanées de mes vieilles connaissances, anges de l'amour et de la mort, roués de fatigue eux aussi, après notre festin qui avait épuisé leurs forces physiques et morales. Leur apparition et leur disparition à cette frontière incertaine entre le réel et le rêve furent les signes avant-coureurs d'une autre vision, celle de papa, à qui j'avais donné le coup de grâce, mon papa corse sur son lit de mort, cette fois au fond de la mer, prononçant ses ultimes paroles : « Prenons notre vol ! »

« Chose étrange, lui dis-je, maman ne s'est pas rendue ici te souhaiter la bienvenue. »

Lorsque je rouvris les yeux, la première chose que je vis fut sa casquette extraordinairement grande, qui lui cachait le visage jusqu'à son bec de lièvre. Sa bouche fendue me sourit cordialement, ainsi que ses petits yeux à l'ombre de la visière.

« Bonsoir, dit-il à mi-voix avec un moelleux accent du Midi. Ou bien, si vous préférez, bonjour, vieux camarade de combat.

– Je n'ai jamais combattu nulle part », grondai-je.

À en juger d'après la position de la lune blafarde, j'avais dû sommeiller au moins une heure ou deux après le départ de mes amis.

« Petit Loup ? me demanda l'homme sous la casquette. Ai-je le plaisir de me trouver devant mon vieil ami de l'armée, surnommé Petit Loup ?

– Peut-être, si vous le dites, marmonnai-je, caressant mon carafon, au fond duquel scintillaient encore quelques gouttes d'un liquide guérisseur. Voulez-vous que nous partagions ? demandai-je du bout des lèvres.

– Non, me remercia-t-il. Je ne bois pas.

– Bravo, dis-je, et je lapai le reste du vin.

– Je ne bois pas et je ne fume pas », se vanta-t-il.

La carafe vide me resservit de loupe. Grâce à ces dernières gouttes qui me réchauffèrent la poitrine, je vis certaines choses un peu plus clairement. L'individu ressemblait à un lézard ou à un autre reptile à sang froid. Tandis que je le dévisageais attentivement à travers mon verre agrandisseur, je songeai qu'un mammifère supérieur devait se sentir relativement malheureux dans cette peau, s'il s'agissait, bien évidemment, d'un mammifère supérieur.

« Je ne bois pas et je ne fume pas ! » répéta-t-il d'une voix gutturale qui contrastait avec son visage pointu et décharné.

Soudain j'eus pitié de lui et lui demandai :

« Depuis quand ?

– Depuis la fin de notre service militaire, à Draguignan, se hâta-t-il de répondre. Ne vous souvenez-vous donc pas de moi ?

– Non, reconnus-je.

– RIMA de Draguignan, régiment d'infanterie, deuxième compagnie.

– Je ne me rappelle pas.

- Le dortoir du premier étage !
- Vraiment, je ne me souviens pas.
- Le deuxième lit à gauche, sous la fenêtre !
- J’ai un trou de mémoire, monsieur. »

Il enfonça jusqu’au coude son bras dans la poche de son lourd caban, qui le protégeait du petit vent tiède de cette nuit d’août. Il y fouilla longuement avec un sourire qui promettait une surprise agréable, et en retira enfin un livret militaire tout chiffonné portant une photo jaunie.

« Ignace ! dit-il triomphalement. Celui qui a eu l’appendice perforé pendant une marche. »

À travers le fond du carafon, je considérai la photographie. La tête rasée du cliché pouvait être la sienne, la mienne ou bien celle de ma défunte grand-mère, chauve comme une boule de billard. À la fin, je haussai les épaules en signe de capitulation.

« J’ai dû boire un peu trop hier soir, dis-je.

– L’alcool nuit à la santé, me réprimanda-t-il amicalement. Moi, personnellement, j’ai arrêté de boire et de fumer le jour où j’ai quitté Draguignan. Je ne mange de la viande qu’une seule fois par semaine, et uniquement cuite à la braise.

– Certains nutritionnistes affirment que la viande grillée sur la braise n’est pas bonne pour l’appendice, dis-je.

– Je n’ai pas d’appendice ! s’exclama-t-il avec fierté.

– Pas possible, protestai-je. Vous ne ressemblez pas du tout à une personne privée d’appendice. »

L’étrange personnage redevint sérieux, fronçant plus encore les sourcils dans l’ombre de sa casquette.

« Je ne tiens jamais des propos contraires à la vérité. Malheureusement, je n'ai pas sur moi le certificat de sortie de l'hôpital.

– Vous êtes un cas tout à fait original », le complimentai-je à travers le fond de ma carafe.

Nous nous tûmes pendant quelques instants, comme des gens qui ont épuisé tous les sujets de conversation et qui laissent le silence parler à leur place. J'ai toujours considéré que le silence était ce qu'il y avait de plus éloquent entre deux personnes qui n'avaient rien à se dire.

« Pouvons-nous nous tutoyer ? » demanda-t-il subitement.

J'eus peur, si j'acceptais, qu'il ne me demande aussitôt de lui prêter cent euros, mais je craignais bien plus qu'il ne m'en demande deux cents si je refusais. C'est pourquoi j'acceptai.

« Ce serait un immense plaisir pour moi », dis-je.

Ses petits yeux se mirent à briller, et son bec de lièvre s'étira d'une oreille à l'autre, signe de joie et d'émotion. Il se pencha par-dessus la table et, trempant les deux manches de son caban dans la flaque de vin rouge qui nous séparait, me tapota paternellement la joue trois fois de suite.

« J'en étais sûr ! dit-il. Les vieux camarades de régiment ne s'oublient pas comme ça ! Ce sont des souvenirs qui restent gravés dans la mémoire pour toute la vie ! »

Il continua à me tapoter avec bienveillance jusqu'à ce que je reconnaisse que c'était vrai de vrai, que je n'avais pas de souvenirs plus beaux ni plus chers que ceux du service militaire.

« Tu passes tes vacances ici ? » me demanda-t-il.

Je m'empressai d'acquiescer, craignant qu'il ne me tapote la joue une fois de plus.

« Quel beau village, dit-il dans un soupir. Hélas ! moi, personnellement, je n'y suis que de passage. Figure-toi que je n'ai même pas où passer la nuit. »

Je pris cela pour un prélude à une demande de lui prêter cent euros, et tâtai mon habit aux endroits où les gens ont généralement des poches.

« Je n'ai pas un rond sur moi, dis-je. Je n'ai même pas de poches. »

Pour le convaincre de la véracité de mes dires, je déversai sur la table le contenu de mon baise-en-ville : un paquet de cigarettes, un briquet et un trousseau de clefs accroché à ce fameux porte-clefs dont dépendait ma vie, qui ne tenait qu'à un fil.

Mon vieil ami, avec qui je venais tout juste de faire connaissance, se mit à rire de bon cœur, si jovialement que j'eus peur de voir son bec de lièvre se fendre sous ses moustaches duveteuses.

« Camarade, pouffa-t-il, n'aie pas peur, je ne suis pas de cette espèce-là. Moi, personnellement, je séjourne à Ouf aux frais de ma famille.

– Veinard, dis-je.

– En fait, je suis en service commandé, continua-t-il d'une voix éteinte, comme s'il allait me confier un important secret. On m'a payé ce beau voyage aller-retour pour te rencontrer et t'interviewer. »

Soudainement, je me sentis très flatté.

« Quelqu'un est donc prêt à payer pour ça ?

– Oui, la famille », répondit-il d'un ton grave.

Le bonhomme me paraissait de plus en plus sympathique. S'il était difficile d'affirmer qu'il éveillait des sentiments esthétiques, il fallait néanmoins reconnaître qu'il n'était pas sans un certain charme, et que son bec de lièvre seyait bien à son nez crochu et à son menton imberbe.

Je me demandais s'il était de la famille de presse écrite ou de la télévision. Je me demandais également, avec ma modestie innée, pourquoi un journal ou une chaîne de télé m'intervieweraient. Autant que je me souvenais, au cours de ces dernières années, je n'avais rien fait d'héroïque, ni battu aucun record, sinon celui qui consistait à ruminer des idées noires.

Mais peut-être s'intéressaient-ils à notre émission dominicale destinée aux étrangers, à mon travail de réalisateur de documentaires et aux reportages inoubliables de trois minutes que j'avais tournés sur les ménagères illettrées d'Afrique noire, le hockey portugais sur béton, les fabricants marocains de boyaux pour saucisses alsaciennes... Ou alors !... Ou alors, on avait enfin *entendu parler* du roman que je préparais, qui devait me rendre célèbre, et dont le titre était déjà tout prêt : *La Mort, sa vie, son œuvre* !

Pendant que je remuais fiévreusement ces pensées, le gail-lard enfonça de nouveau le bras jusqu'au coude dans sa poche, y fouillant longuement, probablement à la recherche d'un calepin de journaliste. Mais à la place d'un carnet, les yeux luisants, il en retira une photo aux bords chiffonnés.

« Je bosse pour Pico, chef de notre famille. Récemment, il m'a nommé capitaine », dit-il d'une voix étouffée.

La carafe sur les yeux, j'examinai avec soin sa photo, un petit paysage paradisiaque au bord de l'eau, à la sortie sud d'Ouf, la pinède et la plage couverte de galets où papa m'avait appris à nager, où j'avais vécu ma première étreinte amoureuse, le bout de terre appartenant à mon père, dont il avait voulu protéger la virginité et la pureté coûte que coûte toute sa vie durant.

« Je bosse pour la famille toulousaine de Pico, dit-il d'une voix encore plus sourde.

– Une famille nombreuse ? demandai-je ne quittant pas de l'œil la photo féerique.

– Sois pas trop curieux. La curiosité est un vilain défaut.

– Pour le bien-être de *family business*, il faut mettre la main à la pâte, plaisantai-je.

– Restons sérieux, dit le bonhomme en se renfrognant. Il s'agit d'une affaire sérieuse. Je suis chargé de transmettre à mon patron ta réponse mot pour mot. »

Il creusa une fois de plus dans le gouffre de sa poche, et en extirpa, comme du chapeau d'un magicien, un magnétophone antédiluvien, de la même marque et du même modèle que celui dont se servait mon père autrefois.

« Une pièce de collection ! Puis-je la voir ? demandai-je.

– C'est hors de question ! » rétorqua-t-il en essayant de mettre en marche la petite boîte moisie.

Je fus brusquement pris d'une crise de fou rire irrésistible que j'étouffai dans un accès de toux.

I g n a c e ! ! !

Le prénom de cette recrue insipide ressurgit enfin dans ma mémoire, ainsi que l'image de ce jeune paysan apeuré, occupant le deuxième lit sous la fenêtre du dortoir du premier étage, un petit gars effacé que la chance n'avait pas gâté durant ce long hiver à Draguignan. Il s'était traîné pendant deux mois avec un bras dans le plâtre, avant qu'on lui arrache sa dent de sagesse infectée et qu'on lui fasse un lavage d'estomac à la suite d'un empoisonnement, pour enfin se retrouver avec un appendice perforé. À son dernier retour de l'hôpital, je l'avais vu, de mes yeux, tomber sous les chenilles d'un char pour se faire écraser

comme une mouche, puis être ramassé dans deux sacs de plastique et emporté dans une ambulance vers le pays du non-retour.

Et voilà ! Ce soir, un miracle s'était produit ! Le fantôme d'Ignace était revenu de l'autre monde, sans appendice, mais avec des épaulettes de capitaine d'un gang de mafieux. C'était bien la preuve que les exploits des vampires existaient toujours et qu'il y avait une justice macabre sur Terre.

De vagues souvenirs d'une lecture du *Dictionnaire infernal* de Plancy me revinrent des descriptions de vampires actifs et passifs, ceux qui sucent et ceux qui meurent sucés, devenant vampires à leur tour. Étant capable d'infester tout un pays, si la pègre varoise se décidait à mettre la Corse dans sa poche, ce ne serait pas la mer à boire. Je serais certainement le premier à être sucé, la première des victimes vampirisées, avant même mes amis corses au sang si chaud et appétissant.

Pour fuir cette horreur, je me remis à rire comme un bossu. Mon hilarité était si forte et si contagieuse qu'elle gagna aussi Ignace. Il commença d'abord à hoqueter, probablement nerveusement, car il peinait à mettre en marche son magnétophone. Il se mit ensuite à ricaner bêtement, comme si une main espiègle lui caressait le dos sous son caban, pour éclater enfin, de même que moi, d'un rire irrépressible qui remplit nos yeux de grosses larmes.

« I-gnace ! I-gnace ! scandai-je entre deux étranglements. Sois bé-ni, cher I-gnace ! »

Péniblement, nous reprîmes nos esprits, et essayâmes, tant bien que mal, d'essuyer nos larmes, mais mon camarade revenant hoqueta encore longtemps, et ceci dans les règles, précisément là où un homme lettré aurait ponctué des phrases noueuses. Il était certain qu'entre le service militaire et sa mission sur l'île de Beauté il avait fait de grands progrès.

Il y a des choses qu'Ignace de sa vie n'oubliera jamais. L'une de celles-ci était son service militaire à Draguignan et les amis qu'il y avait rencontrés. Lui, personnellement, se souvenait encore du goût de la saucisse alsacienne que Petit Loup avait partagée avec lui. Ignace, le lieutenant de Pico, qui avait toujours respecté les ordres de ses supérieurs, cette fois-ci s'y était énergiquement opposé. Au lieu de ramener son vieil ami de force à Toulon pour une interrogation musclée, au lieu de le cribler de balles et l'envoyer au royaume des taupes comme tous ces pourris d'Armata corsa, lui, Ignace, avait proposé à son patron de partir à la rencontre de son vieil ami, et de discuter avec lui ouvertement, comme avec un vieil ami.

« Qui est ce vieil ami ? » demandai-je.

Tout à coup, Ignace cessa de hoqueter.

« C'est toi », lâcha-t-il.

Ce fut alors à mon tour d'être secoué de hoquets, vraisemblablement à cause de la saucisse alsacienne mal digérée que nous avions partagée il y a un quart de siècle.

« Criblé de balles, moi ? dis-je d'une voix qui n'était plus la mienne.

– Oui, confirma Ignace. Une dénonciation sérieuse te concernant est arrivée au siège de la famille à Toulon.

– Quelle dénonciation ? demandai-je d'une voix éraillée.

– Il semblerait que tu aies entretenu des liens étroits avec les membres d'Armata qui ont fait tout leur possible pour torpiller notre commerce et nous mettre des bâtons dans les roues. Tes amis nationalistes te font porter le chapeau.

– Je n'ai pas d'amis, dis-je, qui pourraient porter une telle accusation contre moi. »

Ignace étira son bec de lièvre dans l'ombre de sa visière :

« Alors il s'agit d'ennemis. De la souche de ceux auxquels tu as rendu hommage il y a peu de temps, en t'inclinant respectueusement devant leurs trois tombes. Ceux que tu avais salués l'année dernière, le jour d'un enterrement, au pied de la statue de Paoli, le prétendu père de nation corse. »

En me voyant de plus en plus pris dans un étau, je trempai mon index dans la flaque de vin qui séparait deux amis de l'armée malgré leurs beaux souvenirs communs, et je me mis à calligraphier sur la table la première lettre de son nom, l'embellissant d'arabesques, comme une enluminure. La beauté de mon tracé enthousiasma Ignace, qui se sentait flatté de voir la première lettre de son nom dessinée avec tant d'application et de tendresse.

« Néanmoins, continua-t-il de sa voix la plus moelleuse, pour toi tout n'est pas perdu. Loin s'en faut. Tu pourrais toujours te racheter aux yeux de la famille, par un beau geste adressé à son chef, monsieur Pico, et tous nos braves oncles, fils, petits-fils, cousins, neveux et gendres.

– Une famille... très nombreuse », bégayai-je.

Imperceptiblement, il se tissait entre nous une sorte de relation presque amoureuse, du genre de celles auxquelles on doit les noms de jeunes filles gravés sur les troncs d'arbre. Je dessinais en roulant tout ça dans mon esprit, et je me demandais si je n'allais pas régurgiter cette lointaine saucisse alsacienne qu'il avait fallu digérer un quart de siècle avant qu'elle ne devienne cause d'un vomissement.

« Vous ne vous êtes jamais demandé, dis-je d'une voix étouffée, si vos indicateurs ne faisaient pas parfois beaucoup trop de zèle, brassant des informations qui n'existeraient même pas ?

– Moi, personnellement, je me suis demandé, reconnut Ignace.

– Crains-tu de te retrouver sans boulot ? »

Ignace éternua soudain avec colère, et s'empressa de sortir un paquet de mouchoirs de son caban.

« Ici, c'est moi, personnellement, qui interroge, gronda-t-il, et il continua à tripoter son antique magnétophone. C'est pour cette raison que je suis venu ici, pour te poser quelques questions amicales. Sois heureux que mon chef l'ait accepté, car en ce moment tu te trouverais entre quatre planches.

– Ton patron avait bien fait, dis-je. Crois-moi, j'ai la tête dure comme une noix. »

Ignace claqua des dents comme d'un casse-noisettes, éti-
rant de nouveau son bec de lièvre jusqu'aux oreilles. Ce bruit ne promettait rien qui vaille, pas même pour la noix la plus dure, ce que je prétendais être.

« Je serais franc avec toi, franc comme l'or, marmonna-t-il en caressant de son index la photo de la plage paradisiaque de papa. Je vais jouer franc jeu. Le permis de construction offert à ton père est toujours valable. Deux ou trois modifications mineures de l'acte notarial permettraient à mon patron de bâtir ici en toute discrétion sa résidence secondaire, un joli petit hôtel avec une salle de jeu et une jetée pour des accostages nocturnes, à la condition, bien entendu, que tes amis nationalistes n'incendient pas cette magnifique pinède. Dans cette affaire, il n'y a qu'un détail qui manque, de moindre importance...

– Ma signature.

– Comment as-tu deviné, espèce de rusé ?

– Et si je refusais ?

– Si tu refusais, je serais contraint, à mon grand regret, de t'envoyer dormir sous les draps verts. »

Par manque d'un pieu d'aubépine, arme fatale aux vampires, j'attrapai mon carafon-télescope-microscope où se trouvaient déjà trois mouchoirs en papier usés, et je serrai son anse si violemment que mes doigts bleuèrent. J'hésitai quelques secondes, avant de le jeter de toutes mes forces dans la mer, au lieu de le lancer à la gueule d'Ignace.

Il me sourit d'un air complice, comme s'il avait deviné mes pensées meurtrières. J'ouvris la bouche pour l'envoyer se faire voir chez un régiment de Sénégalais, mais la cloche des pompiers, du côté opposé de la baie, m'arrêta. Un instant plus tard, de la mer nous parvinrent des cris et les hurlements d'une sirène d'incendie.

Inquiets tous les deux, nous levâmes les yeux vers les pins sombres aux alentours d'Ouf. Nous aperçûmes au nord-ouest, loin derrière le cimetière, une auréole d'un rouge laiteux, reflet d'un feu de forêt.

« Ça devrait être la pinède au-dessus du sentier qui longe la côte », murmurai-je, envoûté par ce feu d'artifice céleste de fort mauvais augure.

Ignace se pencha par-dessus la table afin de me tapoter la joue une fois de plus.

« Comprends-tu maintenant ? me demanda-t-il d'un ton paternel. Comprends-tu enfin pourquoi je porte tant d'intérêt aux insulaires, prêts à incendier les résidences secondaires de braves allogènes ?

– Qui te dit que c'est l'un d'entre eux qui a mis le feu ? »

Ignace se tut et me dévisagea avec défiance.

« N'aurais-tu pas décidé de défendre les incendiaires ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

– Ça ne me serait jamais venu à esprit ! m'emportai-je. En ce qui me concerne, je les pendrais à l'arbre le plus proche, sans aucun procès.

– Ça, c'est bien, mon p'tit gars ! me loua Ignace, très content, puis il plongeait de nouveau son bras jusqu'à l'épaule dans son caban. J'ai quelque chose pour toi, une chose qui nous aidera à mettre fin à toutes ces petites contradictions dans lesquelles nous nous sommes empêtrés, et que la famille pourrait voir d'un très mauvais œil. »

Sur ces mots, il sortit de sa poche magique un objet qui fit s'échapper de ma poitrine un soupir de ravissement, une demi-bouteille de vodka finlandaise. Je m'emparai de ce précieux médicament, et regardai à travers le flacon les lueurs du feu de forêt. Je ne l'écartai de mes lèvres que lorsque le liquide dans ce télescope divin fut ramené au niveau de l'étiquette.

« Quelle descente ! s'étonna Ignace. Veux-tu que nous nous dégourdissions les jambes ?

– Avec plaisir. »

J'espérais que ma mauvaise fortune ne nous ferait pas rencontrer l'un de mes compagnons, qui ne cacherait pas sa méfiance à l'égard de mes vieilles amitiés de l'armée. Comme s'il lisait dans mes pensées, Ignace sourit.

« J'ai eu le plaisir de faire connaissance, ce soir, de tes amis parisiens, dit-il. Agréable compagnie.

– Très agréable, » approuvai-je, la langue pâteuse.

Ignace se tut, et pendant un certain temps nous chemînâmes sans mot dire comme des gens qui se comprennent si bien qu'ils n'ont pas besoin de troubler un silence éloquent. Pour la première fois, j'eus l'occasion d'examiner son profil. Se profilant sur la surface scintillante de l'eau derrière lui, son visage se retrouvait dans l'obscurité : la ligne accusée du front,

prolongée par un nez recouvrant la noirceur de sa lèvre supérieure et de son menton pointu, une puissante mâchoire aux dents serrées sous une peau transparente et une longue cicatrice sous l'oreille droite, trace de sa décapitation sous les chenilles d'un blindé.

Sur ce visage laid et vulgaire, il y avait quelque chose qui le rendait saugrenu, presque diabolique, quelque chose que je n'arrivais pas à définir. Il me fallut attendre de passer sous l'un des rares réverbères borgnes plantés sur le sentier pour que mon regard atteigne enfin la marque du Malin. C'était son oreille droite. Sa vue me donna des frissons dans le dos : un énorme pavillon noir se terminant sous la casquette par une pointe satanique.

Diable, songai-je, il est grand temps de réduire ta consommation d'alcool. Sinon, dans quelques mois tu risques d'avoir la visite de Lucifer en personne, qui viendra à ta rencontre à califourchon sur une souris géante.

La voix gutturale d'Ignace me tira de ces pensées, une voix si profonde qu'elle me fit de nouveau frémir :

« Revenons sur notre affaire, dit-il. Notre avocat a déjà rédigé un contrat approprié. Tu n'as qu'à déposer ta signature.

– Et si je refusais ? demandai-je en ricanant.

– Je te le déconseille vivement. Si tu refusais, je serais forcé de t'envoyer en paradis.

– Chien qui aboie ne mord pas, dis-je. Le diable en prendrait les armes. Je te montrerai de quel bois on se chauffe.

Ignace sursauta en agitant son magnétophone sous mon nez.

« Peux-tu répéter ça un peu plus fort, mon brave ? s'écria-t-il.

– Je le peux », dis-je.

Le destin voulut, cependant, que je ne le redise jamais, car le vieil engin, dans la main d'Ignace, poussa un son rauque, son dernier râle.

« Crotte de bique ! se fâcha son propriétaire. Regarde avec quoi on me fait travailler !

– C'est du mauvais matériel, approuvai-je.

– De la vraie merde ! » gronda Ignace, et dans un juste courroux il lança le magnétophone loin dans la mer.

Je restai bouche bée.

Soudain, Ignace s'assombrit terriblement.

« Tu te payes ma tête », lâcha-t-il entre ses dents.

À cet instant, le sentier déboucha sur un plateau rocailleux d'où l'on avait une vue magnifique sur le feu de forêt du côté opposé de la crique. Deux ou trois hectares de maquis et de pinède étaient déjà transformés en un tourbillon de flammes. Il descendait de la route vers la mer et les habitations, dont les façades aveugles réfléchissaient la lueur de l'incendie. Elle papillotait sur le visage d'Ignace comme une brûlure, pendant qu'il grattait son oreille diabolique.

« Tonnerre de Dieu ! murmurai-je. Il faudrait vraiment pendre celui qui a commis ce crime ! »

Il semblait, cependant, que cet enfer de flammes n'était pas au centre des préoccupations d'Ignace.

« J'ai l'impression, mec, que tu te payes ma tête, répéta-t-il d'une voix caverneuse.

– Que veux-tu dire par là ? bredouillai-je, en portant la demi-bouteille de vodka à mes lèvres.

– Revenons à notre affaire.

– Va te faire voir chez un régiment de Sénégalais ! » lui dis-je, m'enhardissant grâce à une gorgée de boisson finlandaise.

Tandis que l'incendie se calmait pour un moment à l'autre bout de la crique, nous replongeâmes dans l'obscurité.

« C'est pas juste de m'injurier, prononça Ignace avec une étrange douceur. J'ai montré des preuves de ma bonne volonté, je suis venu jusque-là pour que nous discussions comme de vieux amis de l'armée, et j'ai décidé de ne pas utiliser de moyens à conviction. En échange, on m'injurie. Ça pourrait me mettre très en colère.

– J'aimerais bien voir à quoi ça ressemble, ricanai-je, avalant de nouveau une gorgée de courage.

– Ça va mal tourner, dit Ignace et, éclairé par un nouvel assaut de flammes, il étira vers moi son bec de lièvre.

– J'aimerais bien voir ça ! » répétais-je, entêté.

Ignace m'interrompit, posant avec douceur le bout de son index sur mes lèvres. Il fit la moue et hocha la tête, au-dessus de son maigre cou, coupant l'air de ses oreilles pointues.

« Cher Pascal Paoli, père de la corsitude, murmurai-je en moi-même, prends garde aux revenants, ils vampiriseront ta belle île. C'est le moment de t'en mêler, de faire sortir ton humble admirateur de ce borbier où il est englué jusqu'au cou ! »

Ignace soupira, me tourna le dos, et se plongea dans l'observation du feu qui, porté par la brise matinale, fuyait dans le maquis devant les pompiers. Tout cela ressemblait à un rêve pénible, ces oreilles pointues qui se découpaient sur un arrière-plan fantomatique, ce tourbillon de flammes lointain, tout cela rappelait un de ces cauchemars où le désespéré prie pour qu'il se réveille, cherchant en vain une issue dans la réalité.

Hélas ! le cauchemar était plus fort que le dormeur malheureux dans le corps duquel je me trouvais, un corps étranger et inhospitalier, avec une tête vide sur des épaules brisées. Seules ses mains gardaient encore un peu de force, ces mains qui saisirent le goulot de ma bouteille, s'élevèrent et assenèrent au spectre un coup violent sur la tête, juste entre les deux oreilles.

Ignace tomba à genoux, et resta ainsi, devant moi, comme dans une prière muette. Le long de sa nuque coulait un filet de sang qui disparaissait sous le col de son caban.

Mais cet horrible rêve n'était pas terminé.

Les mains cruelles de mon double tâtèrent par terre une lourde pierre, et la levèrent au-dessus de moi : elle s'abattit de tout son poids sur la tête penchée d'Ignace. Du coup, sa casquette glissa sur le côté et découvrit un grand trou au sommet de son crâne.

Nous le saisîmes ensuite, moi et mon sosie à sang froid, nous le prîmes sous les bras et le traînâmes dans le maquis jusqu'à l'endroit où, quelques années plus tôt, j'avais découvert l'entrée à demi obturée d'une grotte, où j'étais même descendu jusqu'à une profondeur de quelques mètres, avant de me précipiter vers la sortie, effrayé par les relents de renfermé et le craquement de voûtes douteuses. Ce fut le lieu où le corps malingre d'Ignace trouva un repos bien mérité.

Nous revînmes ensuite prendre la casquette et la bouteille, qui, par miracle, s'était à peine fendillée sous le choc. Nous les jetâmes aussi dans la grotte, et nous allâmes chercher la pierre ensanglantée. Sa chute provoqua un étrange murmure souterrain, et, peu après, à l'aurore, devant nos yeux émerveillés, l'entrée de la caverne s'effondra dans un bruit sourd, fermant à jamais la dernière demeure d'Ignace.

Nous courûmes ensuite à perdre haleine, à travers le maquis, vers la maison de papa, vers le paradis sur cette terre infernale et vers les bras chaleureux de Sandrine et Prosper. Nous nous arrêtâmes pour vomir notre bile, rampâmes à quatre pattes et de nouveau nous relevâmes, jusqu'à ce que ne tombe sur nous la douceur de l'oubli.

X

Sandrine. L'Arche de Noé.

À en croire Petit Loup, depuis des temps reculés, un proverbe populaire, dans la patrie slave de sa mère, nous disait que le matin était plus sage que le soir. Cette maxime me paraît analogue à notre « la nuit porte conseil », bien que la dernière m'ait gratifié d'une nouvelle crise d'apnées et de ce cauchemar à répétition où ma patiente infernale, sur ma table d'accouchement, en pleine césarienne tente de m'étrangler. Se servant de ses genoux comme d'un casse-noix, elle me serre la gorge avec sauvagerie et vocifère en extirpant un enfant mort de ses entrailles.

Lorsque j'ouvris les yeux, il s'avéra que le jour était plus clément que la nuit et le matin plus sage que le soir. Dieu merci, les vieux dictons étaient toujours en vigueur. En outre, ce matin raisonnable montrait que les filles étaient supérieures aux garçons, surtout en matière de boisson. Pour moi, ce n'était pas une grande nouveauté : je me trouvais dans cette peau de femme depuis si longtemps qu'elle était légèrement fripée au cou, aux coudes et entre les seins.

Après avoir exploré ces endroits dans la glace et les avoir enduits d'un de ces élixirs qui nous promettent un retour en flèche à la jeunesse, après avoir avalé trois pilules, respectivement contre la constipation, contre les maux de tête et contre les fruits du péché (malgré ma stérilité), je me dandinai, nue comme un ver, jusqu'à la cuisine pour faire le petit déjeuner de

mes garçons. Afin de ne pas choquer la pudeur de Prosper, je gardai une chaînette autour du cou.

Les ronflements, les grincements de dents et autres gargouillis provenant des deux chambres voisines témoignaient que mes garçons soignaient encore leurs blessures de la veille dans un sommeil agité.

Je pouvais imaginer que même pour Ève cela n'avait pas dû être très facile avec un seul et unique Adam. Moi, pour nourrir mes deux Adam, il me fallait retrousser les manches. Comme je me trouvais en tenue d'Ève, je retroussai des manches imaginaires. J'épluchai et râpai une pomme destinée à l'un des Adam, et préparai un œuf à la coque pour l'autre. Je retirai le gras du salami danois de l'un, et égouttai le chocolat froid de l'autre à travers le plus fin de mes slips. Lorsque j'eus fini de mettre la table, devant le puits, et de l'orner de fleurs et de fruits, j'étais en nage. Le matin promettait une chaleur d'enfer et peut-être même un orage.

Je me douchai une seconde fois et cachai sous un fichu indonésien le maigre résultat de l'application d'élixirs rajeunissants. Je me servis ensuite d'une théière vide et d'une cuillère à pot pour battre le réveil. Mes garçons ne ressuscitèrent qu'au troisième appel énergique, d'abord Prosper, comme un clochard éjecté par la police de son banc de métro, puis Petit Loup, dont l'apparence m'effraya plus qu'elle ne m'amusa.

À ma grande stupéfaction, je remarquai que Prosper ne se brossait même pas les dents au sortir du lit, malgré sa sacrosainte habitude de pratiquer ce rituel d'hygiène dentaire trois fois d'affilée tous les matins que le bon Dieu a faits. Il roupillait déjà dans un fauteuil en osier, l'index trempé dans mon verre de lait, quand Petit Loup s'affala dans une bergère. Je considérai comme urgent de prendre le pouls de ce dernier, attendu que le malheureux montrait certains signes d'arythmie cardiaque. Par chance, sur la table se trouvaient leurs gélules, les deux vertes de Prosper et la blanche de Petit Loup qui lui permettait de

commencer la journée. Sans hésiter une seconde, je la lui glissai sous la langue.

Je faillis éclater de rire, malgré le sérieux du moment. Je voyais clairement que ces vieux enfants que nous étions, ces soi-disant « sages singes orientaux », étaient devenus tributaires des fortifiants s'ils voulaient accomplir tant bien que mal leur premier pas du matin. L'image de notre vieillesse commune – si jamais nous la vivions un jour – m'empêcha de rire, et me fit m'asseoir sur une chaise libre entre mes deux Adam.

Peu à peu, ils rassemblèrent leurs forces, et se mirent à manger et à boire en silence, tout en couvant des yeux la corbeille de fruits, dont les couleurs vives devaient leur donner le vertige. Prosper, à la place du pain, trempait le salami dans son chocolat ; quant à Petit Loup, il arrosait de thé les petites bouchées de son œuf à la coque. Il remua plusieurs fois ses lèvres raidies, avant de parvenir à articuler une première phrase énigmatique :

« Lorsque vous êtes allés vous coucher hier soir, dans quel état vous m'avez laissé ?

– Qui te dit que nous sommes allés nous coucher avant toi ? l'interrompit Prosper. Dans l'état où tu étais, nous ne t'aurions jamais laissé tout seul.

– Je ne suis pas fou, dit Petit Loup.

– Nous non plus, répliqua Prosper.

– Je veux des preuves, chuchota Petit Loup d'une voix qui me fit frissonner. C'est une question de vie ou de mort. »

Avec un visage de papier mâché, il se tourna vers moi.

« Laissez-moi seul, dit-il.

– C'est hors de question !

– Si vous m’avez laissé choir cette nuit, grogna-t-il, vous pouvez le faire à présent aussi. »

Il était si sûr de lui que je m’efforçai de faire revivre dans ma mémoire les derniers instants brumeux de notre lamentable festin. Primo, mon retour avec le Capitaine Carcasse de l’*Arche de Noé*, où la « colombe » de Willi le Long avait laissé quelques plumes. Secundo, la chute de Prosper dans la mer et son bref séjour dans ce monde plus juste que le nôtre. Enfin, notre retour à la maison, durant lequel nous nous sommes égarés dans des ruelles escarpées et avons tambouriné à la porte de quelqu’un, avant qu’on nous balance un seau d’eau sur la tête. Je me souvins également qu’après ce joyeux événement nous nous sommes soutenus les uns les autres, qu’à tâtons nous avons retrouvé l’entrée de la maison juste au moment où en bas, dans le village, la sirène des pompiers s’était mise à hurler...

Là, mon souvenir me trahit et ce fut le trou noir. Prosper et moi étions-nous réellement rentrés seuls ? Je n’étais plus certaine de rien, mais c’était bien la moindre des folies de la dernière nuit.

« C’est une question... de vie ou de mort », répétait Petit Loup et, tout en bredouillant ainsi, il s’endormit dans sa berçère.

C’est alors que de l’intérieur de la maison parvinrent à mes oreilles les coups d’une horloge murale. Je bondis comme échaudée, ayant compté neuf coups. Je ne savais pas que je tenais tant à passer deux jours sur le bateau de ce Corse dont les yeux changeaient si facilement de couleur. Je n’eus même pas le temps de méditer sur l’authenticité de ce sentiment, craignant fortement de voir la confrérie baisemouchiste partir en croisière sans nous. J’entrai dans la maison, et en moins de deux minutes, comme toute Ève qui se respecte, je remplis à ras bord un sac de voyage de tous les accessoires nécessaires à mes Adam pour une excursion : brosses à dents, maillots de bain, serviettes et livres, l’un sur le venin des crapauds, et l’autre sur le culte des

morts en Corse, bouquins utiles en cas de naufrage et de séjour prolongé sur une île déserte.

À cet instant-là, en bas, dans le port, beugla la sirène d'un bateau qui ne pouvait être que celui du Capitaine.

Petit Loup sommeillait debout et boitait plus que jamais tandis que nous le traînions vers la sortie. La tête posée sur mon épaule, il continuait à délirer :

« Ils vont nous sucer !... Les vampires sont parmi nous ! »

Prosper me laissa seule avec ce fardeau pour faire un saut jusqu'à la maison, et revenir avec César sous le bras et Gertrude sur le dos. Nous déboulâmes sur le port au troisième coup de sifflet du Capitaine, alors que l'un des futurs marins, plutôt impatient, détachait déjà les amarres.

« Ici, c'est moi qui commande, le mit en garde le Capitaine. Sur mer, chaque chose a sa place. Les amarres ne se larguent qu'après que le moteur a été mis en marche. Et, quand on fait démarrer un moteur qui n'a pas fonctionné depuis dix ans, il faut arroser cet événement.

– Et si on le mettait d'abord en marche, et qu'on arrose cet exploit ultérieurement ? proposa Willi le Long, qui se tenait à l'écart sur le môle, de peur que durant cette opération périlleuse l'*Arche de Noé* n'explose.

– Je suis ici le commandant en chef, dit le Capitaine. Quand celui qui dirige le bateau donne un ordre, tout l'équipage doit obéir, sinon c'est l'anarchie sur le pont. »

Toutes les personnes présentes s'accordèrent sur ce principe et se hâtèrent d'exécuter ses instructions. Après que la bouteille d'eau-de-vie eut fait un tour de bouche en bouche, j'eus le plaisir de voir deux nouveaux arrivants se pendre à mon cou, le frère cadet d'Alpha, Ampère, et son ami inséparable, José Maria Sanchos Brito Soares, qui arrivaient de l'aéroport de Figari et

nous apportaient de Paris, en guise de cadeaux, des odeurs de morue à l'ail et de *vino verde*.

« Nous n'avons pas dormi de la nuit, m'expliquèrent-ils, ne relâchant pas facilement leur étreinte fraternelle.

– Tous les marins sont-ils à bord ? demanda le Capitaine.

– Présents ! s'écria la confrérie transportée de joie.

– Nous allons mettre le moteur en marche », annonça le Capitaine d'une voix un peu cassée, en tendant la main vers une clef rouillée fichée dans le tableau de bord.

La compagnie se tut sur-le-champ, observant avec une petite appréhension le beau poignet bronzé du Capitaine, couvert de tâches de son, saisir la clef et d'un geste solennel la tourner à droite, dans le sens des aiguilles d'une montre. Le métal grinça dans la serrure comme quand on ouvre la porte de l'enfer. Ce fut le seul bruit qui troubla le silence, excepté un rire étouffé dans le dernier rang des spectateurs.

Le Capitaine remit la clef dans sa position initiale et renouvela cette opération compliquée trois fois de suite avec le même piètre résultat.

Willi le Long alors s'enhardit et s'approcha du bateau, doutant qu'il s'agisse de la bonne clef. Il eut l'amabilité de proposer au Capitaine la clef de sa valise. Là-dessus, les autres marins s'empressèrent aussi de mettre à la disposition du commandant en chef des clefs en tout genre, qui celle de son appartement, qui celle de son armoire, et qui même celle d'un coffre-fort de sa banque.

Ce fut l'occasion de remarquer que, outre ses yeux, le visage du Capitaine pouvait tout aussi facilement changer de couleur. Celui-ci s'empourpra, puis blêmit et de nouveau rougit si fort que j'eus peur de voir éclater les capillaires de ses yeux, qui mitraillaient les marins égayés.

Heureusement, le petit incident de la clef ne dura pas trop longtemps. Le jeune frère d'Alpha, Ampère, qui, d'après ses dires, connaissait trente-six métiers, se proposa de réparer la panne en deux temps trois mouvements. On ouvrit l'accès au compartiment des machines pour y introduire le jeune homme gracile, qui devait ressusciter le cadavre comme Jésus avait ressuscité Lazare.

Cinq minutes plus tard, « Lazare » se mit à vrombir, et la confrérie, de trois hourras retentissants, salua sa renaissance miraculeuse.

Alors que nous nous éloignons de la jetée vers la sortie de la crique, il s'avéra qu'il aurait mieux valu, pour notre sécurité, que « Lazare » ne marche pas du tout, et que nous fassions cette excursion sur le rivage, comme il eut convenu à de vrais animaux terrestres. Au cours de ses premières manœuvres, le Capitaine eut la main heureuse : il ne coula qu'un canot avec deux Hollandais qui, heureusement, savaient nager, coinça nos amarres dans l'hélice d'un bateau voisin, et accrocha pour l'éternité notre ancre aux chaînes reposant au fond du port. Notre commandant aux yeux multicolores portait de plein droit le surnom de Carcasse.

Ces petits ennuis techniques ne pouvaient briser son optimisme d'acier. Après avoir ordonné de changer l'amarre perdue à la proue et de poser sur la poupe l'ancre de rechange, le Capitaine, un sourire satisfait aux lèvres, considéra Boris le Russe, qui s'empressait d'exécuter ses ordres, poussé probablement par une conscience peu tranquille à l'heure des massacres en Tchétchénie. Pour le récompenser, le Capitaine le titularisa aussitôt lieutenant de navire.

La compagnie se mit à rugir à qui mieux mieux, car tous convoitaient un grade.

Le Capitaine ne se fit pas prier longtemps. En premier lieu, avec sa modestie innée, il se nomma amiral. Ensuite, il distribua

d'un cœur généreux de belles distinctions d'officiers à tous les marins, sauf à Petit Loup, qui manqua cet événement solennel, dormant dans la salle à manger comme l'ours du conte populaire qui a raté, en hivernant, le jour où le Bon Dieu a distribué des ailes aux animaux.

Inès et Alpha devinrent ainsi « capitaines », et Willi le Long sommelier de vaisseau. Ampère, le frère cadet d'Alpha, fut nommé machiniste en chef, et José Maria gouverneur de notre stock de pastèques. Tout le monde était fort content de sa nomination, surtout Prosper, qui se retrouva dans le rôle de météorologue et navigateur. L'air très sérieux, il demanda un petit grade pour sa Gertrude, et notre amiral, avec bienveillance, fit la poupée « courtisane du bateau », une sorte de fétiche qui devait nous protéger des dangereuses sirènes de la haute mer.

Quant à moi et à la petite Suzanne, l'inspiration du Capitaine se tarit. En dépit de notre différence d'âge, ce débauché nous aurait volontiers offert le grade d'*amiralesse*, tout en nous proposant de partager avec lui la nuit suivante son lit d'amiral, mais il n'osa pas choisir entre nous en public. Au terme d'une longue et douloureuse hésitation, il nous nomma ses maîtresses principales, grade qui ne nous promettait pas une nuit très calme.

Après les rudes épreuves subies dans la crique d'Ouf, l'*Arche de Noé* avait gagné le large. Grâce aux calculs de Prosper, nous apprîmes que nous croisions en direction d'est-sud-est à la vitesse vertigineuse de cinq nœuds. La mer était d'huile, et la chaleur du matin se transformait en une vraie canicule. Nous avions du mal à respirer sous cette voûte incandescente, sans le moindre souffle de vent.

D'un coin ombragé du pont de commandement, je fis le compte des loups de mer intrépides qui, le visage radieux, naviguaient vers l'aventure. Nous étions exactement treize, ce qui d'après mes croyances présageait une bonne chance et une mer de demoiselle. En outre – chose très rare –, ces treize apôtres

marins étaient tous égaux. Même la vieille *Arche de Noé* frémissait de fierté, comme si elle savait que tous ces voyageurs étaient des officiers supérieurs.

À l'idée d'un naufrage qui pourrait menacer notre bateau bourré d'officiers, je me signai en cachette, traçant du doigt une croix sur mon front, à la manière de ma tante Germaine. « Tout le monde ne peut pas être capitaine », expliquait ma tante à sa cuisinière Marouchka, qui organisait parfois des minirévolutions hongroises, toujours infructueuses. « Sur un bateau, quelqu'un doit s'occuper de la navigation, et quelqu'un doit laver le pont », disait tante Germaine. Effectivement, sur l'*Arche de Noé*, il y avait toute une tripotée de gradés, mais personne pour nettoyer le pont. C'est pourquoi des écorces de pastèques et des peaux de bananes traînaient déjà un peu partout, du tableau de bord aux toilettes.

Je m'arrachai à ces pensées au pied d'une falaise abrupte, alors qu'une nouvelle bouteille commençait à circuler de main en main, malgré la chaleur qui décuplait les effets de l'alcool. Ceux-ci se firent sentir rapidement, au moment où Willi le Long et la grosse Inès se mirent une fois de plus à se chamailler, cette fois au sujet de la reconnaissance du peuple corse, qui – contrairement à une idée fort répandue – paie des impôts.

Ils s'agitaient dans un vent d'arguments persuasifs :

« Il paie ! – Il ne paie pas ! – Il paie ! – Mon œil !... »

Je ne pus me défaire de l'impression de nous voir assis sur un baril de poudre. La mèche n'était pas encore allumée, mais une étincelle pouvait à tout moment déclencher le mécanisme de la machine infernale. Riant jaune, je songai à la bonne entente légendaire qui régnait parmi les animaux de la vraie Arche de Noé. Nous étions, nous aussi, des animaux politiques de toutes espèces, n'ayant qu'un infime espoir de finir la croisière avant que le serpent n'avale la grenouille.

La seule chose qui nous manquait pour nous empêcher de nous entredévorer était un vrai déluge.

« Vois-tu un déluge à l'horizon ? » demandai-je à mi-voix à Prosper pendant qu'il scrutait l'est avec un instrument en cuivre du Capitaine.

Prosper écarquilla les yeux.

« Rien de moins qu'un déluge ?...

– Ou une sérieuse inondation, persévérerai-je.

– Je me vois obligé de te décevoir, rétorqua Prosper. Les chances d'un déluge quel qu'il soit sont égales à zéro. Si ça continue à cuire comme ça, j'ai bien peur qu'il ne faille faire le reste du chemin à pied, au fond d'une mer asséchée. »

Je me méfiais de cette idylle estivale. Notre serre, sous la voûte d'azur embrasée, ne promettait que plus d'excitation. D'ailleurs, celle-ci se lisait déjà sur les visages fatigués, sous les chapeaux et les serviettes humides avec lesquels la compagnie essayait de se protéger du petit vent brûlant. Du haut de mon promontoire s'ouvrait une vue splendide sur la dérision et la mélancolie qui, telles des fées douces-amères, régnaient sur notre royaume de culs-de-sac.

XI

Petit Loup. Le souvenir d'un cauchemar.

Et si c'était un mythomane, un imposteur ?

Son image ne cessait de me hanter, son visage éclairé par l'incendie de forêt, ses oreilles de vampire dressées sous sa casquette. Prosper et Sandrine avaient beau essayer de me convaincre que nous étions rentrés ensemble nous coucher, je savais que ce ne pouvait être vrai, car il n'existe pas de rêves laissant une vision aussi vivace.

« Il ne manque que ta signature, frérot, répéta Ignace.

– Et si je refusais ! m'écriai-je.

– Alors je serais obligé de te zigouiller. »

Depuis le matin, je m'efforçais désespérément de faire revivre dans ma mémoire les derniers instants de ce cauchemar. J'étais si tendu que les veines gonflaient sur mes tempes et que mon cerveau était la proie d'une douleur lancinante, comme si quelqu'un m'enfonçait un poinçon de fer dans l'occiput.

Ignace ne m'avait jamais appelé « frérot ». Il aurait dit « p'tit gars ». Je me souvenais de chaque détail. Ignace avait donc posé le bout de ses doigts sur mes lèvres. Ses doigts étaient si glacés que l'on pouvait se demander s'ils n'appartenaient pas à un animal à sang froid.

« Tu es cuit, mon p'tit gars, dit-il en souriant. Ce qui t'attend, maintenant, c'est le départ au royaume des taupes. »

Monsieur Ignace n'aurait rien dit de pareil ; il n'aurait jamais utilisé l'expression « tu es cuit ». D'ailleurs, à cet instant, il ne souriait pas. Au contraire, il s'était assombri comme le ciel avant l'orage, avec ses doigts glacés sur mes lèvres, avant de me tourner le dos. À présent, je voyais comme sur un écran de cinéma ses oreilles pointues se dessiner sur un arrière-plan de flammes. S'il s'agissait réellement d'une créature à sang froid, alors ce ne pouvait être que le fantôme d'un mauvais rêve, et dans ce cas-là Prosper et Sandrine avaient raison : nous étions rentrés ensemble nous coucher !...

Et si c'était un fabulateur, un calomniateur, qui n'avait rien en commun avec la pègre de Toulon ?...

« Tu es cuit, p'tit gars, dit Ignace.

– Vous n'avez pas honte, répondis-je, de faire chanter des personnes honnêtes, au nom d'un parrain toulonnais inventé de toutes pièces !... »

Pendant que je ressassais cette vérité, sachant que je vivais dans un monde où le réel menaçait toujours de s'effondrer sous le fardeau de l'illusion, le poinçon de fer s'enfonçait de plus en plus dans mon cerveau.

XII

Prosper. Un homme agenouillé.

« Vois-tu un déluge salvateur à l'horizon ? me demanda Sandrine, comme si elle traduisait la pensée des autres. »

La sauvegarde de notre âme en péril fut un nouveau prétexte pour ouvrir une nouvelle bouteille. Nous ouvrîmes donc une nouvelle bouteille, et portâmes un toast à ce nouveau prétexte.

Je remarquai que, dans la confusion générale, notre bateau avait carrément changé de direction. Au lieu de maintenir le cap sur l'est, nous zigzaguions depuis vingt bonnes minutes vers le sud. J'attirai l'attention du Capitaine sur cette circonstance qui pouvait nous mener dans les eaux territoriales italiennes. L'amiral me félicita en public de ma vigilance, s'empressant d'élever Ampère, machiniste en chef, au grade de barreur principal et de lui ordonner de modifier sur-le-champ le chemin du bateau.

Après avoir donné cette instruction, le Capitaine empoigna la bouteille à son tour. C'est à cet instant que les choses commencèrent à virer à l'aigre.

Ampère refusa d'exécuter son ordre et, par la même occasion, dédaigna cette promotion. Cela eut une très mauvaise influence sur les autres matelots du bateau ivre. *L'Arche de Noé* tournait sur elle-même suivant son propre sillage, à la stupéfaction de quelques goélands pris de vertige au-dessus du mât. Il

s'avéra soudain qu'aucun des marins n'était content de son grade et que le Capitaine avait été injuste à l'égard de tout le monde. Les officiers, Boris et le beau neveu de Napo, demandèrent de l'avancement, estimant avoir servi loyalement à la proue et à la poupe ; Inès, en échange du grade de capitaine, exigeait la casquette de vice-amirale ; José Soares se démettait du titre de gouverneur du stock de pastèques et demandait qu'on le fasse passer navigateur en chef ; moi, je refusai catégoriquement d'abandonner ma charge ; quant à Petit Loup, il nous surpassa tous, réclamant rien moins que le rôle de commandant du harem du bateau.

L'amiral en colère nous traita de maudits anarchistes et, après avoir bu trois fois de suite à la régálade, il renonça au commandement du bateau et s'éclipsa dans sa cabine pour chercher le repos entre les cuisses de Gertrude. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes sans capitaine et sans timonier sur l'*Arche*, qui continuait de tourner frénétiquement en rond et de troubler les oiseaux du littoral corse.

Au moment où tout semblait perdu, alors que, pris dans une spirale, nous nous approchions dangereusement d'un tas de récifs, le salut arriva de là où nous nous y attendions le moins, du haut du pont de commandement, où la majestueuse Alpha se démenait. Sa soif effrénée de pouvoir lui avait vraisemblablement signalé que les circonstances étaient plus que favorables pour une sorte de coup d'État.

« Tous à vos postes ! » hurla-t-elle, nue jusqu'à la ceinture, levant les bras en V, comme celui de la victoire, au-dessus de sa tête, ce qui mit davantage en valeur la fermeté de sa poitrine et celle de son caractère.

Nous nous tîmes, heureux qu'il se trouvât enfin quelqu'un pour présider sans pitié à nos destinées. N'étions-nous pas, sur l'*Arche de Noé*, des bêtes humaines de toutes espèces, ne souhaitant rien d'autre que choisir le roi des animaux et devenir ses esclaves fidèles.

« Prosper ! m'interpella Alpha.

– Mon amiralesse ! répondis-je avec un salut militaire.

– Fais un saut jusqu'ici, m'ordonna-t-elle en souriant, contente de la manière dont je m'étais adressé à elle. Vas-y, montre-nous comment on fait marcher ce navire.

– À votre service, mon amiralesse ! » m'exclamai-je, toujours à la militaire.

Je m'agitai sur le pont comme un homme qui aurait eu affaire aux bateaux depuis sa plus tendre enfance, bien que je pusse me targuer de n'avoir posé les pieds sur un engin flottant que deux fois dans ma vie.

« Tout bateau qui n'est pas ancré doit suivre une route bien définie, expliquai-je aux personnes présentes.

– Très bien, me complimenta Alpha. Quelle est cette route ?

– Notre cap est est-sud-est », dis-je, me souvenant vaguement des paroles du Capitaine Carcasse lors de l'appareillage.

Alpha me nomma immédiatement second.

« Bravo, Prosper ! me félicita la confrérie.

– Silence ! » hurlai-je.

Ma propre voix m'effraya. Je remarquai que notre compagnie s'était tue sur-le-champ. Je n'aurais jamais imaginé que j'étais né pour commander.

Afin de consolider cette belle autorité tout juste acquise, je nommai aussitôt José Soares mon second. Ce choix fut judicieux, car le sang bouillonnant de ses ancêtres navigateurs coulait toujours dans les veines du petit Portugais de fer. Dès qu'il s'empara du gouvernail, José Soares le serra si fort que ses doigts bleuèrent. Je poussai un soupir de soulagement, sachant

que personne, jusqu'à la fin de la croisière, n'arracherait la barre à ses mains.

« Est-sud-est ! lui commandai-je.

– Est-sud-est, répéta José sagement.

– Je suis contente de ton travail », me complimenta de nouveau Alpha avant de se retirer sur le pont arrière, pour s'allonger avec une pastèque sous la tête et une bouteille de Coca fraîche à portée de la main.

J'attendis que la reine des animaux s'endorme, puis je vérifiai encore une fois le cap et félicitai José Soares en public.

« Je suis content de ton travail », dis-je en me dirigeant vers le pont avant où j'avais repéré un beau coin pour la sieste.

Avec le Portugais à la barre, nous pouvions naviguer l'esprit tranquille, car seule l'apparition inopinée d'un porte-avion était en mesure de le faire changer de cap. Comme s'ils le pressentaient, les petits bateaux de pêche et les canots de touristes venant à notre rencontre s'écartaient prudemment et laissaient l'*Arche de Noé* suivre librement son chemin, est-sud-est ; José Soares s'y tenait aveuglement, ne quittant pas de l'œil le compas rouillé du Capitaine.

Après m'être lavé les mains avec de l'alcool, j'étais en train de somnoler à la proue depuis à peine dix minutes quand deux doigts qui me pincèrent le pavillon de l'oreille me tirèrent de mon assoupissement. S'il y avait quelque chose au monde que je haïssais, c'était bien ce genre de réveil, même s'il s'agissait d'une main d'homme, et même si celle-ci appartenait à Petit Loup.

« Il faut que je te parle, grommela-t-il.

– Tu as choisi le mauvais moment, dis-je en gémissant.

– Je n'ai pas le choix, l'affaire est urgente. »

Il s'assit tout près de moi et posa ma tête sur sa belle cuisse fuselée. C'était une position très agréable pour une tête qui souffrait d'une sournoise migraine depuis sa brève sieste. C'était exactement ainsi que j'imaginai nos éveils, le dimanche, dans la cour d'une vieille maison de Normandie où Sandrine nous rejoindrait un jour, où nous vieillirions les uns à côté des autres dans une parfaite quiétude.

« Aujourd'hui, je ne vois rien qui soit urgent en ce bas monde, dis-je, et je traçai du bout de l'index une petite croix sur son front crispé, à côté de sa mèche blanche, comme l'aurait fait Sandrine.

– C'est une question de vie ou de mort, marmonna-t-il.

– Allons, mon petit, protestai-je, pris d'une affection paternelle. Regarde de quoi tu as l'air. Les soucis te vont mal.

– Je veux que tu me répondes franchement à une question, dit-il et il jeta un regard autour de lui, calculant la distance qui nous séparait de témoins indésirables.

– C'est d'accord, mon petit.

– Hier soir, après que je me suis éclipsé avec Suzanne, quelqu'un m'a demandé ?

– Ne recommence pas à me casser les pieds avec cette histoire, bougonnai-je. Je t'ai transmis son message mot pour mot, et toi, en signe de remerciement, tu m'as envoyé au diable. »

Petit Loup se mit à me masser tendrement les tempes du bout des doigts. C'était ce que je pouvais imaginer de plus doux en cet instant.

« Excuse-moi, chuchota-t-il. Tu sais quelle brute je deviens dès que je bois un verre de trop.

– Je te pardonne tout, dis-je.

– Si je ne m’abuse, cet homme avait à peu près mon âge ? poursuivait Petit Loup d’une voix étouffée.

– À peu près. C’est difficile à dire.

– À cause de sa grande casquette ?

– Oui, il cachait son visage à l’ombre de cette casquette.

– Il est difficile de donner un âge aux hommes imberbes.

– Exact, acquiesçai-je, appréciant de plus en plus la pression de ses doigts sur mes tempes.

– Mais le plus laid sur cet épouvantail, souffla soudain Petit Loup, ce qu’il a de plus hideux, c’est son bec de lièvre ?

– C’est vrai, répondis-je en souriant. Je parie que tu n’as jamais vu un si vilain bec de lièvre.

– Si », dit-il entre ses dents.

Et il me serra si fortement les tempes qu’elles craquèrent comme dans un casse-noisettes.

« Tu es fou, ça fait mal ! m’écriai-je.

– Il faut que ça fasse mal, chuchota-t-il avec fièvre. Cela fera encore plus mal si tu ne me dis pas la vérité. »

J’essayai de m’arracher à ses mains, mais tout ce à quoi je parvins fut de sentir ma tête glisser dans un piège plus douloureux encore : ses cuisses. En une autre occasion, je me serais fait une vraie fête de cet appuie-tête musclé s’il n’avait continué à serrer comme s’il avait décidé de me faire éclater le crâne.

« Si l’homme a disparu avant mon retour avec Suzanne, et si ensuite nous sommes allés ensemble nous coucher, haletait Petit Loup, comment se fait-il que je sache dans les moindres détails de quoi il avait l’air ?

– C’est moi qui t’ai tout raconté ! » m’écriai-je.

Mes paroles lui firent relâcher sa pression.

« La casquette, le menton imberbe, le bec de lièvre ?...

– C’est moi qui t’ai raconté tout ça, répétais-je.

– Cela veut donc dire que le reste n’est qu’un mauvais rêve ? murmura-t-il comme en transe. Dans ce cas, conclut-il, le visage rayonnant, peut-être que Sandrine et toi aviez raison !

– Nous avons toujours raison, approuvai-je en riant.

– Je vous aime, dit Petit Loup sur un ton badin.

– Nous aussi nous t’aimons », fis-je.

Nous ne remarquâmes même pas Sandrine arriver derrière nous.

« Je n’aime pas que vous fassiez des plans d’avenir derrière mon dos, dit-elle, s’allongeant près de moi pour poser sa tête là où reposait la mienne, dans le giron de Petit Loup. J’espère que vous ne me laisserez pas sur le carreau ? »

Nous répondîmes à l’unisson :

« Nous ne ferons jamais bande à part. »

Nous clignâmes tous trois des yeux, nous sentant frères et sœur plus que jamais, comme ces trois singes orientaux, un petit vent brûlant sur notre visage. Le brouillard à travers lequel avançait notre bateau ne présageait rien de bon, le calme plat de cette mer pouvait se transformer subitement en la pire des tempêtes. Nous nous serrâmes encore plus l’un contre l’autre, nous nous fondîmes en un grand corps, une sorte de pieuvre humaine, nous protégeant ainsi de tous les dangers.

On verra cependant que le danger ne se trouvait pas là où je croyais : il résidait dans les natures très diverses des animaux

assemblés sur l'*Arche de Noé*. Nous ne sommeillâmes pas dix minutes que la grosse Inès et Willi le Long se remirent à se chamailler, cette fois-ci plus sérieusement que jamais, si sérieusement qu'Inès décida de jeter le grand escogriffe à la mer.

Ils commencèrent la conversation en fouillant innocemment la cendre sous laquelle couvait la sournoise étincelle. Tôt ce matin-là, la vorace Inès avait visité l'unique poissonnerie d'Ouf, à la recherche de langoustines dont elle avait eu envie dès qu'elle avait ouvert les yeux. Elle avait découvert que la faune marine sur les étals était aussi rare qu'un puits d'eau fraîche dans le désert de Gobi. La discussion dévia sur les eaux du littoral corse où, au dire d'Inès, les poissons devaient mourir de vieillesse puisque personne ne retroussait ses manches pour tirer un filet de pêche.

« Ils devraient avoir honte, dit Inès, qui avait l'estomac dans les talons depuis un bon moment, particulièrement après une gorgée d'eau-de-vie. Il ne faut pas qu'ils s'étonnent d'être pauvres, ces indépendantistes qui font feu de tout bois. »

Dieu seul sait pourquoi Willi décida de soutenir les Corses sans défense, bien qu'il n'en connût aucun.

« Ils ne sont pas pauvres d'hier, ces gaillards-là, dit-il avec un soupir. L'histoire ne les a jamais épargnés comme elle a su être tout sucre tout miel pour d'autres peuples. Celui qui est rassasié ne croit jamais celui qui a faim.

– Si quelqu'un meurt de faim ici, c'est bien moi ! s'échauffa Inès. Depuis que nous avons atterri sur cette île, on nous nourrit de pastèques. Quelle chance que Boris et moi ayons apporté une boîte de caviar de Russie. »

Willi le Long ne lâchait pas prise. D'après lui, les pastèques corses étaient moins dangereuses que le caviar russe pour la santé physique et morale. D'après lui, certaines dames et certains messieurs occidentaux feraient mieux de se serrer la cein-

ture et de contenir leur goinfrerie, car c'est une honte de voyager en première classe de train ou d'avion quand on traverse l'existence dans un pitoyable corps de troisième classe.

« Vous avez osé qualifier mon corps de troisième classe ! tonna Inès. Si cette injure était sortie de la bouche de quelqu'un d'autre, peut-être l'aurais-je avalée, mais quand c'est un homme-girafe qui s'avise de m'insulter, ça me met hors de moi ! Retirez ce que vous venez de dire, monsieur !

– Dans ce cas, vous aussi vous me ferez des excuses pour m'avoir traité de girafe », lui rétorqua Willi le Long.

Sandrine, Petit Loup et moi nous éveillâmes tout à fait, et nous joignîmes promptement aux auditeurs de ce nouveau duel. Tout portait à croire que la suite de la croisière serait plus qu'intéressante.

« Votre cerveau doit beaucoup souffrir, dit Inès à Willi, de cet air sans oxygène que vous respirez à votre altitude. »

L'intéressé survola du regard les personnes présentes ; elles s'amusaient à merveille. Lorsqu'il arriva à Petit Loup, ce dernier lui fit un clin d'œil discret en dirigeant son pouce vers le sol, à la manière des anciens Romains, qui faisaient ainsi signe aux gladiateurs d'achever leur adversaire.

« Certaines mauvaises langues racontent ici des choses peu ragoûtantes au sujet d'une dame, murmura le grand escogriffe.

– Quelles langues ? Que disent-elles ? À propos de quelle dame ? l'interrogea le public, impatient de tremper ses jambes dans le sang jusqu'aux genoux.

– Je demanderai que cette histoire ne sorte pas de notre cercle intime, dit Willi d'un air affecté. Mon intention n'est que de faire rire ceux qui s'ennuieraient un peu. Naturellement, je dois vous taire de quelles mauvaises langues et de quelle dame il

s'agit. Je vous prie de me jurer que ce petit secret ne sortira jamais du bateau.

– Nous jurons ! » s'écria l'assistance.

Le serment d'Inès fut de tous le plus sonore.

« C'est dégoûtant ! » s'exclama Willi le Long.

Nous nous tûmes, nous mordant les lèvres et nous demandant quelle nouvelle fourberie il allait inventer.

« C'est plus que dégoûtant ! répéta le plaisantin.

– Qu'est-ce qui est dégoûtant ? s'enquit Inès.

– Pensez donc, répondit Willi toujours d'un air affecté, la dame en question, par ailleurs digne de respect, souffre un peu d'obésité. Une fois par an, elle entreprend des cures d'amaigrissement héroïques et arrive à se défaire de dix à quinze kilos. Cela n'aurait rien de fâcheux si, par flux et reflux fréquents, la peau de la dame ne s'était détendue comme un accordéon russe, et si elle n'avait dû se rabattre sur un lifting consistant. Lors de cette opération, il lui resta un tel surplus de peau qu'elle décida d'en faire une paire de chaussures. »

À ces mots, Willi le Long, comme par hasard, posa son regard sur les mocassins roses de notre Inès, qui étaient de la même couleur que son double menton.

Inès rit de bon cœur avec les autres et dans l'hilarité débordante personne ne trouva bizarre de la voir s'approcher du grand escogriffe, les bras écartés comme pour l'étreindre, jusqu'à ce que sa poitrine ne touche son ventre, car telle était la différence de taille entre la girafe et la grosse dondon. Nous comprîmes que rien de bon ne se préparait pour le farceur au moment où Inès, en silence, commença à le pousser de ses seins vers le pont arrière, où bâillait une ouverture dans la barrière de sécurité. Willi le Long s'agrippait comme il pouvait, flageolant

sur ses échasses, pendant que la femmebulldozer le refoulait sans aucune pitié.

Lorsqu'il se retourna et qu'il aperçut le sillage d'écume derrière le bateau, le pauvre échalas écarquilla les yeux.

« Prenez garde, madame, gémit-il, je vous préviens que je ne sais pas nager ! »

Au lieu de répondre, Inès le poussa encore une fois de sa poitrine, et l'amena ainsi juste au-dessus de l'eau.

« Charitable dame, se lamentait Willi, j'espère que vous avez conscience de préparer un meurtre avec préméditation ! »

Je vis Petit Loup arracher du pont de commandement l'unique bouée de sauvetage dont nous disposions. C'était bien la preuve que Willi le Long disait vrai et qu'Inès réussirait peut-être à réaliser ce que nous tous avons raté : transformer d'un seul coup notre bouffonnerie en un drame aux conséquences irréparables.

« Je ne sais pas nager ! clama l'escogriffe.

– À genoux ! » cria Inès.

La girafe s'empressa d'exécuter son ordre. Cela provoqua une nouvelle salve de rires, car, même agenouillé, il était presque plus grand que la grosse dondon en furie.

« Si certains font des chaussures de leur peau, gronda Inès, moi, de la vôtre, je vais faire un tapis roulant pour l'escalier de service. Ma brave Marie-Jo habite au sixième sans ascenseur.

– Je préférerais que ce soient vos pieds qui me foulent la rate, chère madame », s'adoucit Willi le Long, se penchant sur la très grande échancrure de tissu entre les seins d'Inès.

C'était exactement ce qu'il fallait dire à notre Inès, qui aimait marcher autant sur la peau des hommes que sur la collec-

tion de fourrures disposées devant sa cheminée. Rien au monde n'ensorcelait plus notre Inès qu'un homme à genoux. Il ne m'était pas difficile d'imaginer la suite de cette farce, et le futur immédiat montra que mes prévisions étaient plus qu'exactes lorsque nous les retrouverons plus tard dans la cabine du Capitaine.

Mais d'abord le dernier acte de la farce. À la consternation générale et devant Inès ébahie, le grand escogriffe tendit soudain la main vers son sein droit, le sortit de son bustier et se mit consciencieusement à sucer le mamelon.

Visiblement comblée, Inès hésita assez longtemps avant de se décider à le sevrer. À ma grande satisfaction, elle le fit une seconde à peine avant que n'apparaisse sur le pont son fiancé russe, qui, pendant le dénouement heureux du drame, vidait sa vessie dans les toilettes et faisait éclater un petit bouton sur sa tempe, à l'endroit où poussent les premières cornes des jeunes cerfs.

Tout en se plaignant qu'on lui ait retiré le sein trop tôt et causé ainsi un traumatisme incurable, Willi le Long caressait des yeux notre règne animal bariolé. Seule la folie des vacances pouvait rassembler sur cette coque de noix ces bêtes humaines de toutes espèces qui rêvaient en cachette de la douceur d'un vrai déluge. Chacun de nous l'appelait de ses vœux, aussi sincèrement qu'Alpha, amoureuse des grands malheurs ou même Inès, qui, à l'insu de son jeune fiancé, devait s'éclipser avec le grand escogriffe dans la cabine malfamée du Capitaine Carcasse.

Au moment où il connaissait un allaitement quelque peu tardif, l'échalas n'imaginait même pas que le destin lui préparait un épilogue autrement plus attrayant. Sandrine, Petit Loup et moi connaissions depuis longtemps le penchant d'Inès pour les hommes agenouillés, mais nous n'avions pas prévu que, des-

cendant sous le pont pour trouver un peu de fraîcheur, nous apercevions la porte de la cabine du Capitaine entrouverte et les deux ennemis dans une posture témoignant d'une trêve tout juste signée.

L'image était telle que Sandrine rougit comme une fillette de douze ans : Inès, à genoux, entre les deux cuisses de grenouille de Willi le Long, qui dévorait des yeux le plafond comme s'il y voyait le septième ciel et tous ses anges.

« Ma douce dame, chuchotait-il, puis-je vous demander de laisser tomber votre fiancé sur-le-champ et de convoler en justes noces avec moi ? »

En toute autre circonstance, Inès aurait explosé ou éclaté de rire devant une demande en mariage si insolente, mais cette fois-ci elle ne souffla mot, car, comme toute jeune femme bien élevée, elle savait qu'il était impoli de parler la bouche pleine.

XIII

Sandrine. Une femme à la mer.

« Ma douce dame, roucoulait Willi en roulant ses yeux vers le plafond, comme s'il y voyait le paradis, puis-je vous demander de laisser tomber votre fiancé sur-le-champ et de convoler en justes noces avec moi ? »

Inès ne considéra nullement nécessaire de répondre à cette demande en mariage prématurée, et continua tranquillement à ruminer sous son chapeau de paille orné d'un bouquet de cerises.

La regardant, agenouillée entre les jambes maigres du grand escogriffe, recouvertes d'un duvet roux, je rougis jusqu'au blanc des yeux, non pas tant à cause de la position humiliante de mon amie qu'en raison de la présence de ces deux débauchés au premier rang du parterre. Contenant leur rire avec peine, Petit Loup et Prosper bâillaient comme deux poissons hors de l'eau, et j'eus beaucoup de mal à les entraîner vers l'escalier qui menait au pont. Là, ils donnèrent libre cours à leur hilarité – qui pouvait être dangereuse pour des gens de leur âge –, une vraie avalanche de sifflements, de hoquets et de cris intermittents.

Le destin capricieux voulut qu'ils se retrouvent aussitôt nez à nez avec Boris le Bobo, qui, tiraillé par un diabolin euphorique, commença à se pavaner comme un jeune cerf arborant ses premières cornes. En chantonnant un air russe grivois, il

arracha la longue-vue des mains de José Soares, la retourna et du coup se sentit démesurément grand devant le monde minuscule de la lunette. Enhardi par sa propre grandeur, il embrassa Alpha derrière l'oreille sous le nez de son frère, tapota les fesses de la petite Suzanne et, les jumelles toujours sur les yeux, tomba sur Prosper et Marie-Loup en train de lutter pour avaler une bouffée d'oxygène.

La rencontre de ces deux nains s'esclaffant dans sa longue-vue troubla quelque peu le Russe surexcité.

« Que se passe-t-il ? De quoi rient les citoyens ? » demanda-t-il, clignant de ses yeux rouges d'oiseau.

Hurlant de rire, ils le serrèrent dans leurs bras.

« Nous nous sommes plongés dans le vice jusqu'au cou, lui expliqua Prosper entre deux hoquets.

– Quel vice ? Le cou de qui ? bégayait Boris.

– Ne pose pas de questions ! » jeta Prosper dans un nouvel éclat de rire.

Ne relâchant pas leur étreinte, ils l'attirèrent vers l'avant du bateau, dans la direction opposée à celle qui l'aurait mené dans la cabine du Capitaine. Qui pouvait savoir comment se comporterait un Russe en apercevant le chapeau de sa fiancée entre des jambes couvertes d'un duvet roux, surtout si cette image lui apparaissait dans un verre amoindrissant.

Sans doute Boris avait-il le principe des jumelles retournées dans le sang. Il ressemblait à ce chasseur de rhinocéros de la plaisanterie qui, armé d'une simple longue-vue, retournait son instrument et rapetissait ainsi par cent fois l'animal dangereux pour l'attraper ensuite avec une simple pincette et le glisser dans sa blague à tabac. La grande patrie de Boris ne considérerait-elle pas de la même manière des peuples entiers : dans sa longue-vue inversée, un pays libre se transformait en moins de

deux en un tout petit allié privé de liberté et tassé sans peine dans la tabatière russe.

Comme s'ils sentaient l'odeur du tabac à priser, Prosper et Petit Loup éternuaient joyeusement, tout en amenant Boris jusqu'à l'avant du bateau.

« Cher Bobo Borisovitch, le cajolait Petit Loup. Malheureux en amour, heureux au jeu. Nous avons tous une chance de cocu. L'heure est propice pour porter un toast à cette fraternité. »

Le visage de Boris s'illumina.

« À la fraternité européenne ! s'écria-t-il. À une Europe de l'Oural à la Corse ! »

Cette vision du Continent ne plut pas du tout au neveu de Napo, qui se sentit sur son île natale comme sur la queue de l'Europe, cette péninsule de l'Asie, et il serra de dos le cou de Boris si cordialement que le photographe manifesta rapidement des premiers signes d'étouffement.

Après les premiers, on pouvait s'attendre à des seconds, si la grosse Inès n'était accouru à son secours, suivie du fidèle Wil-li le Long. En souvenir de leur trêve conclue dans la cabine du Capitaine, Inès avait vissé sur son crâne la casquette blanche de l'escogriffe ; quant à ce dernier, il se pâmait sous le chapeau de paille au bouquet de cerises de la psychanalyste. Lorsqu'ils les aperçurent, Prosper, Petit Loup et le neveu de Napo s'esclaffèrent de plus belle et permirent à leur proie de recouvrer la liberté.

« Que faites-vous, malheureux ! tonna Inès.

– Nous nous sommes faits frères, se félicita Boris dès qu'il happa un peu d'air. Nous venons juste de porter un toast à la grande fraternité européenne.

– Vous êtes tous pareils, bleus, blancs, roses ou rouges ! trancha Inès. De vulgaires bestiaux politiques ! »

Sur ces mots, elle attrapa Boris le Bobo par le col et l'arracha au nœud européen dont les restes – Prosper, Petit Loup et le neveu de Napo – se tordaient toujours de rire. Leur jovialité gagna tous les spectateurs, tous sauf Inès, qui devait se douter de quelque chose et qui s'empressa de disparaître avec son fiancé russe du côté opposé du bateau, le plus loin possible de la confrérie hilare.

Je riaais avec les autres, mais, malgré tout, un goût amer m'emplissait la gorge.

Notre *Arche de Noé* ressemblait plus que jamais à une coque de noix qu'une aiguille magnétique affolée conduirait tout droit au cœur de l'ouragan. Pour la première fois, je me demandai sérieusement si le destin n'avait pas rassemblé exprès sur le coffre flottant du Capitaine des animaux humains si différents, afin de les soumettre à la plus difficile de toutes les épreuves : l'ivresse des vacances.

Je haïssais notre sensation intense de bien-être, je répugnais à notre bateau sur cette mer d'huile sournoise, je détestais notre compas qui confondait les quatre points cardinaux, je me haïssais moi-même, me sentant devenir aussi victime d'une illusion post-soviétique, celle d'une grande famille heureuse de « l'Oural à la Corse ». À l'instar de la Corse, cette île des Tentations suicidaires, nous souffrions d'une mélancolie aiguë, d'un délire sans fièvre ; tout comme cette île-kamikaze, nous brûlions de lever l'ancre pour nous jeter vers le néant, le plus loin possible de notre ornière. J'eus envie de descendre dans le compartiment des machines et de percer une brèche, de faire couler la carcasse du Capitaine avec tout son chargement débile, car seul un bon naufrage, à défaut d'un vrai déluge, pouvait ramener à la raison ces animaux euphoriques.

Je ne me reconnus pas quand je m'approchai de mes deux Adam sommeillant à l'ombre pour les pousser du pied avec arrogance.

« Je vous méprise », dis-je.

En guise de réponse, Petit Loup marmonna en rêve un mot incompréhensible. Prosper, au contraire, sortit de sa somnolence, et, de son œil de verre, me toisa de la tête aux pieds.

« Qu'est-ce qui te prend ? me demanda-t-il.

– Je me méprise et je vous méprise du fond du cœur, dis-je.

– Ce n'est pas une raison pour nous réveiller », me réprimanda Prosper en reposant la tête sur la cuisse de Petit Loup.

Je me sentis abandonnée de tous, seule au monde avec ce poids insupportable, l'impression d'avancer vers l'œil même du cyclone. La brume posée sur l'eau accroissait mon inquiétude, tous ces amas de vapeur qui masquaient les anses désertes le long desquelles nous voguions. Depuis peu, le soleil était à son zénith, mais lui aussi voilé par ce brouillard où nous étouffions comme dans une serre. De nouveau, je fus prise du désir ardent de descendre dans la cale et d'envoyer ce bateau diabolique par le fond.

J'aurais peut-être mis à exécution cette intention insensée, si, me dirigeant vers les machines, mon attention n'avait pas été attirée par les cris de José Soares, qui beuglait sur le pont de commandement, tel son ancêtre Vasco de Gama lorsqu'il aperçut le cap de Bonne-Espérance.

« Une femme à la mer ! » rugissait-il.

L'événement tomba à pic pour m'empêcher de nous faire sombrer. Il était tout aussi invraisemblable que l'apparition sous notre nez de Neptune en chair et en os, un trident à la main, nous demandant du feu pour allumer sa cigarette. En outre, ledit événement semblait arriver comme sur commande pour apaiser les rapports sur le bateau entre l'Est et l'Ouest,

nous rappelant qu'il est au monde d'autres contradictions capables de creuser un fossé entre le Nord et le Sud.

Nue comme la main, belle comme une sirène, avec une peau veloutée couleur d'ébène, la jeune femme à la mer était une sujette du Sud, lointain et pauvre. Tous ses biens sur son petit canot pneumatique étaient une rame en bois et une bouteille d'Évian à demi vide. Ma première pensée fut que ce mirage nous était envoyé par un fabricant d'eau minérale dans le cadre d'une scabreuse campagne publicitaire. Ma deuxième pensée fut que nous étions tout simplement victimes d'une hallucination collective, sur ce bateau maudit qui nous ramenait vers la petite enfance. Je n'eus pas le loisir d'achever une troisième pensée.

Assise au fond du canot à peine plus grand qu'une baignoire, la jeune femme proférait des jurons sénégalais dont j'avais appris le sens figuré lors d'un séjour à Dakar.

« Satané fils de chienne ! pestait-elle à tue-tête dans un français à l'accent bruxellois entre deux jurons sénégalais. Que sa mère chevauche sans selle un éléphant ! »

Notre équipage assoupi s'éveilla en sursaut, surtout les hommes, qui, la langue pendante, sortirent la somptueuse naufragée du canot pour la hisser à l'avant de l'*Arche de Noé*. Dès lors, sa baignoire, attachée à une corde, nous suivit dans un sillage d'écume effaçant toute trace de cet événement inconcevable. Retrouvant son souffle après qu'elle avait versé de chaudes larmes, la Sénégalaise sourit à ses sauveurs, leur lança un baiser de ses longs doigts soignés et se présenta timidement.

« Je m'appelle Diuma, fit-elle.

– Que veut dire ce joli nom ? s'enquit le Capitaine Carcasse dont les yeux à fleur de tête, tout comme ceux des autres hommes, étaient en train de sortir de leurs orbites.

– En sénégalais cela veut dire vendredi, expliqua Diuma.

– Vendredi ! s'exclama Ampère. Si tu es Vendredi, alors je serai Robinson, tonnerre de Dieu ! Il ne nous manque qu'une île déserte ! »

Les membres féminins de l'équipage se précipitèrent pour cacher la nudité de la belle Diuma, et lui prêter qui une jupette, qui un boléro, qui un maillot de bain, qui un tablier, un foulard hawaïen, et même un torchon de cuisine. Après avoir essayé les cadeaux, l'orgueilleuse les refusa tous, y compris ma précieuse écharpe indonésienne aux coquillages d'argent.

« Je préfère rester nue, dit-elle avec une simplicité naturelle, plutôt que de porter une chose qui me sied mal.

– Je doute que sur tout ce bateau on puisse trouver quoi que ce soit qui t'aille mieux que ton derrière royal », la complimenta Ampère.

Alpha se hâta de rappeler à l'ordre son jeune frère :

« Toi, tiens ta langue trop longue ! »

Celui-ci fit comme s'il n'avait pas entendu cette menace en attachant à la superbe cheville de Diuma sa montre au bracelet de platine.

« Il est incongru d'aborder notre Europe huppée pieds nus, dit-il d'un ton affecté, même si tu viens d'un pays pauvre en voie de développement.

– Nous n'avons pas honte d'être pauvres, s'esclaffa Diuma, tendant sa longue jambe sous le nez du Capitaine Carcasse pour lui faire admirer le bracelet brillant. Nous, au Sénégal, nous nous habillons peut-être à l'antique, mais nos jambes sont en voie de développement perpétuel. »

À ces mots, Alpha, au premier rang des spectateurs, poussa entre ses lèvres un sifflement en tout semblable à celui du cobra royal prêt à sauter sur l'antilope.

« C'est mon cadeau, siffla-t-elle, cette montre, je l'ai offerte à un ingrat pour ses dix-huit ans.

– Je suis un garçon majeur, lui lança Ampère par-dessus son épaule. Je peux faire de mes cadeaux ce que je veux.

– Le père de cet ingrat se retourne dans sa tombe en ce moment, se lamenta Alpha, si c'est bien son père. »

Là-dessus, d'un air soucieux, elle se mit à fouiller dans son sac, peut-être à la recherche d'un flacon de vitriol.

« Mon cadeau pour ses dix-huit ans, siffla de nouveau le cobra enragé, secouant ses boucles qui cliquetaient comme des écailles de serpent. Une telle insulte se paie très cher, mon cher.

– Va te faire cuire un œuf, dit Ampère gentiment. Je n'ai aucune intention de disputer sur un point de droit, le vendredi de ma vie.

– Aujourd'hui, c'est jeudi, répondit Alpha d'un air morose.

– Aucune importance, grimaça Ampère. Je ne peux pas attendre vendredi.

– Quel gentleman ! s'exclama Diuma en se jetant au cou d'Ampère. Le fils de monsieur Dürenmatt, ce satané fils de chienne, devrait prendre exemple sur toi, que sa mère chevauche sans selle un éléphant !

– Tu refuses ? demanda Alpha, menaçante.

– Ne gâche pas mes fiançailles, ricana Ampère.

– Cette enfant noire va prendre froid, s'immisça Inès d'un ton maternel, tirant de sa sacoche le haut de son maillot de bain qui aurait pu servir de slip à une éléphante si une main habile l'avait étiré entre ses pattes.

– Nos pêcheurs se servent de la même quantité de tissu pour faire leurs voiles, la remercia Diuma. Plutôt crever que

mettre un chiffon qui nuirait à ma silhouette. Je suis le mannequin le plus recherché de l'agence de monsieur Dürenmatt à Bruxelles.

– Mannequin ! ! ! » soupirèrent en chœur nos hommes.

Les femmes se renfrognèrent, et plus particulièrement Alpha, à qui la rencontre de son Robinson de frère avec Vendredi plaisait de moins en moins. Mais ce fut Inès qui s'assombrit le plus, prête à décharger sa bile.

« Avec cette même quantité de tissu vous faites des voiles ? demanda-t-elle, tortillant d'un air sanguinaire une cerise en plastique de son chapeau sur la tête de Willi le Long.

– Et même moins, approuva Diuma innocemment. Nous sommes de pauvres pêcheurs en voie de développement. »

Inès était hors d'elle, cramoisie de colère. Elle arracha la cerise de sa tige et la mit dans sa bouche comme si elle faisait la chose la plus naturelle du monde. Elle mâcha la cerise artificielle et recracha un vrai noyau sur la chemise blanche d'Ampère où apparut une tache rouge. Nous restâmes bouche bée devant la preuve irréfutable qu'une colère de femme pouvait accomplir des miracles.

« J'espère que tu as une carte de séjour belge en règle ? demanda-t-elle, dans tous ses états.

– Oui, acquiesça Diuma avec un sourire qui découvrit deux rangées de perles splendides.

– J'espère que tu n'auras pas de problèmes pour la faire renouveler, sourit Inès d'un air malicieux. Le Garde des Sceaux belge est un ami de longue date.

– J'espère que non, répondit Diuma avec modestie. Tous les mercredis, je couche avec lui, après avoir fait un câlin avec le chef de cabinet du Premier ministre. »

Inès montra aussitôt des signes de mauvaise digestion de la cerise.

« Vous êtes un peuple en plein développement, lâcha-t-elle entre deux hoquets.

– Nous sommes un peuple qui n’a pas d’autre choix », répliqua Diuma avec un sourire ingénu.

Entre-temps, l’inventif Ampère avait sorti de quelque part des ciseaux, une feuille de papier kraft et un lacet de chaussure. Nous n’eûmes même pas le temps de comprendre ce qu’il fabriquait : ayant découpé une fleur en papier, il l’attacha au lacet et l’assura sur le mont crépu de la divine Vénus noire.

« Moi Robinson, toi Vendredi ! jubilait-il. Il ne nous manque qu’une île déserte !

– Une cabine vide pourrait faire ton affaire ! » lui jeta Willi le Long, vert de jalousie.

À cet instant, à deux pas des eaux territoriales italiennes, le grand escogriffe ressemblait bizarrement au drapeau de cette belle péninsule : un visage vert cru, un habit blanc et le bouquet de cerises rouges du chapeau d’Inès.

« Et ta sœur ! lui rétorqua aimablement Ampère.

– Quel gentleman ! s’exclama Diuma une nouvelle fois. Ce Dürenmatt baveux, ce satané fils de chienne ne t’arrive pas à la cheville ; que sa mère chevauche sans selle un éléphant !

– Pourquoi justement un éléphant ? demanda Inès, qui, avant les artistes russes, collectionnait des peaux de bêtes sauvages d’Afrique noire.

– C’est ce qu’on dit en banlieue de Dakar », expliqua Diuma.

Son nouvel habit plaisait beaucoup à la Vénus noire, et elle se hâta de nous offrir un petit défilé de mode privé, se promenant de l'avant à l'arrière du bateau. Elle marchait comme une gazelle dont les tendons et les ligaments renfermaient des millions d'années d'épanouissement de la beauté et de la grâce sauvages. Nous en avions le souffle coupé. Il était impossible de dire si elle était plus belle vue de dos que de face, car les deux images étaient également enchanteresses : s'approchant de nous, les muscles de son ventre et ses seins sous sa peau luisante se balançaient au rythme d'une incantation qui ne pouvait être qu'un appel à l'étreinte amoureuse ; s'éloignant, ses cuisses, son derrière et ses omoplates susurraient le refrain de ce même chant païen que nous avions oublié au Nord et à l'Ouest, probablement dès la naissance du monothéisme.

Le triomphe de Diuma aurait été total s'il ne s'était produit une chose que personne ne comprit dans un premier temps. Se retrouvant devant le troupeau de nos hommes ensorcelés, la belle Noire écarta les jambes et secoua ses seins à la manière dont chez nous on sonne les cloches de Pâques. C'est dans cette pose victorieuse qu'elle éclata soudain en sanglots et se mit à brailler, agitant les bras autour de sa tête comme si elle se défendait d'un agresseur invisible.

« Satanée fille de putain ! cria-t-elle en s'élançant vers le mât à la poursuite de son ennemi invisible.

– Que se passe-t-il ? s'alarmèrent les spectateurs.

– Que ta mère et ta grand-mère chevauchent sans selle un éléphant ! jurait Diuma. Cette fois-ci, tu ne m'échapperas pas ! »

Ampère fut le premier à reprendre ses esprits. À l'image de tout bon Robinson, il accourut vers Vendredi et l'enlaça avec tendresse. Cette étreinte était visiblement agréable à Diuma, ce qui ne l'empêcha pas de proférer une nouvelle série de jurons sénégalais, avant de déverser des larmes amères sur l'épaule de Robinson. Pour l'apaiser et la consoler, Ampère dut lui offrir le

goulot de sa flasque d'eau-de-vie corse, à la manière dont on endort un enfant en pleurs en lui mettant une tétine entre les lèvres. Grâce à son ingéniosité et à ses prévenances, Diuma se calma et nous apprîmes enfin par sa bouche son histoire émouvante.

Tout d'abord, cet imperceptible ennemi mortel, que sa mère et sa grand-mère chevauchent sans selle un éléphant, c'était une mouche, seul bagage de la fille nécessiteuse du Sud en route pour le Nord opulent. Ce n'était qu'une banale mouche sénégalaise qui menait une vie paisible dans les toilettes de l'aéroport jusqu'au jour où notre Diuma y mit les pieds pour se remaquiller les yeux avant son vol Dakar-Rome-Cagliari. Dans le port du chef-lieu de la Sardaigne, le fils aîné de monsieur Dürenmatt attendait avec impatience le plus beau mannequin de son papa, sur son yacht *Poséidon IV*, se préparant à faire une croisière de Cagliari à San Remo, le long de la côte ouest de l'Italie.

Pour Diuma, la présence de ladite mouche dans les toilettes de l'aéroport était la chose la plus naturelle du monde. La mouche, cependant, regardait Diuma d'un œil admiratif, si tant est qu'il soit possible de taper dans l'œil à facettes d'une mouche à merde. Lorsque Diuma quitta les toilettes et se hâta vers son avion, la mouche vola à sa suite, et, sans se faire remarquer, s'installa sur le dossier du siège où Diuma posa son derrière royal. Pendant le vol vers Rome, elle attira pour la première fois l'attention du mannequin noir en atterrissant sur une cuisse gauche de poulet dans l'assiette de l'infortunée. Diuma poussa en tel hurlement que l'hôtesse dut remplacer cette cuisse gauche par une cuisse droite, mais aussitôt la mouche y refit son apparition. Cette fois-ci Diuma serra les dents, car elle commençait à percevoir l'horrible vérité.

Lorsque, à Rome, la Vénus noire rata son avion pour Cagliari et prit un taxi jusqu'à l'hôtel Concorde, où elle devait pas-

ser la nuit avant de prendre un autre avion, la mouche la poursuivit avec ardeur, dans le taxi, dans l'ascenseur de l'hôtel, dans la salle de bains de marbre rose et de nouveau dans le taxi jusqu'à l'aéroport Fiumicino, jusqu'à son nouveau siège dans un nouvel avion, où cette fois-ci elle se posa sur des spaghettis à la carbonara.

L'attachement de la mouche se transforma peu à peu en un véritable cauchemar et, à l'aéroport de Cagliari, Diuma s'acheta une tapette tue-mouches ainsi que deux aérosols à la citronnelle. En vain, le maudit insecte se montrait aussi rusé que son amour était obstiné.

Sur le *Poséidon IV*, Diuma commença à montrer les premiers signes d'une crise de nerfs, et elle faillit fracasser le crâne de Dürenmatt Junior avec sa tapette meurtrière, quand la mouche se posa sur le sommet de la tête prématurément dégarnie du jeune monsieur. Après ce coup, l'héritier de l'agence de mannequins, et ce durant trois jours, fut victime d'étourdissements, ce qui, sur le yacht, n'arrangea pas les relations, déjà tendues à l'appareillage à Cagliari.

Pendant dix jours de croisière, Diuma fit tout pour venir à bout de ce *scatophage* infernal et combler les moindres caprices de Dürenmatt Junior, ce satané fils de chienne, que sa mère chevauche sans selle un éléphant. Après avoir satisfait nombre de ses exigences, il s'en trouva une que la fière Diuma dut repousser.

Ils cinglaient alors vers la Corse, à cinquante miles au sud d'Elbe, et les négociations concernant cette dernière exigence se déroulaient de la façon suivante :

« Tu veux, mon chou, tu veux bien, dit le fils de chienne.

– Non, même si tu m'égorgeais, dit Diuma.

– Je parie que tu veux bien, mon chou, dit le fils de chienne.

– Pour que j’attrape le sida ! dit Diuma.

– De toute manière, le sida est votre œuvre, à vous les nègres, dit le fils de chienne. Ce n’est d’ailleurs pas étonnant, puisque vous baisez avec des singes.

– Autant que je sache, dans ma grande famille, je suis la seule à avoir baisé avec un singe, dit Diuma.

– Ah, c’est donc comme ça, dit le fils de chienne.

– Avec un singe belge, dit Diuma.

– Je vais te jeter à l’eau, dit le fils de chienne.

– Avec un singe juif, dit Diuma.

– Espèce de nullité noire, dit le fils de chienne.

– Que ta mère et ta grand-mère chevauchent sans selle un éléphant », dit Diuma.

Sur ces paroles se clôturèrent les pourparlers entre le Nord fortuné et le Sud nécessiteux. Louant les services d’une armoire à glace danoise qui convoitait autant le derrière de Dürenmatt que Dürenmatt celui de Diuma, l’héritier de l’agence de mannequins chargea l’insoumise sur un canot pneumatique, lui offrit une bouteille d’eau minérale et s’éloigna vers l’est, après lui avoir fait la vague promesse de revenir sur les lieux dans deux ou trois jours pour voir si cette canaille africaine indocile n’avait pas changé d’avis.

« Mort aux pédés blancs ! leur cria Diuma. Que vous chevauchiez sans selle un éléphant ! »

C’est alors que, consternée et terrifiée, elle aperçut sur le bord du canot sa fidèle compagne, son seul bien dans ce Nord inhospitalier, cette mouche venue des cabinets d’aisances de Dakar, qui avait survolé presque un quart de planète pour le

simple plaisir de se poser sur une chose meilleure qu'une cuisse de poulet sénégalais au piment rouge.

Diума, inconsolable, éclata alors en sanglots. Elle pleurait toujours amèrement dans les bras d'Ampère, n'ayant cure du visage renfrogné de nos femmes, lorsque sa mouche oubliée atterrit tout à coup sur la tempe d'Inès, alléchée par l'odeur de sa transpiration, et s'infiltra en bourdonnant juste dans le pavillon de son oreille, ayant trouvé enfin son bonheur dans le Nord opulent.

Inès lâcha un rugissement comme si on l'écorchait vive. Son cri fut cause d'une forte agitation, surtout dans l'âme russe de Boris, qui enleva vivement la casquette de Willi le Long de la tête de sa fiancée pour lui asséner un tel coup sur l'oreille qu'elle et la mouche s'écroulèrent sur le pont. L'insecte vigoureux revint de la gifle plus vite qu'Inès et s'envola jusqu'au sommet de l'antenne du bateau, à une hauteur que même Willi de Poisson, surnommé King Size, ne pouvait atteindre.

Pour des raisons inexplicables, une véritable rage saisit les plaisanciers. Voulant à tout prix venir à bout de cette maudite mouche, ils mirent toute leur inventivité en œuvre pour la chasser de son promontoire. Ils n'eurent la main heureuse que lorsque l'adroit neveu de Napo mit sa jeune vie en danger en se hisant avec un balai sur les épaules de Willi le Long.

La mouche abandonna son abri, se précipita de nouveau sur Inès, tournoya plusieurs fois autour de sa tête, se lança ensuite sur le derrière d'Alpha, puis sur la belle cuisse bronzée de la petite Suzanne et sur la poitrine poilue du Capitaine Carcasse, avant d'atterrir sur le bout du nez de notre navigateur, descendant de Vasco de Gama.

Sous le coup d'une vive émotion, José Maria Sanchos Brito Soares lâcha le gouvernail et se jeta à la poursuite de la mouche

sur le pont de commandement, proférant des jurons portugais incompréhensibles. Alors qu'il avait repoussé la misérable dans un coin où il semblait qu'il allait la piéger avec la vieille casquette du Capitaine, il perdit l'équilibre et glissa le long de l'escalier jusqu'au pont inférieur. Ni la mouche, ni la maladresse de José Soares n'étaient responsables de cette chute : une secousse soudaine, qui ébranla l'*Arche de Noé*, nous abattit littéralement sur le sol.

Pendant la chasse à la mouche, le bateau avait tranquillement dérivé pour s'échouer sur un banc de sable, juste à l'entrée d'une baie, point de mire de notre croisière.

Sur la pauvre *Arche*, un silence d'outre-tombe se mit à régner. Le moteur se tut lui aussi, après avoir poussé un court râle. La mouche cessa de bourdonner, à l'écoute de nos cœurs qui battaient éperdument.

« Nom d'une pipe ! gémit le Capitaine Carcasse. J'espère qu'il n'y a pas de brèche !

– Et s'il y en a une ? bégaya Willi le Long.

– Dans ce cas, nous allons sombrer dans quarante minutes environ, dès que la marée va monter », lui expliqua le Capitaine.

Willi le Long, Alpha et encore quelques mauvais nageurs blêmirent et jetèrent un regard angoissé sur l'unique bouée de sauvetage du bateau. Je me demandais qui serait le premier à se précipiter vers cet anneau pourri, Willi, Alpha ou Boris.

Mes prévisions étaient totalement erronées. Ce fut Inès qui s'élança la première, à la vitesse d'un chat sauvage, en dépit de son obésité. Elle attrapa la bouée et, sans hésitation aucune, se l'enfila, y passant d'abord la tête, puis les épaules et la poitrine jusqu'au premier pli de graisse de son ventre, où elle se coinça. J'eus peur de la voir passer le reste des vacances entourée de cet horrible serpent de liège jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un de

bienveillant pour la libérer de ce piège à l'aide d'une tronçonneuse.

« Tu devrais avoir honte, dit Alpha.

– Pourquoi ? s'étonna Inès.

– Si je ne m'abuse, tu étais la première de l'école en natation, gronda Alpha.

– Quand un navire coule, ça provoque des tourbillons capables d'engloutir même des champions de nage. L'autre jour, j'ai vu le *Titanic* : la moitié des victimes étaient d'excellents nageurs.

– Dans une certaine mesure, c'est exact », approuva le Capitaine Carcasse.

Entre-temps, Willi le Long avait commencé à ramasser les bouchons des nombreuses bouteilles vidées depuis le matin, dans le fol espoir de rassembler assez de liège pour fabriquer une ceinture de sauvetage. Alpha et Boris l'observaient avec une certaine envie, bien que ces bouchons fussent à peine suffisants pour maintenir la mouche de Diuma à la surface de l'eau.

« J'espère qu'un jour on vous enterrera avec votre bouée ! jeta-t-il à la grosse Inès, oubliant la trêve tout juste conclue.

– Vous n'avez pas à vous inquiéter, monsieur, lui répondit Inès du tac au tac. Où que nous coulions dans cette mer, lorsque vous toucherez le fond, votre tête se trouvera toujours hors de l'eau. »

Willi le Long décida de lui rendre la monnaie de sa pièce, malgré le beau souvenir qu'il avait rapporté de la cabine du Capitaine et sa demande en mariage passionnée. Il ôta sa casquette de la tête d'Inès et la coiffa de son chapeau de paille au bouquet de cerises dégarni.

« Moi aussi je me demande à quoi vous sert votre bouée, dit-il. Une femme comme vous doit être moins lourde que l'eau. »

Le visage d'Inès s'empourpra aussitôt.

« Comment dois-je interpréter vos paroles, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante qui annonçait la tempête. Dois-je comprendre que vous me traitez de femme légère ?

– Monsieur n'a jamais dit rien de tel, s'empressa d'intervenir le Capitaine Carcasse. Monsieur le Long a voulu dire que l'eau est dense par ici. Quant à moi, en tant qu'amiral, je n'apprécie guère les disputes sur mon navire, alors que nos vies sont peut-être en danger. Si la coque est percée, la marée va nous faire couler d'ici une demi-heure. »

Sur ces bonnes paroles, Willi le Long se fourra une pilule de nitroglycérine sous la langue, et la petite Suzanne s'évanouit une fois de plus, dans l'espoir qu'un des hommes corses applique sur elle la technique du bouche-à-bouche. Hélas ! aucun de ces gentilshommes n'en avait envie en cet instant. Aucun, sauf le dévoué Ampère, qui la mettait en pratique avec zèle et succès sur Diuma.

« Quelqu'un devrait s'occuper de la brèche, soupira le Capitaine, ne quittant pas des yeux Robinson et son Vendredi.

– Je vais vérifier l'état de la coque, mon amiral, se proposa José Soares qui se sentait un peu coupable de notre infortune.

– En avant, mon brave ! » s'exclama le Capitaine.

Le petit Portugais d'acier n'attendit pas qu'on le lui répète deux fois. Il souleva la trappe menant à la salle des machines, et s'engouffra sous le pont.

Accroupie avec les autres autour du carré obscur où le courageux José avait disparu, j'eus de nouveau l'impression qu'un danger de mort, surtout en vacances, n'était pas une chose très

grave. Dans ce trou noir résidait peut-être la réponse à la question de savoir si nous allions survivre à cette dernière journée d'août pour revenir au sérieux de notre quotidien qui, tel un poids de plomb, oppressait notre existence, que ce soit dans mon cabinet ou dans celui d'Inès, dans le laboratoire de Prosper, dans la salle de montage de Marie-Loup ou dans la mansarde d'Alpha. Nous avions peur de la noyade, mais, en même temps, l'idée de la mort nous paraissait tellement séduisante que des larmes de joie brillèrent dans nos yeux. Tout comme la vie, la mort ne nous semblait pas être un destin incurable.

Je me trouvais au seuil d'une découverte importante qui promettait de changer dans son essence la mélancolie noire de ces trois singes orientaux, quand le valeureux Soares interrompit mes réflexions, resurgissant sur le pont, le visage rayonnant.

« Pas une seule goutte d'eau ! cria-t-il. Rien que du gasoil jusqu'aux chevilles !

– Dieu merci, soupira le Capitaine soulagé.

– Du gasoil jusqu'aux chevilles ! protesta Inès. On dirait que pour vous c'est parfaitement catholique !

– C'est un phénomène tout à fait naturel sur un bateau qui marche au gasoil, lui expliqua le Capitaine. Le réservoir doit fuir de quelque part.

– Un réservoir qui fuit, gémit Inès. J'aimerais bien savoir ce qui se passerait si nous mettions le moteur en marche et si nous sautions tous !

– Ne soyons pas pessimistes, dit le Capitaine avec un doux sourire. Le gasoil n'explose qu'une fois sur mille.

– Vendredi et moi allons chercher de l'aide, intervint Ampère, tirant à lui le canot pneumatique de Diума. Nous allons faire un saut jusqu'à chez Marco, et nous amènerons quelqu'un qui remorquera cette épave.

– Quel petit futé », dit le Capitaine Carcasse, qui riait jaune, tout en dévorant des yeux le superbe corps noir dans les bras de Robinson.

Très pressé de quitter le bateau avant une hypothétique explosion, Ampère dégringola avec Diuma dans sa baignoire flottante et rama à la godille comme un fou vers l'entrée de la crique. Ils ne s'étaient pas éloignés de plus de dix mètres que la compagne fidèle de Diuma s'envola du pont de commandement dans un bourdonnement désespéré à la poursuite de sa maîtresse bien-aimée. À peine une minute plus tard, du petit canot nous parvint le cri de cette dernière :

« Que ta mère chevauche sans selle un éléphant ! »

Nous nous sentîmes soulagés, débarrassés de la mouche de la Vénus noire, surtout la part féminine de l'équipage, qui s'empressa d'ouvrir une bouteille de champagne pour porter un toast dans l'espoir d'un rapide sauvetage. Aux femmes se joignirent les matelots novices, souffrant de la même soif à l'idée d'un naufrage éventuel. Seuls Petit Loup et moi restâmes à l'écart, tous deux moroses, plongés dans nos pensées.

Petit Loup errait du regard sur les amas de vapeur masquant le large, comme à la recherche d'une présence fantomatique, probablement celle de son père, victime d'un parricide, qui le poursuivait depuis des années. Ce même brouillard épais me laissait entrevoir une fois de plus un autre spectre, déchiré en haillons de brume, ma malheureuse persécutrice, les yeux renversés et jambes écartées sur ma table d'accouchement. Dieu merci, sa voix rauque – « Tu es responsable de notre sort ! » – fut étouffée par les cris d'Alpha, qui trompetait comme une éléphante privée de son petit en observant le canot de la divine Diuma s'éloigner avec son frère.

« Regardez-le ! tonna-t-elle. Ce foutu petit débauché ! »

Nous fixâmes notre regard sur la barque, sans parvenir à voir celui qu'Alpha maudissait. À une distance d'environ un demi-mile, le canot de Diuma planait entre l'air et une mer d'huile, dans des vapeurs irréelles qui se jouaient de nos yeux. Ampère avait disparu, comme englouti avec son aviron par ce mirage. Seules les longues jambes de Diuma émergeaient du canot, écartées dans un angle parfait qui faisait frissonner nos hommes, les deux mâts brun-noir formant le V de la victoire.

Si j'avais su le faire, j'aurais noté les latitude et longitude exactes de cet endroit situé dans les eaux du littoral corse où l'on jetait probablement les graines d'une nouvelle race humaine, dont l'avenir serait de franchir un jour l'abîme qui sépare le Sud affamé du Nord s'étouffant dans sa cellulite. Avant ce midi d'août brûlant, des millions de Noirs et de Blancs s'étaient déjà accouplés, mais jamais entre ciel et mer, ni sous un symbole de victoire aussi éclatant.

« Quel spectacle éblouissant ! lâchai-je. Ici est en passe de naître ce qu'on appelle le tiers-monde et la mondialisation !

– Je me moque du tiers comme du quart, ainsi que des mondialistes ! croassa Alpha. Au lieu de nous amener du secours, ce foutu débauché est visiblement en train de faire le premier de mes neveux frisés !

– C'est justement ce que je voulais dire, jubilai-je.

– Calmez-vous, nous lança le Capitaine Carcasse. D'ici peu, la marée va arriver. Dès que nous décollerons du banc de sable, nous mettrons les moteurs en marche et nous irons jusqu'au port.

– Et si on saute ? demanda Inès.

– Ne soyons pas pessimistes, répondit le Capitaine en souriant. Dès que notre vaillant Ampère sera un peu soulagé, il nous reviendra avec de l'aide.

– Oui, quand les poules auront des dents ! éclata de nouveau la sœur Kreitmann. Je le connais comme si je l'avais fait, ce chaud lapin, ce sacré coq du village !

Dans la demi-heure qui suivit, on constata qu'Alpha connaissait son frère cadet sur le bout des doigts. Les jambes fuselées de Diума saillirent du canot pendant encore toute une éternité, s'agitant en l'air comme des ciseaux qui voudraient couper un fruit invisible. Songeant à ce fruit bien ferme qui échappait à notre vue, une idée pécheresse me traversa l'esprit, vraisemblablement la même que celle que je lus dans les yeux d'Alpha, d'Inès, de la petite Suzanne et de Prosper.

Nous nous taisions en attendant qu'Ampère accomplisse tout ce qui était indispensable à la création d'un nouveau monde. Cela s'avéra être un travail ardu, à en juger d'après les longues jambes du Sud qui ne cessaient de tracer dans l'air d'incroyables arabesques, semblables à celles d'un manuscrit oriental. Nous nous taisions et sirotions notre champagne, sentant notre cerveau fondre sous le soleil.

Je pensai soudain que la nature, dans toute sa cruauté, était malgré tout juste et raisonnable. N'étions-nous pas des animaux mélancoliques sur l'*Arche de Noé*, des créatures sans descendance, condamnées à disparaître ? L'heure n'avait-elle pas sonné pour que l'un de nous laisse enfin derrière lui l'héritier de notre folie commune, même si notre rejeton devait être un Alsacien noir et crépu.

Nous nous taisions toujours, gris de chaleur, lorsque la quille du bateau nous renvoya un bruit bizarre, pareil au claquement de la langue d'une bouche géante. Le Capitaine Carcasse sursauta comme échaudé et nous tendîmes l'oreille. Le bruit se renouvela, cette fois reconnu par tous : le clapotis des flots qui léchaient la coque de l'*Arche*.

« La marée ! » murmura le Capitaine.

Elle nous sauva. En moins de dix minutes, elle nous arracha au banc de sable, comme la main d'un enfant jouant avec une barque en papier. Le moteur se mit en marche dès le premier tour de clef, et nous ne sautâmes pas, bien que notre cœur fût prêt à éclater.

Nous eûmes à peine le temps de lancer trois hourras retentissants que le Capitaine dirigeait déjà l'*Arche de Noé* rajeunie vers le fond de la baie, but de notre aventure, vers ce lieu où flottait encore entre ciel et terre le canot avec les ciseaux prophétiques de Diuma qui contribuaient joyeusement au brassage des populations.

Nous nous réjouissions à l'idée de prendre sur le fait Robinson et Vendredi, en train de s'envoyer en l'air, faisant feu des quatre pieds, à l'instar de vrais Robinson et Vendredi durant leurs moments de loisirs sur leur île déserte. Nous éprouvions de la joie tels des enfants espiègles, et Prosper avait déjà préparé son appareil photo pour éterniser cette image, quand, à l'avant du bateau, nous aperçûmes Alpha, l'ex-championne olympique, qui bandait son arc sorti de son étui tricolore, prête à décocher une flèche.

Ma première pensée fut que sa jalousie malade était en train de l'inciter à commettre une bêtise irréparable et je faillis pousser un hurlement. Je savais que la championne du tir à l'arc ne pouvait rater son coup, et Alpha, en effet, ne le rata pas. Au lieu de se planter dans de la chair humaine, sa flèche s'enfonça dans le boudin gonflable et en une minute fit couler la baignoire de Diuma.

Dans une avalanche de rires, nous tentâmes de leur jeter la bouée de sauvetage, mais nous ne pûmes l'enlever de la taille d'Inès. José Soares, un débrouillard, leur lança un bidon vide qui servit d'abord à la mouche de Diuma. Nous rîmes à perdre haleine, à l'exception de Petit Loup, qui observait toujours le large comme s'il dormait les yeux ouverts.

Ampère et Diума se hissèrent sur le bateau en costume d'Adam et d'Ève, comme de vrais miséreux, mais, en dépit de tout, on lisait sur leur visage une grande richesse. À cette vue nous nous tîmes tous, émus et fiers de devenir un peu les futurs tantes et oncles d'un bâtard.

XIV

Petit Loup. Un rat sur le navire.

La jeune Sénégalaise ressemblait à une sirène, et le frère d'Alpha à un neveu de Neptune. Tous deux étaient splendides comme de jeunes dieux marins, encore essoufflés après leurs jeux amoureux interrompus avec rudesse.

Je pensai que le sage destin ne s'était pas trompé lorsqu'il avait choisi des représentants si brillants de deux races pour nous donner une leçon en matière de sensualité joyeuse. Ils étaient si beaux dans leur nudité, parés de gouttes d'eau scintillantes, que notre compagnie les dévorait des yeux, tous, sauf moi, qui ne pouvais détacher mon regard de la mouche de Diu-ma posée sur la casquette de Willi le Long.

Personne, pas même le propriétaire de la casquette, ne remarqua que la bestiole avait choisi cet endroit pour y sécher son postérieur et ses ailes. Il s'agissait d'un grand spécimen de mouche à ordures, répandu sous toutes les latitudes, qui se sentait aussi bien dans les toilettes de la Comédie-Française que dans les latrines sénégalaises. Somme toute, il s'agissait d'une créature de Dieu très répandue, qui, partout dans le monde, se sentait chez elle, à condition de trouver à portée de son suçoir un peu de sueur, d'immondices ou de pourriture.

Je l'observais comme ensorcelé en pensant qu'à cet instant précis l'une de ses consœurs corses devait s'introduire dans les

narines de mon vieux camarade de l'armée, Ignace, avec l'intention de se délecter d'une goutte de son sang, bizarrement non coagulé. Ignace était probablement déjà en train de nourrir toutes sortes de vermines dans son abri éternel, dans ce trou où je l'avais fait rouler. J'imaginai son corps maigre plié en deux sous le poids des pierres, la tête rejetée en arrière sur des vertèbres cervicales rompues, la bouche à demi ouverte, les yeux écarquillés et ses oreilles de vampire flétries où de petits prédateurs en tout genre, mouches bleues, taupes-grillons, araignées et acariens, avaient trouvé un agréable refuge, savourant des gaz et des liquides à l'odeur putride.

L'image d'Ignace en passe de leur offrir un banquet souterrain était tellement réelle dans toute son horreur que j'étais sur le point de hurler, sentant de nouveau ce poinçon de fer qui ne cessait de me marteler le crâne depuis mon réveil. Cette fois-ci, à ce mal de tête s'ajouta une douleur lancinante à la poitrine, au niveau des seins, qui me transperça le corps jusqu'aux omoplates.

Pourtant je n'avais pas prévu une chose lorsque j'avais enfoui le cher défunt. Cette idée me frappa comme la foudre. S'il ne subsistait aucune trace de mon forfait, si personne ne débarrassait l'entrée de la maudite caverne, si même la « famille » d'Ignace ne se mettait pas à la recherche de son capo disparu – capitaine ou imposteur ? –, il existait quand même une chose qui pouvait démolir mon pitoyable château de cartes : la présence dans le maquis de ces mouches bleues qui ne vont jamais sur du vivant et la puanteur du banquet souterrain, de sa décomposition repoussante, des acides gras et du gaz carbonique qui se propageront dans les alentours d'Ouf bien avant que la pègre toulonnaise ne découvre le cadavre.

La seule chose qui pouvait me sauver était l'éventuelle véracité du témoignage de mes chers « consinges », Prosper et Sandrine, si la rencontre avec Ignace et son meurtre n'étaient qu'un mauvais rêve.

Je revoyais ce malheureux agenouillé devant moi, comme si, dans cette piteuse posture, il adressait à Dieu une prière. Le filet de sang qui coulait le long de son cou et disparaissait sous son col n'éveillait dans mon âme ni dégoût, ni pitié, comme si cette âme appartenait à un sosie endurci dont j'exécutais les ordres sans broncher. Je l'écoutai et trouvai à tâtons par terre une grande pierre, la levai et la lançai de toutes mes forces sur la tête d'Ignace. Nous le traînâmes ensuite, moi et mon double impitoyable, jusqu'à la grotte et le laissâmes dégringoler le long d'une pente. Dès que nous eûmes jeté à sa suite quelques objets ensanglantés, l'entrée de la caverne se referma devant nous dans un grondement infernal et effaça toutes traces.

Un jour, à propos d'un crime crapuleux commis en banlieue parisienne, Prosper avait dit que le cadavre d'un homme de poids moyen diffusait dans l'atmosphère à peu près cinq mètres cubes de gaz carbonique et d'acides gras puant l'ammoniac. Me rappelant ces macabres données, je me demandai encore une fois si la terre éboulée dans la grotte pourrait empêcher l'odeur de se répandre à la surface, je me demandai si les neveux mafiosi d'Ignace n'étaient pas sur le lieu de mon forfait, si l'on n'avait pas déjà chargé pour moi une mini-Kalachnikov.

Je ne pouvais me cacher nulle part. Que j'essaie de traverser la mer en ferry-boat pour rejoindre l'Italie ou de m'enfuir au village du Praz-de-Lys, en Haute-Savoie, en empruntant un passage de montagne peu connu, la Mafia, qui a le bras long, me retrouverait en moins de vingt-quatre heures.

J'étais pris au piège, comme un rat sur un navire qui allait sombrer, moi, jadis infatigable vagabond européen, à la fin d'un long périple avec lequel je croyais dessiner un cercle, mais qui, en réalité, se déroulait en spirale descendante et se terminait à l'entrée d'une crique anonyme de Corse-du-Sud.

Je fus plus qu'étonné quand Sandrine interrompit ces réflexions amères, juste au moment où la douleur cuisante, dans

ma poitrine, me força à m'allonger sur un tas de cordes, au moment où je décidai de me reposer un peu, avec devant moi l'image vivante du Praz-de-Lys, ce haut plateau féérique en face du mont Blanc, où j'aurais aimé laisser mes os, entre les bosquets de sapins et le lac du Roi, cet œil vert d'un géant borgne, endormi sous les neiges. Protégé de toutes les Mafia, j'aurais regagné ainsi mon sanctuaire affectif pour y rendre un hommage suprême à la divinité de ma montagne, avant de rejoindre papa et maman.

Je fus vraiment stupéfait de voir Sandrine se précipiter sur moi et se mettre à me secouer comme si elle avait perdu l'esprit, puis me coucher sur une toile repliée, et, aidée d'autres gens, me transporter sur la terre ferme. Je n'avais même pas remarqué qu'entre-temps nous avions accosté. Mais en dépit de tout, malgré ces visages difformes qui se penchaient sur moi, je me sentais comme un prince dans ce berceau de toile, parmi ces amis que je tant chérissais.

Pour embellir ce conte de fées, Marco vint à ma rencontre, les bras grands ouverts, me chatouiller le nez de sa barbe de père Noël et m'embrasser sur le front comme si j'étais redevenu enfant.

XV

Prosper. La mouche et l'ordinateur.

Après le premier émoi et la peur panique de voir Petit Loup foudroyé par l'engorgement d'une artère coronaire, les esprits se calmèrent, comprenant que notre camarade était victime de nos excès de la veille au soir et de la chaleur torride régnant sur le bateau. Après qu'il eut vomi sur Sandrine, qui avait eu la chance de l'approcher la première, nous le chargeâmes sur une sorte de brancard improvisé et le transbordâmes avec précaution à l'ombre d'un figuier, devant la demeure de Marco.

Pendant le transport, Sandrine le gava de fortifiants pour femmes enceintes, les seuls qu'elle avait sous la main. J'espérais que ce remède ne lui causerait pas trop d'ennuis hormonaux, que notre ami infortuné ne passerait pas le reste de sa vie avec de beaux petits seins pareils à ceux dont la nature avait fait don à Suzanne.

À l'entrée de sa maison, Marco nous salua par ces paroles retentissantes :

« Bienvenus au château ! »

L'habitation en question ressemblait autant à un château que son propriétaire rappelait un châtelain. C'était une bien étrange construction, bâtie probablement sur les restes d'une fortification toscane, avec un toit à plus de huit pentes et toute une douzaine de minuscules cellules au sous-sol, au rez-de-chaussée et au premier étage, où tout homme adulte pouvait

passer une douce nuit à condition de recroqueviller ses jambes sous son menton.

Dès que chacun de nous eut mangé une figue et bu l'inévitable verre de *grappa* qui menaçait de cécité mon unique œil, notre aimable hôte Marco nous somma de choisir la pièce où nous voulions passer la nuit.

Ne perdant pas le nord, Alpha fut la première à faire son choix. Elle ne demanda rien de moins que la chambre à coucher du maître des lieux, ayant la vague intention de la partager avec lui. Le frère cadet d'Alpha et la belle Diума, rapiécant et recollant déjà le canot gonflable, décidèrent d'y passer la nuit, à la belle étoile, comme il convenait à des gens qui créaient une nouvelle espèce d'hommes. Le Capitaine Carcasse proposa d'un cœur magnanime à Sandrine de s'installer avec lui dans la chambrette de la mansarde, mais celle-ci le repoussa sèchement et exprima le souhait de dormir en compagnie de la petite Suzanne. Le neveu de Napo se retrouva dans la même cellule que José Soares, tout près de la grosse Inès et de Boris, desquels ils n'étaient séparés que par une fine draperie, semblable à celle qui séparait notre couche, à Gertrude et à moi, du lit lilliputien de Willi le Long.

Dès qu'il se fut remis un peu, Petit Loup prit la décision irrévocable de dormir seul sur l'*Arche de Noé*, bien que le Capitaine Carcasse essayât de le dissuader de ce projet insensé, présentant une tempête entre minuit et l'aurore. Rien au monde ne put ébranler Marie-Loup et ainsi, grâce à son obstination, il fut le seul à obtenir ce qu'il désirait. Tous les autres furent déçus, soit de leur taudis, soit par leur compagnon ; il n'était donc pas difficile de prévoir que la nuit nous promettait de grandes épreuves.

Chacun de nous laissa dans sa cellule un objet lui appartenant, des accessoires de toilette ou un vêtement de nuit, pour pouvoir, le soir, repérer plus facilement le lit qui lui revenait. Cela me fit sourire, car nous ressemblions à des chiens enfouis-

sant leur os pour marquer leur gîte. Quand sonna l'heure de porter une fois de plus l'inévitable toast, Petit Loup essaya de se saisir de la bouteille le premier.

« Tu veux te tuer ! s'écria Sandrine.

– Sûrement », répondit-il dans un sourire étrange, s'étendant sur un lit de camp de Marco.

Sandrine se tut et lui tourna le dos. Ses yeux étaient remplis de larmes et ses épaules tremblaient. En observant à la dérobée Petit Loup ricaner, je me remémorai les maximes provocatrices avec lesquelles il tentait de nous faire peur, à Sandrine et à moi : « Je m'rase ou je m'gaze ? » ou bien : « Ma brosse à dents me survivra-t-elle ? », qui devaient ponctuer le contenu de son livre posthume au titre splendide – *La Mort, sa vie, son œuvre* –, récit d'une agonie ininterrompue, d'un règlement de comptes avec lui-même, où le silence planait comme une épée de Damoclès au-dessus du papier vide.

Nous savions avec certitude qu'il n'écrit jamais un seul mot du roman dont il rêvait, mais pour moi, précisément, le silence de cette œuvre représentait le plus grand des dangers, un silence plus éloquent que la parole, lui frayant un chemin vers les yeux sans visage de ses parents. En plus de cela, je remarquai qu'il se passait quelque chose de bizarre dans sa tête depuis le matin, comme si un feu secret le consumait, comme si ses folles virées, de Paris à la Haute-Savoie et à la Corse, l'avaient enfin mené au terme de ce voyage qui tournait en rond, au bout du cercle qui pour les seuls imbéciles est sans fin.

« Sûrement », répéta-t-il en chuchotant deux ou trois fois et il s'abandonna au sommeil.

Avant de nous joindre à la confrérie excitée, Sandrine chassa la mouche de Diuma de la tempe de Petit Loup et couvrit son visage d'un foulard de tulle. Sous ce voile mi-transparent, Marie-Loup ressemblait à un être entre deux sexes, et je ne pus

m'empêcher de retirer la bague de ma mère Odile de ma main pour l'enfiler à son annulaire.

Nous le laissâmes à l'ombre du figuier et nous hâtâmes vers les spectateurs du numéro de cirque que l'excentrique Marco était en train de réaliser sous les clameurs. Son tour de prestidigitation consistait à habiller notre Vénus noire, à laquelle les habitants du village voisin auraient difficilement souhaité la bienvenue s'ils l'avaient aperçue en tenue d'Ève après son joyeux naufrage.

Marco habilla Diuma à l'aide de peintures à l'huile qu'il déposa sur sa peau nue avec la promptitude et l'adresse d'un vrai virtuose. Diuma avait l'air d'une toute jeune fille transportée au septième ciel, comme si dans son sang s'éveillait le souvenir lointain de rites semblables, que ses ancêtres devaient exécuter lors des mariages, baptêmes ou fêtes des moissons. Cependant, le côté comique de cette œuvre de Marco ne résidait pas tant dans la coloration de la peau que dans l'habit que l'astucieux bouffon avait choisi.

C'était un véritable costume de marin pour enfants du début du vingtième siècle, que les mamans toutes fières mettaient à leurs garçonnets pour les promener sur les plages de Deauville ou de Constance : petites chaussures noires laquées à grande boucle argentée d'où montaient, le long des chevilles, des chaussettes d'un blanc éclatant, culotte bleue de roi, plastron sur la poitrine et larges bretelles des deux côtés d'une cravate bleu-blanc-rouge.

Notre bande enthousiaste riait aux larmes pendant que Marco, en quelques coups de pinceau habiles, couvrait de peinture le mont de la Vénus, tandis que celle-ci, ravie, embrassait le sommet de sa tête dégarnie.

« Il ne lui manque qu'une gouvernante avec une ombrelle pour une promenade sur la plage ! s'exclama Willi le Long, sa voix l'emportant sur celle des autres.

– Je veux bien être la gouvernante, se proposa Inès et, à l'étonnement général, elle tira de quelque part une ombrelle des années vingt du siècle dernier.

– Écartez-vous de mon chef-d'œuvre ! trompeta Marco sous sa barbe de père Noël. Si quelqu'un a le droit de l'emmener se balader à travers le hameau, c'est bien le tailleur pour dames !

– Quel tailleur pour dames ? s'étonna Inès.

– Je suis le tailleur pour dames ! » se rengorgea Marco le Corse, dont c'était le trente-sixième métier après celui de poète et enseignant, d'entrepreneur et peintre en bâtiment, de plâtrier, cimentier, menuisier, serrurier et maçon, jusqu'à celui de bâtisseur de sa maison-ruche destinée à des abeilles géantes.

Dix minutes plus tard, nous sortîmes Diuma et nous dirigeâmes vers une ferme d'élevage d'oursins où Marco, en ce premier jour de septembre, avait organisé un festin copieux.

Prenant de grands airs, Diuma marchait en tête de cette procession clownesque, bras dessus, bras dessous avec son tailleur pour dames particulier, qui, pour l'occasion, avait revêtu le haut d'un habit à queue noir, râpé jusqu'à la corde, et s'était coiffé d'un haut-de-forme ayant appartenu à son grand-père et dont les rats avaient rongé les bords. Marco s'était pourvu aussi d'un petit seau et d'une pelle pour que le grand enfant chocolat puisse jouer sur la plage en construisant des châteaux de sable.

Les autres participants du défilé se donnèrent également de la peine pour contribuer à la réussite de notre cortège d'apparat. La grosse Inès n'avait pas besoin de se déguiser : son énorme chapeau de paille au bouquet de cerises, son ombrelle en dentelles et le petit Russe pendu à son bras charnu suffisaient pour gagner un premier prix à un bal costumé. Inès et Boris reçurent les premiers applaudissements de quelques indigènes qui n'étaient pas cachés derrière leurs persiennes.

Willi le Long fut salué de la même manière : ayant mis sa casquette à l'envers, il s'était couvert d'un drap assez long pour dissimuler ses jambes, et avait noué autour de sa taille une corde pour y accrocher toute une douzaine d'ustensiles de cuisine, louches, cuillers à pot, fourchettes et autres ramequins. Dans cet accoutrement, le grand escogriffe ressemblait au vampire d'un maître coq de l'époque napoléonienne. Les spectateurs le saluèrent par des acclamations, persuadés qu'il s'agissait d'un acrobate se déplaçant sur des échasses. Il semblait plus grand que jamais, plus grand même qu'Alpha, qui était à califourchon sur les épaules du neveu de Napo. Leur traversée du village n'engendra aucun étonnement, car les villageois étaient habitués à se déplacer à dos d'âne, tout comme à considérer qu'une femme qui leur montait sur la tête était la chose la plus naturelle du monde. C'est en vain qu'Alpha éperonna le neveu de Napo en nage, car elle eut de la peine à tirer quelques sifflets de la marmaille du coin.

Moi, au contraire, je fus salué très chaleureusement, à cause de Gertrude qui se balançait avec grâce sur mon épaule pendant qu'un petit vent découvrait ses beaux dessous qui m'avaient coûté une fortune.

Ampère fut accueilli tout aussi cordialement, ainsi que José Soares et la petite Suzanne. Avant le départ, Marco avait dessiné en vitesse sur la peau du premier un costume rayé de prisonnier, et les deux autres avaient eu l'heureuse idée d'échanger leurs vêtements, grâce à quoi la petite rousse se dandinait à l'arrière-garde du cortège dans le pantalon de José, ne cachant ses seins que sous ses bretelles, tandis que José était vêtu de la petite robe de Suzanne qui couvrait à peine les caractères essentiels de sa masculinité portugaise.

Il ne nous manquait que Petit Loup, Sandrine et la mouche de Diума. Le fameux insecte s'était posé sur mon César et n'en bougeait plus ; quant à Sandrine, elle restait à veiller sur notre ami souffrant, attendant qu'il retrouve des forces.

À l'entrée d'une bâtisse en pierre délabrée, au bord même de l'eau, Marco souffla dans une espèce de trompette postale enrouée et décida de passer la troupe en revue. Nous obéîmes de bon gré, excepté le Capitaine Carcasse, qui nous rejoignit avec un peu de retard, paré comme pour une fête nationale – uniforme blanc sale et traces d'épaulettes arrachées.

« J'aimerais avant tout passer la troupe en revue, se proposa-t-il.

– Tu es commandant en mer, bêla Marco sous sa barbe. Ici, sur la terre ferme, c'est moi qui donne des ordres. »

Il souffla encore une fois dans sa corne postale, sur quoi nous tous, femmes et hommes d'âge mûr, nous mêmes au garde-à-vous et bombâmes le torse à la façon des militaires. Grisés par la folie de ces vacances, comme pris de boisson, le souffle court, nous humâmes la forte odeur d'une tempête proche qui planait dans l'air. Quoique notre mascarade fût d'origine éroticœmphatico-mélancolique, je la trouvais un peu outrée, voire excessive.

Marco nous examinait d'un œil connaisseur, muni d'une plaque de bois sur laquelle il avait étalé ses peintures comme sur une palette. En deux ou trois coups de pinceau, il parfit l'apparence de chacun de nous, en dessinant sur le sein débordant d'Inès un beau papillon, faisant rougir les joues pâles d'Alpha comme des fleurs de coquelicot avec leurs reflets sur ses tempes, traçant sur le front de Boris l'étoile à cinq branches de l'ex-armée rouge ou encore encadrant mon œil borgne d'un monocle élégant.

Mon thermomètre de voyage indiquait trente-huit degrés Celsius quand Marco se déclara content de notre allure, ajoutant qu'il était grand temps de s'attabler.

« Je vous offre à tous une entrée d'oursins et une bouteille de divin Patrimonio ! » cria-t-il.

Dans la cohue qui se fit pour occuper la meilleure place à table, une moitié se trouvant au soleil et l'autre à l'ombre, la boulimique Inès s'assit par inadvertance sur la palette de Marco et de honte éclata en sanglots, car elle avait enlevé son slip, déjà sur le bateau, à cause de la chaleur.

Marco s'évertua à la consoler, lui jurant que jamais, au grand jamais, il ne se servirait plus de cette palette, et que son empreinte, le « bouton demi-éclos de sa fleur », serait accrochée à la place d'honneur dans sa salle de séjour.

Pendant qu'Inès lavait quelque part sa « fleur mi-écloso », sa place fut prise par Sandrine et Petit Loup qui se joignirent enfin à nous. Marie-Loup s'était à peu près remis, mais sa tête s'inclinait toujours de temps à autre vers l'épaule de Sandrine. Comme ils étaient les seuls sans costume ni maquillage dans un groupe de fêlés déguisés, ils avaient l'air de deux excentriques.

Nous commençâmes à déjeuner à 16 heures 14 et terminâmes à 22 heures 38. Entre-temps, faute d'avoir un esprit sain dans un corps sain, je négligeai mon hygiène corporelle d'une manière tout à fait inconsidérée et impardonnable – je ne m'étais lavé les mains et frictionné la poitrine avec de l'alcool qu'une seule et unique fois – et oubiai même la question obsessionnelle qui me tourmentait depuis mon départ de Paris : avais-je, oui ou non, éteint la cafetière électrique, avais-je, oui ou non, fermé à double tour la serrure inférieure de la porte d'entrée ?

Au cours de ce repas, nous mangeâmes en entrée des oursins violets « à la coque », cuits pendant trois minutes tels les œufs. Suivit une omelette farcie aux glandes reproductrices de ce même animal marin et potage à la crème d'oursins, extrêmement chargée en iode, avant un risotto noir d'oursins et une salade à la romaine, assaisonnée d'une sauce aux oursins verts. À la fin du déjeuner, je faillis commander un *gâteau d'oursins*, mais je me retins pour ne pas vexer notre aimable hôte, Marco, qui croquait à belles dents ces « châtaignes de mer ».

Le plus vieux des deux frères corses qui tenaient la ferme se déplaçait à l'aide d'une canne, bien qu'il s'agît d'un homme dans la fleur de l'âge. D'après Marco, cet homme lent et pâle avait naguère survécu à une grave crise cardiaque. Je me demandais quel cri intérieur avait pu mener ce monsieur à un infarctus du myocarde dans le doux silence de sa crique. J'aurais voulu caresser sa main droite, lente et pâle, avec laquelle il nous servait ses plats aux oursins, pendant que de la gauche il s'appuyait à sa canne et aux dossiers de nos chaises.

À la tombée de la nuit, nous nous tîmes, oppressés par le poids de la nourriture ingurgitée et un vague à l'âme inexplicable. Nous parlions à mi-voix, presque en chuchotant, comme par crainte de perturber un équilibre fragile dans la nature qu'elle pouvait à tout instant métamorphoser en tempête.

Peu à peu, je commençai à comprendre ce cri intérieur conduisant l'homme lent et pâle à la crise cardiaque. Sur cette crique, telle une malédiction, était suspendu une épée de Damoclès gigantesque, invisible, menace permanente planant au-dessus de la mer en apparence paisible. La nature qui nous entourait me faisait penser à un mourant, maintenu artificiellement en vie, dans l'attente de son dernier rôle.

« Cette nuit, nous aurons de l'orage », dit le courageux Capitaine Carcasse.

Il répétait cette phrase toutes les demi-heures, à chaque fois que l'un des frères aubergistes posait devant lui un nouveau pichet de vin.

« Cette nuit, un sale orage se prépare », disait le Capitaine.

Nous buvions plus que jamais depuis que nous avons posé les pieds sur cette île, nous buvions avec tant de désespoir et si peu de mesure que la nuit à venir nous promettait un raz de marée d'une mélancolie plus dangereuse que celle de la veille au

soir. En effet, la nuit arrivait de la mer accompagnée d'une vague noire, colossale. L'anxiété submergea rapidement les alentours de la buvette, un brouillard épais de fines gouttelettes se coucha sous nos pieds, au bord même du petit embarcadère où se trouvait notre table, décorée d'un bouquet de coraux rouges, de « sang de bœuf » pétrifié, l'un des plus beaux coraux de la Méditerranée.

Pour chasser les fantômes, nous commandions de nouvelles boissons.

« Cette nuit, il y aura une grande tempête », rabâchait le Capitaine Carcasse.

Je remarquai que Petit Loup buvait de nouveau, et qu'à deux reprises il repoussa Sandrine, qui tentait de lui retirer son verre. Je remarquai aussi que les épaules de Sandrine tremblaient lorsqu'elle se tournait avec un rire forcé vers ses voisins et que l'insensé en profitait pour boire à longs traits. Je me demandais quel nouveau démon envahissait son esprit, quel nouveau silence que devait peupler *La Mort, sa vie, son œuvre*, ce tâtonnement désespéré dans le labyrinthe de son passé. Je le chérissais plus que jamais, doutant soudain que nous vieillissions ensemble dans notre maison normande. Nimbé d'une sombre amertume, notre frère, chasseur de fantômes, ressemblait de plus en plus à ce Gascon légendaire pour lequel chaque blessure était mortelle, puisque tout entier il n'était que cœur.

Quand nous quittâmes enfin la table, le monsieur lent et pâle à la canne et son frère cadet nous raccompagnèrent jusqu'à la sortie de leur cour. Nous nous serrâmes la main comme de vieux amis, et le monsieur lent et pâle me posa une question en corse que Marco dut me traduire.

« On dirait que monsieur Alfonsi te trouve fort sympathique, dit Marco. Il demande si, dans tes veines, malgré ton origine québécoise, il ne coulerait pas quelques gouttes de sang corse. »

Je ne compris pas la question.

« Monsieur Alfonsi est persuadé que les gens très cordiaux, et même s'il s'agit de Québécois, doivent avoir au moins quelques gouttes de sang corse, m'expliqua Marco.

– Malheureusement, ce n'est pas mon cas », dus-je reconnaître en promettant au monsieur lent et pâle de rechercher sans faute un donneur de sang corse si jamais le besoin d'une transfusion se faisait sentir.

À cet instant, nous nous tendions une main amicale pour la troisième fois.

« Vive le Québec libre ! me dit en français le monsieur lent et pâle avec un sourire malicieux.

– Vive la Corse libre ! » répondis-je du même ton badin.

Pour retourner au « château » de Marco, nous traversâmes de nouveau le village, cette fois désert, les habitants dormant déjà à poings fermés derrière leurs persiennes. Quand nous passions sous les quelques réverbères, nos ombres jouaient avec le monde réel, longs spectres semblables à des animaux disparus depuis la nuit des temps. Les observant avec une certaine appréhension, je songeai que notre *Arche de Noé*, hélas ! n'avait pas emmené en voyage les premiers êtres d'un monde futur, mais plutôt les derniers représentants d'une ménagerie de dégénérés, condamnés à une extinction inexorable.

Nous marchions en file indienne sur nos jambes mal assurées, chacun seul avec lui-même et sa suite silencieuse singeant derrière son dos sa démarche et son allure. Je n'avais jamais vu, comme cette nuit, mon ombre dans l'étreinte de celles de Sandrine et de Petit Loup sur une façade aveugle. Nous nous arrê tâmes à cet endroit pour soutenir notre frère épuisé. Lorsque, par hasard, je jetai un regard sur ce mur, j'y aperçus une chose

qui me fit dresser les cheveux sur la tête : entre moi et Sandrine, l'ombre de Petit Loup pâlisait très rapidement, pour disparaître comme si son propriétaire n'avait jamais existé.

Je faillis crier, bien que sachant que mes sens devaient me tromper. Par bonheur, Sandrine ne remarqua pas ce phénomène, occupée à essuyer la bouche de Marie-Loup après qu'il eut encore vomi. « C'est un signe de mauvais augure ! me répétais-je fiévreusement. Mais que veut-il dire ? »

Sous le figuier de Marco, le Capitaine Carcasse me tira de ces réflexions mornes pour me demander du feu.

« Cette nuit, un orage se prépare », me dit-il.

Il sembla alors que nous allions tous nous retirer dans nos cellules respectives pour dormir, roués de fatigue, quand se produisit quelque chose qui n'était possible que dans un univers corse. Nous étions déjà en train de bâiller, de nous déchausser, de nous gratter sous les aisselles et de déboutonner ce que nous avions à déboutonner, lorsque, venant de la pénombre, du bord de l'eau, se fit entendre un son très agréable à l'oreille, un chant silencieux émanant de la bouche du neveu de Napo.

Berceuse ?... Sérénade ?... Complainte ?

Ce chant profondément triste me fit penser à la manière ancestrale de faire du feu, avec un petit morceau de bois que l'on roulait entre ses deux paumes de plus en plus vite pour produire une étincelle dans un tas de feuilles mortes. Il en était ainsi du chant du neveu de Napo, petite braise sonore hésitante sur laquelle deux autres voix corses s'empressèrent de souffler à l'unisson avec une prudence extrême, comme si elles savaient que le moindre mouvement de l'air risquait de l'éteindre.

Sous le tendre souffle de ces voix douces et tenaces, la petite langue luisante s'anima et finit par s'enflammer.

Je me demandais pourquoi cette chanson incompréhensible me touchait tant, pourquoi des larmes de joie perlaient à mes yeux. Étonné, je constatai que moi aussi je me mettais à fredonner, probablement pour la première fois depuis qu'à Québec on m'avait chassé du chœur d'enfants de l'église. Je me souvenais confusément du chagrin de ce garçon de neuf ans que le prêtre fusillait du regard à chacune de ses fausses notes. Pour la première fois depuis quarante ans, ce même gamin en mal de tendresse chantonnait sans crainte de devenir un objet de risée. Fier et ému, je posai mon visage baigné de larmes sur l'épaule d'un jeune homme corse aux accroche-cœurs roux qui me caressa fraternellement le sommet de la tête.

Sous l'effet de ce chant envoûtant, tous suivirent mon exemple, cherchant qui l'épaule, qui la poitrine du voisin le plus proche. C'est ainsi que la tête de Sandrine se retrouva sur les seins de la petite Suzanne, celle du Capitaine sur la cuisse de Gertrude, celle d'Alpha dans les bras de Marco, celles de Boris et du neveu de Napo sur les épaules d'Inès, très contente de servir d'oreiller à deux hommes à la fois. José Soares se blottit contre la hanche d'Alpha, et Ampère s'éclipsa de nouveau avec la belle Diuma dans leur canot pneumatique à demi dégonflé, qui, dans la pénombre, ressemblait à un gigantesque préservatif usagé.

Seul Petit Loup resta sans chevet, se tenant à l'écart des autres, l'air maussade, les yeux hagards dans la nuit tombante.

À la fin de la dernière strophe, je m'installai plus confortablement sur la poitrine du bel inconnu corse, écoutant les battements de son cœur. Ce son ressemblait au bruit d'un ruisseau souterrain se creusant obstinément un chemin vers la liberté, vers la surface de la terre. Je n'avais jamais rien ressenti de tel, et j'éprouvai un désir soudain de finir mes jours à l'écoute de ce cœur d'homme. L'écho de la dernière strophe planait encore dans l'air lorsque, poussé par un profond attendrissement, je

prononçai deux phrases qui risquaient d'avoir de fâcheuses conséquences.

« Quelle merveille que cette chanson, dis-je, pensant alors au monsieur pâle, pêcheur d'oursins. Je suppose qu'il s'agit d'une chanson corse ? »

Le bel inconnu aux accroche-cœurs roux confirma au terme d'un instant d'hésitation.

« Un chant traditionnel de notre Sud », m'expliqua-t-il.

Sur ces mots, je remarquai qu'Alpha, amateur de musique, émergeait des bras de Marco, le visage quelque peu boudeur.

« C'est une mélodie arabe, dit-elle.

– C'est une chanson corse, répliqua le bel inconnu.

– C'est un plagiat d'un chant grégorien, dit Alpha en haussant la voix.

– C'est un chant original issu de notre littoral », rétorqua d'un ton cassant le Corse aux accroche-cœurs.

Une certaine tension se mit à régner comme si le Corse et l'Alsacienne tiraient sur une corde invisible prête à se rompre à tout instant. C'est alors que la voix criarde de Boris le Bobo fit sursauter les auditeurs. Comme si une mouche l'avait piqué, il bondit loin de l'épaule d'Inès.

« C'est une chanson populaire russe du seizième siècle ! déclara-t-il avec passion. Je l'ai entendue chantée par nos marins au bord de la mer Noire. »

Le silence sépulcral qui s'installa ne promettait rien de bon. Tous les yeux se tournèrent vers le fiancé d'Inès, le toisant de la tête aux pieds, comme pour prendre les mesures de son linceul. Le silence n'était troublé que par le claquement d'un grand cou-

teau pliant avec lequel jouait Marco, ne quittant pas Boris des yeux.

Ce dernier se mit à suer à grosses gouttes.

Au lieu d'essayer de calmer les esprits, je fis un nouveau geste irréfléchi, je me hâtai de mettre César en marche en proposant au neveu de Napo d'entonner encore une fois sa belle chanson – corse, arabe, latine ou russe – pour qu'à l'aide de mon ordinateur musical je détermine son origine.

« César est en mesure d'analyser une structure harmonique sur des centaines de thèmes élémentaires, me félicitai-je, tout en chassant de l'écran la mouche ennuyeuse de Diuma. César est capable de démontrer mathématiquement la présence d'éléments mélodiques divers et leurs modifications au cours des siècles, dans un contexte ethnologique bien défini.

– L'idée n'est pas mauvaise », approuva Marco du bout des lèvres, testant du pouce le tranchant de son couteau.

Nous nous tûmes tous, et même la mouche de Diuma cessa de bourdonner sur l'écran du portable. D'une voix très mélodieuse, le neveu de Napo chanta dans le micro de César les deux premiers couplets de la fameuse chanson dont le Capitaine Carcasse me traduisit simultanément les paroles à l'oreille.

Je m'empressai de les taper sur le clavier :

Les vents et les vagues
tourbillonnent sur la mer.
Des soupirs de détresse
s'échappent de mon cœur.
Partout, c'est le désert
qui règne en solitaire.

Là où les mouettes chantaient
hurlent les vents impétueux.

Je passai ensuite à une programmation consciencieuse que les spectateurs suivirent bouche cousue avec une crainte étrange, comme si de la réponse de César dépendait quelque chose qui était de loin plus important que notre bonne entente ébranlée. J'ordonnai à César non seulement une analyse musicologique orientée vers le passé et remontant aux invasions des Maures dans ces régions, mais aussi une étude des éléments lexicologiques, géographiques et anthropologiques.

César mâchonna sagement ces informations et, pour la première fois depuis que j'avais fait sa connaissance, décida d'ouvrir les « entrailles » de son cerveau, véritable fourmilière de caractères et de chiffres, pareille à un filet aux mailles infiniment petites. Il s'agissait vraisemblablement de son centre de fichiers, de son gestionnaire de recherche et de traitement des données.

Ébahi, j'essayai d'éclaircir ce charabia. Vain effort.

La première strophe de la chanson se présentait ainsi :

W²4n9 m£n7u exe à 03 #

oo6c50 wx32 + ççç659

Vin0008 q121 {à} 90à8&

v6u7kè 00009 @ % _ +Q

La machine extrayait ses premières réponses codées juste à l'endroit choisi par la mouche de Diума comme observatoire. Entre le logiciel français et la mouche sénégalaise, il se nouait une relation qui me coupait le souffle : l'insecte suivait de près

les lettres et les chiffres, de gauche à droite, ligne après ligne, tapotant sur l'écran de ses petites pattes à ventouses ; quant à César, il arrêta l'émission des formules chaque fois que la bestiole s'immobilisait pour les frotter de son derrière. À ma grande stupéfaction, César changea à plusieurs reprises les codes déjà inscrits sur un simple signe du croupion hérissé de la mouche. C'était sans nul doute le fait du hasard ou bien simplement un jeu de la mouche avec la lumière, mais, malgré tout, je sentis des frissons me parcourir le dos.

Par chance, à l'endroit où ils étaient assis, les spectateurs ne pouvaient pas voir la mouche que je tâchais en vain de chasser de l'écran à l'aide d'une branche sèche. Adroite de ses ailes, elle évitait tous les coups, bourdonnait avec colère autour de ma tête et se posait de nouveau au point où César s'était figé, attendant fidèlement son retour.

Pendant son analyse logistique, César gargouillait et gémissait comme s'il mâchait une nourriture indigeste pour son estomac mental hypersensible. Au cours de l'opération, les formules se transformèrent en mots, dans un anglais concis que je dus traduire à voix haute pour ceux qui ne maîtrisaient pas cette langue. Dès que j'eus lu la première phrase, ma gorge se noua.

« La chanson incriminée *égale* phrase musicale remontant à l'époque des invasions d'Attila, avec des paroles huniques et protoslaves, traduites, après la chute de l'Empire romain, en celto-ligure, toscan et corse assez grossièrement. Somme toute, actuellement, nous ne pouvons nier son origine russe.

– Qu'est-ce que je vous disais ! » s'exclama Boris.

C'en était trop, même pour ma neutralité canadienne. Je donnai à César un tel coup de poing que je lui défonçai le boîtier.

« Espèce de bâtard en ferraille ! m'écriai-je. Et toi, sale mouche de merde africaine, que trames-tu, que ta mère chevauche sans selle un éléphant ! »

– Depuis quand sommes-nous passés au tutoiement ? inscrivit le sacré portable en réponse. J'exige que l'on ne s'adresse pas à nous avec des mots injurieux ! »

Je dus céder à ce démon micro-informatique et je changeai ma question :

« Cette chanson, pourquoi la qualifiez-vous de russe ? »

Sur l'écran apparut la phrase suivante :

« Tout ce qui jadis appartenait à Attila est devenu russe. »

Sous le figuier de Marco, un silence si terrible se mit à régner que je pus entendre les poissons corses battre des branchies au fond de la crique.

Là, Boris s'empressa de s'en mêler.

« La machine simplifie un peu les choses, dit-il. Il faut la comprendre, notre avenir est dans les machines. Cette machine ne voit dans le grand ami et protecteur russe rien d'autre qu'un gage de paix sur les rivages troublés d'Europe.

– Ferme-la ! l'interrompit Willi le Long.

– Une paix russe sur les rives de la Corse ! s'indignèrent Marco et le neveu de Napo.

– Comment osez-vous ! brailla Inès.

– Qui t'a soufflé ces propos ? questionnai-je l'ordinateur, m'abandonnant à la colère.

– *Eto nié tvaïi diéla* ! me répondit César en russe.

– Que dit-il, bon sang ? s'inquiétèrent les auditeurs.

- Peux-tu le traduire ? demandai-je à Boris.
- Je peux... hésita-t-il.
- Alors traduis !
- Il... bégaya Boris. Il dit : “Occupe-toi de tes oignons...” »

Révolté, le sauvage qui m’habitait ne put plus se maîtriser. Il arracha de la machine sa batterie, fourra l’engin sous son bras et gagna le bord de l’eau où clapotaient des vagues noires de fort mauvais augure. Au passage, cet homme, autrefois plein de mesure, trébucha et faillit se casser le cou avec son fardeau diabolique à cause de la mouche furieuse de Diuma qui bourdonnait autour de ses yeux comme si elle s’était transformée en frelon.

L’écran de César avait blêmi dès que j’avais coupé son circuit électrique, mais cela ne signifiait pas pour autant que le portable déposait les armes. L’infernal russophile devait encore nous gratifier de quelques cris métalliques émanant de ses haut-parleurs.

« Eto nié tvaïi diéla !... Eto nié tvaïi diéla !... »

Je n’hésitai pas une seconde, même au bord de l’embarcadère, bien que j’aie tenu dans mes bras cinq ans d’économies et nombre de nuits blanches passées à perfectionner ce traître pourvu d’un embryon d’intelligence artificielle.

Il caquettait toujours en russe comme un perroquet quand je le lançai dans l’eau. La mouche de Diuma pleura la fin tragique de son héros du Nord opulent, tourbillonnant en spirale de plus en plus vite avant de tomber à mes pieds.

Moi, homme qui ne ferait pas de mal à une mouche, je l’écrasai sans pitié.

XVI

Petit Loup. L'utopie européenne.

Un bruit qui ressemblait à une gifle retentissante m'éveilla au moment où papa, étouffant sur son lit de mort, faisait ses terribles adieux : « Prenons notre vol !... » Un moribond auquel poussaient des ailes, comme à une fourmi au seuil de l'autre monde. Je bondis de la toile qu'on avait tendue entre deux arbres, mais ne remarquai rien qui témoignât d'une bagarre parmi mes compagnons. Attablés, loin les uns des autres, ils observaient Prosper d'un air consterné.

Absent, le regard plongé dans l'eau, Prosper extirpa son œil de verre de son orbite, l'essuya avec un mouchoir, et le remit à sa place. À cet instant, la belle Diuma se mit à sangloter pour une raison obscure, tout d'abord doucement, comme si de vieux chagrins lui serraient le cœur, puis de plus en plus fort, pour finalement fondre en larmes sur l'épaule d'Ampère.

« Veux-tu bien la boucler ! » lui dit tendrement ce dernier.

Diuma ravala ses larmes, mais ses épaules, secouées de hoquets, continuèrent à trembler.

« Tu es devenu complètement fou ! » s'écria Inès en direction de Prosper.

Je ne comprenais rien du tout. J'en conclus qu'en dormant j'avais raté un événement important, et je dressai l'oreille, apercevant Marco s'approcher de Prosper avec son pinceau et lui

déboutonner la chemise pour peindre sur sa poitrine une belle médaille bleu et jaune.

« C'est la Grande Croix européenne », dit-il.

Prosper paraissait très confus.

« À ma connaissance, c'est la première médaille paneuropéenne, lui expliqua Marco. Elle te donne le droit de boire à l'œil et à volonté l'eau de mer du cap Nord de la République de Finlande au sud de la Sicile.

– Merci », murmura Prosper, visiblement touché.

Ils s'étreignirent et s'embrassèrent sur les joues.

« Mes amis, clama Marco, je vous propose de lever notre verre à cette nuit qui nous aide à percevoir ce qui est invisible pour le commun des mortels. C'est un grand privilège que ce regard jeté d'un bout à l'autre de notre foutu Continent, c'est l'occasion de nous demander quel est son avenir et ce que chacun de nous peut faire pour mamie Europe, car, apparemment, elle ne peut plus rien pour nous.

– Je suis prêt à sacrifier ma vie pour cette vieille putain ! dit Ampère, essuyant les larmes de Diuma qui ne tarissaient pas.

– Ta proposition est noble, mais l'Europe réclame de plus grands sacrifices, répliqua Marco. L'Europe attend que nous lui rendions son ombre dérobée, ce qui veut dire sa communauté d'esprit, une entente qui n'a jamais existé. Si nous ne faisons pas cet effort, nous raterons le coche, et les Russes ainsi que leurs compères américains n'auront plus qu'à ouvrir leur bec pour nous gober.

– Un peu de retenue, citoyens ! protesta Boris. Je vous prie de faire attention à ce que vous dites !

– Tu la ferme ! lui ordonna Willi le Long. N’abuse pas de notre hospitalité paneuropéenne !

– Comment osez-vous ! » hurla Inès.

Je n’y comprenais rien, à part qu’ils avaient continué à trinquer pendant que j’étais en train de faire mon vieux cauchemar.

« Pour un partage égalitaire de l’utopie européenne, s’exclama Willi le Long, car l’utopie est la seule chose qui nous reste parmi ces tout-puissants qui s’arrachent notre peau de chagrin ! »

Je ne comprenais pas leurs toasts, mais ils commençaient à me plaire, car cette petite grand-mère Europe me tenait à cœur depuis longtemps, surtout au bord du lac de Constance, où, à la terrasse de l’hôtel Bayerischer Hof, à Lindau im Bodensee, je mangeais au déjeuner des prunes en Allemagne et crachais les noyaux en Suisse. Tout comme sur la crête de Fleury, au Praz-de-Lys, en Haute-Savoie, où je m’imaginais jeter une boule de neige dans la banlieue de Genève.

La soirée se serait probablement achevée dans une belle entente européenne et dans des baisers fraternels si le diable n’avait pas poussé le fiancé éméché d’Inès à mentionner une fois de plus dans son toast le *grand ami russe* qui pourrait élargir la minuscule Europe au lointain Oural.

À l’évocation du *grand ami russe*, Willi le Long réagit comme un taureau sous le nez duquel on aurait agité un drapeau rouge, et, en moins de cinq minutes, il changea la belle entente du Continent en une mêlée générale. La dispute ne cessa que lorsque Marco tira en l’air une rafale de son pistolet mitrailleur, qu’il avait sorti de la maison pendant la querelle.

« Allez, au lit, avant que je ne sorte mon lance-roquettes ! » commanda-t-il aux Européens brouillés.

Ils lui obéirent sans broncher et se dispersèrent dans les nombreuses chambrettes et alcôves, ramassant par terre au passage des figues délicieuses que Marco avait fait tomber de l'arbre avec ses balles. Le dernier à rentrer dans le « château » fut le Capitaine Carcasse, après avoir une fois de plus regardé le ciel étoilé et dit d'un air inquiet qu'avant le matin un orage éclaterait. Je refusai de le suivre, je voulais affronter les éléments, car il n'existait pas de tempête qui pouvait se mesurer avec celle qui, depuis le matin, ravageait mon âme. J'attendis qu'Ampère et Diuma se retirent dans leur canot, d'où, accompagnées d'un rire étouffé, surgirent rapidement deux jambes noires écartées, à l'instar d'un compas divin mesurant la distance entre l'étoile polaire et la Croix du Sud.

L'heure vint de me reposer et de reprendre mes esprits dans mon berceau élevé, entre deux arbres, le ciel étoilé européen comme seule couverture. Je contemplai cet abîme, songeant à la fin des vacances, aux virages en épingle à cheveux qui mènent vers le haut plateau du Praz-de-Lys, en face du mont Blanc. Je m'en étais allé courir la Terre en long et en large, mais les prairies célestes de ce village habitaient toujours mon esprit. Là, bientôt, j'entendrai de nouveau les battements de mon cœur, finalement en paix avec moi-même, si la Mafia ne m'envoyait pas au royaume des taupes à mon retour à Ouf.

Si la dernière nuit n'était qu'un cauchemar affreux, si Sandrine et Prosper disaient vrai, peut-être mangerai-je encore des prunes au bord du lac de Constance, et cracherai-je leurs noyaux d'Allemagne en Suisse, souriant tendrement à notre petit continent. Sur cette terrasse, entouré de dames et de messieurs chargés d'années, sirotant un chocolat chaud et trempant de petits pains nattés dans des œufs à la coque, j'avais noué une amitié inattendue avec moi-même, ma vie me ressemblait à l'apprentissage de la mort qui avait précédé mon existence et qui attendait avec patience mon retour dans son giron.

Autrefois, sur la rive du lac de Constance, après avoir pris mon petit déjeuner, m'abandonnant aux délices de la mélancolie, j'allumais un cigare onéreux avec des allumettes au sigle de l'hôtel Bayerischer Hof im Bodensee. Je tenais ensuite longuement cette allumette entre le pouce et l'index, scrutant par-dessus elle la brume mystérieuse du lac, jusqu'à ce que la flamme me brûle. J'aimais cette petite douleur où reposaient quelques menues sagesses, glanées çà et là durant ma brève errance entre deux morts, j'aimais cette flamme qui distillait de la mélancolie pure, capable d'engendrer un grand feu ou de s'éteindre au moindre souffle de vent, brûlant les doigts du vagabond orgueilleux à la fin de son voyage.

Sur ces pensées, je m'endormis sans m'en apercevoir.

Le jour pointait quand je fus réveillé par la rosée matinale et un bruit étrange, pareil au frôlement du cadavre d'Ignace, que j'avais traîné dans mes rêves toute la nuit à travers la forêt, vers la grotte souterraine dont je n'arrivais plus à retrouver l'entrée. Je poussai un soupir de soulagement lorsque j'aperçus la source de ce bruit.

Au pied de mon hamac se tenait Diума, qui avait tiré jusque là son canot pneumatique. Grâce à quelques restes de peinture, on reconnaissait encore sur son corps son costume de marin de la veille, pareil à celui des enfants que les gouvernantes promenaient jadis sur les rives chics de nos lacs. La petite Sénégalaise avait dû franchir des centaines de kilomètres pour ressentir sur sa peau toute la splendeur de la farce européenne.

Nos regards se croisèrent, et je compris tout.

« Dis à mon Ampère que je ne pouvais pas faire autrement », murmura-t-elle.

Je souris en signe d'accord.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

« Dis-lui... que je n'ai rien à chercher dans votre Nord riche, chuchota-t-elle, ravalant ses pleurs. Et dis-lui... que je lui ai menti pour une chose : je ne prends pas la pilule. »

À ces mots, elle éclata en sanglots et en quelques sauts se retrouva au bord de l'eau, où elle se jeta dans le canot, puis ramma désespérément vers la sortie de la baie, vers la mer bordière.

Ampère apparut à la porte des toilettes à peine cinq minutes plus tard, mais ce laps de temps fut suffisant pour Diu-ma : elle voguait déjà vers le large. Je la suivis des yeux avec une sincère admiration, songeant que, si elle continuait à battre ainsi des rames, elle pourrait être de retour dans son Afrique natale d'ici à une petite semaine.

Ampère se comporta comme tout homme amoureux et abandonné. Il se permit de laisser glisser son pantalon jusqu'aux genoux et il ouvrit plus la bouche qu'il n'écarquilla les yeux. Il ouvrit la bouche si grand que je pus facilement observer ses amygdales. Lorsqu'il retrouva le don de la parole, il poussa un cri si strident que je faillis tomber de mon berceau.

« Que ta grand-mère chevauche sans selle un éléphant !

– Ce n'est pas bien de maudire l'éventuelle maman d'une nouvelle race, le réprimandai-je paternellement. La petite m'a chargé de te dire qu'elle mentait quand elle se félicitait de prendre régulièrement la pilule. »

Là, Ampère se mit à pleurer, tout comme la Vénus noire. Il continua à sangloter tel un enfant pendant que sa tendre sœur remontait son pantalon et reboutonnait sa braguette. Il pleurnichait toujours en pompant avec les autres le carburant de la coque de l'*Arche de Noé*, et poussait des gémissements inconsolables lorsque nous embrassâmes Marco et prîmes place sur le bateau. Il ne se moucha que quand nous atteignîmes la mer ou-

verte, après que nous eûmes failli nous ensabler deux fois et eûmes mis enfin le cap sur ouest-nord-ouest.

La nouvelle la plus importante du matin fut l'annonce des fiançailles de Prosper avec un beau Corse aux accroche-cœurs roux. De deux mélancolies maussades, ils avaient fait à la hâte un désir joyeux. Jamais, avant cet événement, je n'avais douté de l'équité du destin, lent mais persévérant comme la justice. Ce destin voulut que, après avoir couru longtemps les jupons à travers tout le Continent, leur errance s'achève par cette rencontre émouvante, matérialisation de leurs rêves secrets.

Prosper disposait de tout ce qui était indispensable pour contenter les sévères critères du roux corse, il était borgne et avait un solide compte en banque à Genève. De son côté, son nouveau compagnon pourvoyait au bonheur de Prosper en lui offrant pour oreiller un grand cœur corse.

Je les observais non sans envie roucouler en se tenant par la main. Le bel homme roux entortillait une mèche tombée sur le front de Prosper, et ce dernier dessinait de son petit doigt dans l'air la maison normande où ils emménageraient à l'automne et s'installeraient avec Gertrude dans des chaises longues devant la cheminée, initialement prévues pour Sandrine et moi. L'image de leurs deux mélancolies unies était la preuve indubitable que l'entente européenne n'était pas un mot creux.

Sitôt que nous eûmes quitté la baie, le Capitaine Carcasse renifla le vent du sud en connaisseur et déclara qu'aucun danger de tempête ne nous menaçait plus.

L'orage commença exactement une demi-heure plus tard.

En un tour de main, la douceur matinale de la mer se transforma en fureur. Nous n'eûmes même pas le temps de nous abriter des trombes d'eau et des rafales de vent qui se mi-

rent à jouer avec l'*Arche de Noé* comme avec une coque de noix. Il était trop tard pour faire marche arrière, vers la crique de Marco, et impossible de nous réfugier au bord d'un des îlots inhabités. Tout ce que nous pouvions faire était de s'adresser chacun à son propre saint, en attendant le panache noir de la tourmente qui arrivait de Sardaigne à la vitesse d'un cheval au galop.

À regret, je constatai que je n'avais pas de saint à prier et que, de toute mon existence, je n'avais rien trouvé que j'aurais pu considérer comme digne de vénération, hormis l'espoir de connaître une mort douce au terme d'une vie jetée par les fenêtres.

Certains juraient, d'autres pleuraient quand l'immense fouet noir nous cingla. À cet instant, je me trouvais devant la cabine et ce coup sauvage nous fit basculer, moi et la planche à laquelle je m'étais agrippé, dans les entrailles du bateau. Au cours de cette chute, je heurtai de la tête un banc, en retirant une blessure à la nuque, plus profonde encore que celle que j'avais infligée au pauvre Ignace. Je ne doutai pas qu'il s'agît là du bras de la justice divine punissant le meurtrier d'une même fin, bien méritée.

« Et... si l'assassinat dans la forêt d'Ouf n'était qu'un cauchemar ? » me demandai-je.

Je décidai de ne plus me casser la tête avec ces sottises, elle l'était déjà suffisamment, une véritable coquille d'œuf. Je connaissais et me rappelais parfaitement cet état qui avait précédé mes obsèques joyeuses à Ouf, un état de béatitude silencieuse pendant que l'on plane dans les airs, invisible pour les yeux des mortels, en contemplant son écorce abandonnée. On n'est relié à son corps que par une simple cordelette argentée qui disparaît graduellement, tandis que l'on prend congé des images terrestres, qu'on se rapproche d'un passé inassouvi, inguérissable, inconsolable, de la piste de décollage de papa.

Autour de votre corps agonisant s'élève tout un tohu-bohu inutile, un comportement qui ne convient guère à des gens mûrs et bien élevés, des cris et des lamentations de femmes, ainsi que des jurons d'hommes effrayés ayant survécu à la tempête, et ayant eu la terreur de découvrir leur ami sous la table de la salle à manger en train d'exhaler son âme.

Je les observais en souriant. Je ne leur enviais qu'une seule chose : l'image des ruelles d'Ouf lavées par l'orage, propres comme un sou neuf. Je me demandais s'ils allaient trouver mon testament, glissé dans mon dictionnaire français-corse, dans mon sac de voyage, s'ils allaient s'y conformer et exécuter mes dernières volontés : déverser mes cendres dans la mer, au pied du phare, à l'entrée de mon Éden, ou les disperser dans un bosquet de sapins, au Praz-de-Lys, mon second paradis sur terre.

Ma béatitude n'était troublée que par l'image d'Ignace, dont les prédateurs souterrains devaient sucer les graisses, en diffusant dans l'atmosphère leurs cinq mètres cubes de gaz. Devant ce spectacle macabre, je soupirai amèrement dans ma forme astrale, car même un regard jeté du haut de mon observatoire ne m'apportait pas de réponse à la question de savoir si le meurtre de mon camarade de régiment s'était déroulé en rêve ou bien en état de veille. J'en conclus qu'il était indispensable de m'éveiller pour creuser l'entrée de cette grotte, à moins que les neveux d'Ignace, des tueurs en maraude, ne m'attendent déjà dans le port avec leur mini-Kalachnikov.

Hélas ! mon paradis d'Ouf pouvait se targuer d'avoir gagné un chemin de traverse menant à l'enfer où j'avais enfoui Ignace, à moins que ce pauvre diable ne fût pas un abject imposteur ou le fruit de mon imagination. Car toute ma vie, je l'ai vécue dans l'imaginaire, dans de faux voyages, amours et amitiés, voire même dans mon futur métier d'écrivain, auteur du mémorable titre *La Mort, sa vie, son œuvre*. Parfois, je me demandais si je ne m'étais pas forgé moi-même de toutes pièces. Faute de pouvoir vivre ma vie comme je l'imaginais, j'étais censé la rêver.

J'avais même imaginé ma propre mort, preuve que j'étais en mesure à présent de regagner mon écorce humaine, si celle-ci n'était pas déjà tombée dans les griffes des mafieux...

Une grande confusion se mit à régner dans ma tête, car tout cela me semblait possible dans un monde impossible.

Par bonheur, ma tête ne me servait plus à rien.

Tel un cerf-volant, je les suivis attaché à ma jolie cordelette argentée, pendant qu'ils avançaient vers le fond de la crique d'Ouf et que Sandrine fouillait avec fièvre ma sacoche à la recherche de ma carte d'assurance tous risques.

Le petit port désert me fit une belle surprise. C'était peut-être la preuve que le diabolique Ignace n'avait jamais existé, qu'il était un mythomane ou bien que les assassins à gages avaient fait un saut à la paillote de Napo pour se rafraîchir. La deuxième chose agréable fut la découverte de mon testament, glissé dans mon dictionnaire, à la page cent soixante-deux, juste entre les mots *mélancolie* et *méli-mélo*, que la psychanalyste Inès, les larmes aux yeux, interpréta comme étant un symbole, « triste jubilation d'une âme qui fuyait son *mal du nouveau millénaire*, son incapacité de vivre au présent, pour trouver un refuge dans l'érotisme de l'autodestruction ». Enfin, je vécus – si l'on peut vivre dans l'autre monde – une troisième chose agréable : le décollage de l'avion sanitaire de l'aéroport de Figari, à peine trois heures après l'appel téléphonique que Sandrine avait passé à la société d'assurance de la buvette de Napo.

Après m'avoir chargé dans l'avion, les médecins célestes aidèrent Sandrine et Prosper à se tasser sur un siège libre, au chevet du brancard. Exténués d'agitations, brisés par le chagrin, ils dormaient debout.

Pendant le décollage, mon cœur se serra – j'avais toujours eu peur de l'avion – quoique j'aie su qu'à l'avenir j'avais peu de

choses à perdre. En effet, à l'aéroport, Prosper me retira doucement du doigt sa bague afin de la frotter avec de l'alcool et l'enfiler plus tendrement encore au long index du Corse aux accroche-cœurs roux. Ça ne faisait pas l'ombre d'un doute : la vie continuerait, même sans moi, jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans une grande maison, autour d'un feu noir, pour nous raconter nos aventures terrestres.

Je souris à tout cela, en attendant que je me réveille.

XVII

Sandrine. Le rêve, petit frère de la mort.

Si quelqu'un me l'avait raconté, je n'aurais jamais tenu pour vrai cette histoire à dormir debout : deux rêves simultanés, parallèles, identiques, le mien et celui de Prosper. En lui relatant le début de ce songe, haletante et terrifiée, je l'avais vu et entendu reprendre le fil de mon témoignage et le terminer.

« Le rêve, petit frère de la mort, me dit-il, ouvre des portes secrètes que la raison n'arrive pas à atteindre. »

Vidés, épuisés, nous étions sur le point de succomber au sommeil. Avions-nous rêvé de sa mort pour de bon ou, plutôt, rêvions-nous d'être en train de rêver ? Parfois, Petit Loup, ce mousquetaire du songe, rêvait qu'il mourait, prétendant que ceux qui mouraient en rêve vivaient longtemps. Pourquoi diable ne pourrions-nous faire le même rêve, nous aussi ?

Il respirait encore quand nous survolâmes les Alpes du Nord. Je regrettai que sous son masque à oxygène il ne pût voir la magie que nous découvrait l'aile penchée de l'avion, les hauts pâturages alpins qu'une main divine avait collés sur les flancs des montagnes, en face des conifères aux couleurs du drapeau italien, et les lacs suisses, limpides comme des larmes.

Sur son visage, sous le masque, je lus un grand effort intérieur, comme s'il tentait de sortir du coma, battement de ses paupières et plissement de la peau sur ses tempes.

Je me demandai ce que ce cerveau à demi éteint pouvait encore inventer, quelle nouvelle trouvaille bouffonne sur la vie, de celles qui lui servaient à dissimuler son amour trop timide pour tout ce qui marche, nage, rampe ou vole, lui qui était en train de vivre sous nos yeux la plus grande des expériences que l'on puisse faire : le mystère du rêve éternel. Lui, qui transformait sa vie en songes, et à qui il ne restait plus qu'une seule issue, inaccessible, refaire sa vie de ses rêves brisés.

J'échangeai un bref regard avec Prosper.

Ses yeux, de même que les miens, étaient secs.

Les paupières de Petit Loup se plissèrent encore une fois, comme s'il se protégeait d'une lumière trop vive. Je supposai qu'il essayait de nous revenir. Prosper tendit sa main vers son cou pour lui faire une caresse, geste que j'empêchai avec brutalité. Pour rien au monde, il ne fallait le toucher : d'après ses dires, dans la patrie slave de sa mère, les paysans ne réveillaient jamais un dormeur, par crainte que son âme, alors absente, ne puisse plus réintégrer son enveloppe terrestre.

Il expira à mi-chemin vers Paris, à deux pas de son paradis montagnard du Praz-de-Lys où il aurait voulu laisser ses os, juste à la frontière de trois pays scintillant sous l'aile de l'avion tels des tapis bariolés. Ce devait être un signe, car notre Petit Loup ne pouvait imaginer sa vie ratée sans un épilogue significatif. Dans tous les cas – à moins qu'il ne s'agisse de notre propre rêve – il mourut comme il avait désiré vivre, nulle part et partout dans sa petite Europe bigarrée.

Même après son dernier rôle, son visage conserva cette expression renfrognée, comme s'il se défendait toujours d'une lumière intense. Allez savoir ! Peut-être que la destinée de Prosper et la mienne étaient-elles aussi de nous retrouver devant ce

même éclat noir, difficile à supporter, avant de rejoindre pour toujours notre frère Petit Loup.

Nous sourîmes à tout cela, en attendant qu'il s'éveille.

FIN ?

À propos de cette édition électronique

Auteur contemporain – Utilisation privée libre

**Toute utilisation commerciale ou professionnelle est
soumise à une demande d'autorisation auprès de
l'auteur**

Édition conjointe par

Éditions de Chambre

<http://www.editions-de-chambre.com/>

Ebooks libres et gratuits

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2005

—

Coordonnées de l'auteur :

Vouk Voutcho

vouk.m.voutcho@wanadoo.fr

N'hésitez pas à lui parler de votre lecture.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES**